

L'Oiseau de Paille

Table des matières

Chapitre 1 : Le Monde en Feu	02
Chapitre 2 : Cache-cache macabre	15
Chapitre 3 : Le silence après la tempête	27
Chapitre 4 : Les Fantômes du Soir	41
Chapitre 5 : L'Oiseau de Paille	55
Chapitre 6 : Le Vol de l'Oiseau	70
Chapitre 7 : Le Pays au-delà des Nuages	86
Chapitre 8 : Retrouvailles Silencieuses	103
Chapitre 9 : Le Sourire du Soleil	117

Chapitre 1 : Le Monde en Feu

Le soleil, rond et jaune comme une mangue mûre, illuminait le visage de Kayo. Allongé sur le dos, les pieds nus chatouillés par les herbes folles, il fixait le ciel bleu, immense toile où des nuages paresseux dérivait lentement. Sa petite sœur, Abeni, deux ans de moins, tentait de capturer des papillons multicolores avec un filet improvisé de brindilles et de toile d'araignée.

Leur village, niché au creux d'une vallée verdoyante, vibrat d'une douce quiétude. Les rires des enfants se mêlaient aux chants mélodieux des femmes qui pilaient le mil, tandis que les hommes, revenus des champs, partageaient des histoires à l'ombre des manguiers centenaires.

Kayo adorait observer son père, un géant au sourire facile et aux mains calleuses, réparer les filets de pêche au bord de la rivière. Parfois, il lui racontait des histoires de poissons magiques et de crocodiles farceurs, des contes qui emplissaient l'esprit du petit garçon de rêves et d'aventures. Le soir, blotti contre sa mère, il s'endormait bercé par le son envoûtant du djembé et les chants traditionnels qui célébraient la vie, l'amour et la terre nourricière.

Le monde de Kayo était un cocon de douceur et de sécurité, un univers où les couleurs chatoyantes de la nature se mariaient harmonieusement aux rires et aux chants de sa famille. Un matin, cependant, ce fragile équilibre fut brisé. Un grondement sourd, venu de loin, parcourut le ciel paisible. Les oiseaux, pris de panique, s'envolèrent en poussant des cris stridents.

Kayo, intrigué par ce bruit inhabituel, se redressa et scruta l'horizon. Au loin, une colonne de fumée noire s'élevait dans le ciel, serpentant comme une créature maléfique. "Maman, qu'est-ce que c'est ?" demanda-t-il d'une voix hésitante. Sa mère, le visage soudainement crispé, le serra contre elle. "Ne t'inquiète pas, mon petit, ce n'est rien," répondit-elle, mais sa voix tremblait légèrement.

L'inquiétude, comme une ombre menaçante, commençait à planer sur le village. Les rires se firent plus rares, les chants s'éteignirent, remplacés par des murmures feutrés et des regards anxieux. Les anciens, le visage buriné par le soleil et la sagesse, se réunirent au centre du village, parlant à voix basse, leurs visages graves reflétant une profonde inquiétude.

Le soir même, le père de Kayo rentra des champs plus tôt que d'habitude. Son visage habituellement serein était tendu, ses yeux assombris par une peur indicible. "Il faut partir, et vite !" lança-t-il d'une voix rauque. La nouvelle tomba comme un couperet, plongeant le village dans un chaos indescriptible.

Paniqués, les villageois rassemblèrent à toute vitesse quelques maigres possessions : couvertures usées, calebasses ébréchées, talismans protecteurs. Le soleil, qui quelques heures plus tôt illuminait un monde insouciant, se couchait désormais sur un tableau de chaos et de désespoir.

Kayo, agrippé à la main tremblante de sa mère, observait la scène avec de grands yeux effrayés. Le vacarme assourdissant des cris, des pleurs et des appels déchirants résonnait dans ses oreilles, brouillant ses pensées. Il ne comprenait pas ce bouleversement soudain, ce déchirement brutal de son univers familial. Pourquoi les rires avaient-ils cédé la place aux sanglots ? Pourquoi les visages autrefois rayonnants étaient-ils désormais marqués par la terreur ?

Le père de Kayo, le visage fermé, portait sur ses épaules frêles Abeni, endormie, inconsciente du drame qui se jouait autour d'elle. Il ouvrait la marche, pressant le pas, suivi par une foule compacte et silencieuse qui s'enfonçait dans la nuit tombante.

Laissant derrière eux la sécurité fragile de leur village, ils s'engagèrent sur un chemin de terre sinueux et inconnu. Le sol, jonché de pierres et de racines noueuses, ralentissait leur progression, chaque pas semblant les éloigner un peu plus de la vie qu'ils connaissaient.

Autour d'eux, la forêt, autrefois accueillante et familière, prenait des allures menaçantes. Les arbres, leurs silhouettes noires se découpant sur le ciel étoilé, semblaient se pencher sur eux, comme pour les étouffer. Le bruissement du vent dans les feuilles, autrefois mélodie apaisante, ressemblait désormais à un murmure hostile, annonciateur de dangers invisibles.

Après des heures de marche épuisante, le groupe fit halte au bord d'une rivière au cours tumultueux. Les adultes, le visage marqué par la fatigue et l'angoisse, chuchotaient entre eux, leurs voix basses trahissant la peur qui les tenaillait. Kayo, blotti contre sa mère, frissonnait de froid et de peur. Son ventre vide gargouillait douloureusement, mais la faim était éclipsée par un sentiment d'abandon et d'incompréhension.

Où allaient-ils ? Pourquoi avaient-ils dû quitter leur village ? Où étaient passés les rires, les chants, la douceur de vivre qui avaient bercé sa jeune existence ? Son monde, autrefois un cocon de sécurité et de joie, s'était transformé en un cauchemar dont il ne trouvait pas l'issue.

L'aube pointait à peine à l'horizon, peignant le ciel d'une lueur blafarde et incertaine, lorsque les premiers cris d'alarme déchirèrent le silence précaire qui enveloppait la petite troupe. Des ombres menaçantes, surgies de la forêt environnante, fonçaient sur eux, hurlant des paroles incompréhensibles. La panique, brutale et sauvage, explosa au sein du groupe. Les femmes serraient leurs enfants contre elles, poussant des cris déchirants, tandis que les hommes, saisissant hâtivement bâtons et machettes, tentaient de former un rempart dérisoire face à l'assaut soudain.

Kayo, arraché à un sommeil agité par la terreur ambiante, se retrouva projeté au cœur du chaos. Des corps le bousculaient, des mains le heurtaient, des cris stridents lui vrillaient les tympans. Il cherchait désespérément le regard de ses parents, un repère rassurant dans ce tourbillon de violence et de confusion. Il aperçut son père, le visage déformé par la rage, repousser un assaillant d'un violent coup de machette. Sa mère le tirait par la main, courant sans relâche à travers la foule paniquée.

« Abeni ! »

Le cri déchirant de son père fendit l'air, glaçant le sang de Kayo. Il tourna la tête et vit sa petite sœur, la poupée de bois qu'elle tenait serrée contre elle roulant sur le sol, abandonnée au milieu de la mêlée. Avant qu'il ne puisse réagir, la main ferme de sa mère l'entraîna inexorablement vers l'avant, l'éloignant de sa sœur et le plongeant dans l'obscurité terrifiante de la forêt.

Le sol inégal, jonché de racines et de pierres acérées, déchirait ses pieds nus. Les branches basses le fouettaient au visage, laissant des griffures rouges sur sa peau douce. Mais il continuait à courir, poussé par la peur, agrippé à la main de sa mère qui le tirait sans relâche. Autour de lui, c'était un déferlement de silhouettes sombres et terrifiantes, un cauchemar éveillé dont il ne comprenait ni l'origine ni le but.

Le bruit des poursuivants se faisait plus lointain, se fondant peu à peu dans le concert de cris d'oiseaux et de bruissements d'insectes qui animaient la forêt. Épuisée, à bout de force, la mère de Kayo s'effondra au pied d'un arbre gigantesque, le serrant contre elle comme pour le protéger d'un danger invisible.

« Maman, où est papa ? Où est Abeni ? » demanda Kayo d'une voix faible, ravagée par la peur et la soif.

Sa mère ne répondit pas. Elle le serrait contre son cœur, le visage baigné de larmes silencieuses. Ses yeux, habituellement si doux et rassurants, reflétaient une terreur indicible, une douleur abyssale qui dépassait l'entendement du petit garçon.

Kayo, blotti contre elle, sentait battre son cœur à un rythme effréné, comme un oiseau prisonnier dans sa cage. Un oiseau qui, malgré la terreur qui l'étreignait, espérait encore retrouver la liberté, retrouver la lumière et la chaleur de son nid. Mais la forêt, sombre et menaçante, semblait se refermer sur eux, les emprisonnant dans un silence lourd de menaces. Un silence qui sentait la peur et la mort.

Le silence de la forêt était trompeur, un répit précaire dans un orage de violence. Le souffle court, la mère de Kayo scrutait les ombres mouvantes entre les arbres, chaque craquement de branche ravivant la terreur dans ses yeux. Elle tenait Kayo fermement, son petit corps tremblant blotti contre elle. Sa peau, habituellement douce et chaude comme le soleil du matin, était devenue froide et moite, son parfum familial mêlé à la sueur et à la peur.

« Maman, j'ai faim », chuchota Kayo, sa voix à peine audible dans le silence pesant. Sa mère, tirée de sa transe anxieuse, le regarda avec une tristesse infinie. Elle sortit de sa besace une poignée de grains de mil, derniers vestiges de leur vie passée, et les déposa dans la paume de Kayo.

« Mange doucement, mon trésor », murmura-t-elle, caressant ses cheveux emmêlés. Kayo, affamé, porta les grains à sa bouche, les mâchant lentement, savourant chaque bouchée comme un trésor précieux. La faim apaisée, il se blottit de nouveau contre sa mère, cherchant un réconfort illusoire dans sa chaleur.

Le soleil, filtrant à travers le feuillage dense, projetait des taches de lumière vacillantes sur le sol jonché de feuilles mortes. Le chant mélodieux des oiseaux, loin d'être apaisant, semblait moqueur dans ce décor de désolation. Kayo ferma les yeux, essayant d'effacer les images terrifiantes qui hantaient son esprit : les visages déformés par la peur, les cris déchirants, le regard perdu de sa petite sœur disparaissant dans la mêlée.

« Maman, est-ce que Abeni joue à cache-cache ? » demanda-t-il soudain, une lueur d'espoir éclairant son visage poupin. Sa mère retint un sanglot, son cœur se déchirant à chaque question innocente de son fils. Comment lui expliquer l'horreur de leur situation, la violence absurde qui avait balayé leur vie paisible ?

« Oui, mon chéri, Abeni joue à cache-cache. Elle nous attend près de la rivière, là où nous allions pêcher avec papa. » Sa voix, rauque de fatigue et de chagrin, était un murmure fragile dans le silence de la forêt.

Kayo, rassuré par ces paroles mensongères, se redressa, ses yeux brillants de malice. « Je vais la retrouver, maman. Je suis très fort à cache-cache. »

Avant que sa mère ne puisse le retenir, il se leva et s'aventura d'un pas hésitant dans la végétation dense. Sa petite silhouette, presque engloutie par les herbes hautes, disparaissait et réapparaissait au gré de ses mouvements, comme un papillon fragile dans un océan vert et hostile.

La forêt, baignée d'une lumière verte et dorée, semblait onduler autour de Kayo. Chaque arbre prenait des formes étranges, des visages grimaçants ou des animaux fantastiques. Les lianes, semblables à des serpents endormis, barraient son chemin. Il avançait prudemment, ses petits pieds s'enfonçant dans l'humus humide, appelant doucement sa sœur : « Abeni, tu es où ? C'est Kayo ! Viens, on va retrouver maman ! »

Son appel, timide d'abord, se fit plus fort, résonnant entre les troncs massifs comme un appel désespéré à un monde qui semblait l'ignorer. Il se faufila entre des racines noueuses, franchit un ruisseau au clapotis cristallin, chaque pas le conduisant plus loin de sa mère, plus profondément dans le labyrinthe vert. Le souvenir de sa sœur, courant pieds nus dans l'herbe haute, le visage illuminé d'un rire joyeux, le guidait, nourrissant une illusion de proximité.

Parfois, un bruit suspect – le craquement d'une branche, le cri strident d'un oiseau – le faisait sursauter. Il se figeait alors, le cœur battant à tout rompre, scrutant les alentours avec des yeux agrandis par la peur. Mais il n'y avait rien, sinon le silence pesant de la forêt et le bruissement du vent dans les feuilles.

La fatigue commençait à le gagner. Ses jambes, fines comme des roseaux, tremblaient sous son poids. Il s'assit au pied d'un arbre gigantesque, son écorce rugueuse comme la peau d'un vieux crocodile. La solitude, immense et glaciale, l'enveloppait de son étreinte invisible.

« Papa ? » murmura-t-il, la voix étranglée par un sanglot. Son père, son héros au sourire facile, qui savait si bien imiter le cri du calao et lui confectionner des jouets avec des tiges de bambou, était-il perdu lui aussi dans cet océan vert et hostile ?

Soudain, un éclair de couleur attira son regard. Un papillon, aux ailes d'un bleu iridescent, virevoltait près de lui, se posant délicatement sur une fleur rouge vif. Kayo le regarda avec émerveillement, oubliant un instant sa peur et sa solitude. C'était un papillon magique, pensa-t-il, un messenger venu du ciel pour le guider vers sa famille.

Il se releva d'un bond, le cœur empli d'un espoir fragile. D'un geste hésitant, il tendit la main vers le papillon qui, après un instant d'hésitation, s'y posa, déployant ses ailes chatoyantes comme pour l'inviter à le suivre.

« Abeni, regarde ! » s'exclama Kayo en riant, convaincu que sa sœur, cachée quelque part dans la végétation luxuriante, assisterait à ce spectacle extraordinaire.

Le papillon s'envola d'un battement d'ailes, traçant une voie scintillante dans la lumière tamisée de la forêt. Kayo, le regard rivé sur ce guide inespéré, le suivit sans hésiter, s'enfonçant chaque fois plus loin dans l'inconnu.

L'espoir, aussi fragile qu'une toile d'araignée sous la rosée du matin, s'accrochait encore au cœur de Kayo. Il courait maintenant, ses petites jambes brûlant d'un effort surhumain, les yeux fixés sur le papillon bleu qui dansait devant lui, messenger silencieux dans ce labyrinthe vert et or.

La forêt s'ouvrit soudain sur une clairière baignée d'une lumière dorée. Au centre, un arbre majestueux, son tronc large comme une case, déployait ses branches noueuses vers le ciel comme des bras implorant la protection des dieux. Et là, adossée à ses racines massives, Kayo crut reconnaître une silhouette familière.

« Papa ! »

Le cri, jaillissant du plus profond de son être, fendit le silence de la clairière. Il se précipita, le cœur battant à tout rompre, oubliant la fatigue, la peur, la faim qui tenaillait son ventre creux. Mais à mesure qu'il approchait, une terreur glacée, serrant son cœur dans un étau invisible, le figea sur place.

Ce n'était pas son père.

Un homme, le visage caché par un foulard poussiéreux, était affalé contre l'arbre, les membres contorsionnés dans une posture innaturelle. Ses vêtements, déchirés et maculés de taches sombres que Kayo n'arrivait pas à identifier, lui étaient étrangers. Le papillon bleu, comme effrayé par cette vision d'horreur, s'était envolé vers le ciel, disparaissant dans l'immensité verte.

Kayo resta immobile, paralysé par une terreur instinctive. Il voulait crier, appeler sa mère, mais aucun son ne franchit ses lèvres. Le monde, autour de lui, semblait osciller, les arbres majestueux se transformant en spectres menaçants, le chant mélodieux des oiseaux en lamentations funèbres.

Soudain, un gémissement sourd, venu du fond de la gorge de l'homme, brisa le silence. Kayo sursauta, son regard hésitant entre la fuite et la fascination macabre qui le clouait sur place. L'homme bougea légèrement, sa main se leva dans un geste lent et saccadé, comme pour attraper quelque chose d'invisible.

Kayo, poussé par une force inexplicable, s'approcha d'un pas hésitant. L'homme, les yeux révulsés dans leurs orbites injectées de sang, le fixa d'un regard vide de toute expression. Ses lèvres, gercées et sanguinolentes, s'écartèrent dans un rictus douloureux, laissant échapper un souffle rauque qui empestait la poussière et la peur.

"Eau... "

Le mot, à peine audible, flotta dans l'air immobile de la clairière. Kayo, le cœur battant la chamade dans sa poitrine d'oiseau

effrayé, comprit. Cet homme, cet inconnu à l'agonie, avait soif.

Près de là, coulait un ruisseau au murmure cristallin, serpentant entre les rochers couverts de mousse. Kayo, comme guidé par une force invisible, prit laalebasse accrochée à sa ceinture – celle-là même que sa mère utilisait pour puiser de l'eau fraîche à la rivière – et la plongea dans le courant.

L'eau, pure et froide, scintillait comme un diamant sous les rayons du soleil filtrant à travers les feuilles. Kayo la porta à l'homme, ses bras frêles tremblant sous le poids de laalebasse. L'homme, avec un dernier effort surhumain, prit laalebasse des mains tremblantes de l'enfant et but à grandes gorgées, le liquide précieux dévalant sa barbe hirsute et s'infiltrant dans les déchirures de sa tunique poussiéreuse.

Un soupir de soulagement, semblable au dernier râle d'un animal traqué, s'échappa de ses lèvres gercées. Il laissa retomber laalebasse vide sur le sol, son regard vide se posant sur Kayo avec une lueur de reconnaissance.

« Merci... petit... » murmura-t-il d'une voix rauque, à peine audible. Puis, comme une marionnette dont on aurait coupé les ficelles, il s'affaissa sur le côté, le corps secoué d'un dernier spasme.

Le silence, lourd et oppressant, retomba sur la clairière. Kayo resta immobile, le souffle court, les yeux rivés sur l'homme inerte. Il ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Cet homme, cet inconnu qui lui avait fait si peur, était mort sous ses yeux, après avoir bu l'eau qu'il lui avait apportée.

Une vague de nausée le submergea. Il laissa tomber laalebasse qui roula sur le sol, se cognant aux racines de l'arbre dans un bruit mat et troublantement banal. La peur, froide et visqueuse, envahit son être, le paralysant plus sûrement que les liens d'une vigne sauvage.

Il se releva d'un bond, le cœur battant à tout rompre. Il fallait partir, fuir cet endroit maudit, retrouver sa mère, son père, Abeni...

Mais où étaient-ils ? Où courir dans ce labyrinthe vert et hostile où le soleil lui-même semblait avoir peur de pénétrer ?

Aveuglé par la terreur, il se mit à courir à travers la clairière, sans se soucier des branches qui le griffaient, des pierres qui roulaient sous ses pieds. Il courait, courait, comme pour échapper à l'ombre de la mort qui s'étendait sur lui, menaçant de l'engloutir à jamais.

L'écho de ses propres pas résonnait étrangement dans ses oreilles, se mêlant aux battements effrénés de son cœur. La forêt, refuge rassurant quelques heures plus tôt, s'était muée en un dédale menaçant, chaque arbre lui semblant hostile, chaque bruissement de feuilles annonciateur d'un danger invisible. La soif le tenaillait, desséchant sa gorge déjà nouée par la peur. Ses lèvres, gercées et brûlantes, cherchaient en vain une goutte de rosée sur les feuilles couvertes de poussière.

Combien de temps avait-il couru ainsi, sans but précis, sinon celui d'échapper à l'image obsédante de l'homme à la tunique maculée ? Le temps, notion abstraite pour son esprit d'enfant, s'était étiré, distordu, jusqu'à se confondre avec le chaos qui l'entourait.

Soudain, au détour d'un bosquet de palmiers rachitiques, une clameur lointaine atteignit ses oreilles. Un mélange confus de cris, de pleurs et d'appels gutturaux qui lui glaça le sang. Instinctivement, il se tapit au creux d'un fromagers, son tronc noueux lui offrant

une protection dérisoire. Son souffle court et saccadé résonnait dans ses oreilles, amplifiant le vacarme qui se rapprochait inexorablement.

A travers le feuillage dense, il distingua des silhouettes sombres se mouvant à la lisière de la forêt. Des hommes, le visage barré de traits de peinture guerrière, armés de machettes et de fusils rudimentaires, progressaient à pas rapides, scrutant les alentours avec une attention féroce.

La peur, froide et viscérale, étreignit les entrailles de Kayo. Il reconnaissait ces hommes. Il les avait déjà vus rôder autour du village, leurs regards durs et leurs armes brillantes inspirant la crainte aux adultes. C'étaient eux, les étrangers venus du nord, ceux dont les anciens disaient qu'ils semaient la terreur et la désolation sur leur passage.

Il se fit petit, aussi insignifiant qu'un lièvre terrifié au milieu des herbes hautes. Son cœur battait à tout rompre, menaçant de trahir sa présence à tout instant. Il ferma les yeux, serrant les paupières si fort qu'il en vit des étoiles danser derrière ses cils.

« Que les esprits de la forêt me protègent, » murmura-t-il, répétant les paroles que sa grand-mère prononçait lorsque le tonnerre grondait dans le ciel noir de la saison des pluies.

Un silence lourd, presque palpable, s'abattit sur la forêt. Les guerriers, comme figés dans leur avancée brutale, semblaient scruter chaque ombre, chaque mouvement de feuillage, à la recherche d'une proie invisible. Kayo, le corps raidi par la terreur, n'osait plus respirer. Il entendait le sang pulser dans ses tempes, chaque battement de son cœur résonnant comme un tambour de guerre dans le silence irréel qui l'entourait.

Soudain, un objet attira son regard. Une poupée de bois, grossièrement taillée, gisait abandonnée sur le sol poussiéreux, à quelques pas de sa cachette de fortune. C'était la poupée d'Abeni, celle-là même que sa petite sœur ne quittait jamais. Un cri muet se coïncèrent dans sa gorge, sa poitrine se souleva dans un hoquet de désespoir étouffé. Abeni était là, tout près, peut-être cachée elle aussi, terrifiée, incapable de crier, de bouger, de fuir...

Une rage soudain, irrationnelle, submergea Kayo. Ces hommes, ces monstres sans pitié, avaient pris sa maison, sa famille, son univers familial. Ils avaient transformé son monde en un cauchemar dont il ne trouvait pas l'issue. Il voulait crier, hurler sa rage, sa peur, sa douleur. Il voulait se jeter sur eux, les frapper de ses petits poings impotents, leur faire payer le mal qu'ils lui avaient fait.

Mais un autre sentiment, plus puissant que la rage, le retint prisonnier de sa cachette : l'instinct de survie. Il savait, avec la sagesse instinctive des animaux traqués, que le moindre mouvement, le moindre bruit, le condamnerait à jamais. Alors, il resta là, immobile, pétrifié, le corps raidi par une terreur qui dépassait l'entendement.

Les guerriers, après quelques instants d'une attente interminable, reprirent leur progression, s'éloignant dans la forêt épaisse, emportant avec eux le silence pesant qui avait envahi l'âme de Kayo. Le petit garçon, vidé de toute force, s'affaissa au fond de sa cachette, les larmes coulant en silence sur ses joues couvertes de poussière.

Il ne savait pas combien de temps il resta ainsi, recroquevillé sur lui-même, comme pour se protéger d'un monde devenu hostile et menaçant. Le soleil, filtrant à travers le feuillage dense, dessinait des taches de lumière mouvantes sur le sol de la forêt, comme pour lui rappeler le cours implacable du temps. Il devait partir, trouver un refuge, un endroit sûr où se cacher de ces hommes sans pitié.

Lentement, péniblement, il se releva, ses jambes tremblantes le menaçant de s'effondrer à nouveau. Il jeta un dernier regard à la poupée d'Abeni, symbole poignant d'une innocence brisée, avant de s'enfoncer dans la végétation dense, à la

recherche d'un chemin que lui seul connaissait. Un chemin qui, il l'espérait de tout son être, le mènerait loin, très loin, de cet enfer vert.

Chapitre 2 : Cache-cache macabre

Le soleil, autrefois source de vie et de joie, s'était transformé en un œil incandescent scrutant un monde en déroute. La terre, brûlée par la course effrénée des pieds nus, exhalait une odeur âcre de poussière et de peur. Kayo, minuscule silhouette ballottée par le flot humain, serrait la main calleuse de sa mère comme si sa vie en dépendait. Autour de lui, le chaos s'était déchaîné avec la fureur d'une bête sauvage. Des cris perçants déchiraient l'air, mêlés aux battements sourds des tambours de guerre au loin. La quiétude du village, bercée par le chant des oiseaux et les rires des enfants, n'était plus qu'un lointain souvenir.

« Maman, où est papa ? » La voix de Kayo, à peine audible au milieu du tumulte, trahissait l'effroi qui serrait son petit cœur. Sa mère, le visage marqué par l'angoisse, se contenta d'une pression rassurante sur sa main. Elle n'avait pas le temps, ni les mots, pour expliquer l'inexplicable.

Le chemin qui menait à la forêt, autrefois familier et rassurant, s'était métamorphosé en un sentier tortueux vers l'inconnu. Des branches griffaient les bras de Kayo, des ronces s'accrochaient à ses vêtements usés. Il trébuchait souvent, ses petites jambes peinant à suivre le rythme effréné de la fuite.

« Abeni ! » Le cri de sa sœur, aigu et déchirant, glaça le sang de Kayo. Il se tourna, cherchant du regard la silhouette frêle d'Abeni, sa compagne de jeux, son petit bout de soleil dans un monde soudainement sombre.

« Ne t'arrête pas, Kayo ! » La voix de sa mère, rauque et pressante, le tira de sa torpeur. Il ne pouvait pas s'arrêter, il le savait. Pas maintenant. La forêt, refuge ancestral, les engloutissait dans ses profondeurs verdoyantes, promettant sécurité et obscurité.

L'air frais de la forêt les enveloppa d'une étreinte humide et feutrée, comme pour les soustraire au cauchemar qui se jouait derrière eux. Kayo, le souffle court et les jambes tremblantes, s'agrippait à la main de sa mère, cherchant dans son contact une

protection illusoire contre l'invisible menace qui les poursuivait. Autour d'eux, le chaos de la fuite s'était mué en un silence pesant, seulement troublé par le bruissement du vent dans les feuillages et le martèlement sourd du sang dans les tempes de Kayo.

Ils marchèrent ainsi pendant ce qui sembla une éternité, le temps perdant toute notion dans cette course effrénée. La forêt, jadis familière et rassurante, s'était transformée en un labyrinthe hostile où chaque ombre semblait recéler un danger, chaque bruit suspect annoncer leur perte. Kayo, le regard hanté par le visage défait de sa mère et le souvenir du cri d'Abeni, se laissait guider par un instinct de survie qui prenait le pas sur la peur.

Un papillon bleu vif, comme une touche de gaieté irréelle dans ce monde soudainement devenu sombre, vint voltiger autour de Kayo. Il le suivit des yeux, un sourire fuyant sur ses lèvres. Le papillon semblait danser au gré du vent, une promesse de liberté et d'insouciance dans un océan d'angoisse. Il l'imagina rejoindre Abeni, lui apporter un message d'espoir, lui dire qu'il était là, tout près, et qu'il la retrouverait bientôt.

« Maman, regarde ! Le papillon, il va retrouver Abeni ! » s'exclama-t-il d'une voix faible, tentant de se convaincre lui-même de la véracité de ses propres paroles.

Sa mère se pencha vers lui, un sourire triste sur les lèvres. « Oui, Kayo, le papillon va retrouver ta sœur. Ils jouent à cache-cache dans la forêt, c'est tout. »

Kayo s'accrocha à ces paroles comme un naufragé à une bouée de sauvetage. Si sa mère le disait, alors c'était forcément vrai. Abeni était vivante, quelque part dans la forêt, et ils la retrouveraient bientôt. Le papillon bleu, après un dernier vol capricieux autour de lui, s'éloigna dans la végétation dense, emportant avec lui un peu de l'angoisse qui serrait le cœur de Kayo.

Ils débouchèrent soudain dans une clairière baignée d'une lumière irréelle. Au centre, comme une ombre menaçante au cœur d'un tableau idyllique, gisait un homme à terre. Son corps frêle, déchiré par des plaies béantes, semblait livré aux

mouches vorace. Kayo, figé par la peur, n'avait jamais vu la mort d'aussi près. Il reconnut l'un des chasseurs du village, un homme fort et courageux qui lui avait appris à distinguer les traces des animaux dans la poussière. Aujourd'hui, il n'était plus qu'une carcasse brisée, un témoignage muet de la violence qui s'était abattue sur leur monde.

« Maman... » murmura Kayo, la gorge serrée par l'horreur.

Sa mère, le visage crispé par la douleur, le tira brusquement vers elle. « Ne regarde pas, Kayo ! Viens, il faut partir ! »

Mais Kayo, poussé par une force inconnue, se dégagea de l'étreinte de sa mère et s'approcha du corps inerte du chasseur. Il avait soif, une soif brûlante qui lui desséchait la gorge. Il se souvint alors de la gourde en peau de chèvre que sa mère lui avait fait remplir à la hâte avant leur fuite.

« Il a soif, Maman... » murmura-t-il, les yeux rivés sur les lèvres gercées du chasseur.

Sa mère, comprenant le geste de son fils, resta silencieuse. Elle savait qu'il était inutile de lutter contre la pureté de son cœur, contre cette empathie innée qui le poussait à vouloir soulager la souffrance, même face à la mort.

Kayo, avec une délicatesse inattendue pour son jeune âge, s'approcha du chasseur et approcha la gourde de ses lèvres. Il versa quelques gouttes d'eau fraîche sur sa langue desséchée, espérant un miracle impossible. Le chasseur eut un léger sursaut, un hoquet rauque s'échappant de sa poitrine martyrisée. Il ouvrit les yeux, deux puits de douleur et d'incompréhension dans un visage émacié. Il fixa Kayo du regard, un regard qui semblait traverser le petit garçon pour se perdre dans un au-delà inaccessible. Puis, aussi soudainement qu'il les avait ouverts, ses yeux se voilèrent à nouveau, le regard fixant un horizon invisible. Le chasseur n'était plus.

L'ombre de la mort semblait imprégner chaque feuille, chaque brin d'herbe de la clairière. Kayo, pétrifié par une terreur indicible, sentit le monde basculer autour de lui. La main de sa mère, refuge familial dans la tempête, s'était crispée sur son bras, ses doigts tremblants comme des feuilles sous le vent. Un sanglot étranglé s'échappa de ses lèvres, un son rauque qui déchira le silence pesant de la forêt.

Kayo ne comprenait pas vraiment ce qui s'était passé, mais il sentait le poids du chagrin s'abattre sur sa mère comme une chape de plomb. Il n'avait jamais vu sa mère pleurer ainsi, ses larmes brûlantes laissant des traces sombres sur ses joues couturées par le soleil. C'était comme si une partie d'elle-même s'était éteinte en même temps que le chasseur, emportant avec elle un peu de la lumière qui éclairait leur monde.

« Viens, Kayo. » La voix de sa mère, brisée par l'émotion, le tira de sa torpeur. Elle se releva avec difficulté, son corps frêle semblant ployer sous le poids du désespoir. Kayo la suivit, les jambes flageolantes, s'accrochant à la promesse fragile de sa main calleuse.

Ils s'enfoncèrent de nouveau dans la forêt, laissant derrière eux la clairière silencieuse et l'ombre menaçante de la mort. Kayo, le regard rivé sur les talons poussiéreux de sa mère, ne pouvait s'empêcher de jeter des regards craintifs par-dessus son épaule. Il s'attendait à chaque instant à voir le chasseur se relever, à entendre sa voix rauque les appeler du fond de la forêt.

La forêt, autrefois protectrice et familière, était devenue un lieu hostile, peuplé d'ombres menaçantes et de bruits inquiétants. Le vent, sifflant à travers les arbres centenaires, semblait murmurer des menaces à leurs oreilles. Le soleil, filtrant à travers les feuillages denses, dessinait des motifs changeants sur le sol jonché de feuilles mortes, comme pour leur rappeler la fragilité de leur existence.

Le soleil déclinait à l'horizon, peignant le ciel de teintes orangées et violettes. Les ombres s'allongeaient dans la forêt, prenant des formes étranges et menaçantes. L'air, saturé d'humidité et du parfum entêtant de la végétation en décomposition, se chargeait

d'une tension palpable. Kayo, épuisé par la marche et la peur, trébuchait à chaque pas. La main de sa mère, autrefois source de réconfort, lui paraissait désormais lointaine, comme si un gouffre invisible s'était creusé entre eux.

Il avait faim, une faim lancinante qui lui vrillait les entrailles. Il avait soif aussi, sa gorge desséchée par la poussière et les larmes ravalées. Mais plus que tout, il avait peur. Peur de cette forêt menaçante, peur de ces hommes cruels qui avaient brisé son monde, peur de ne plus jamais revoir son père et sa petite sœur.

« Maman, j'ai faim... » murmura-t-il d'une voix rauque, à peine audible.

Sa mère s'arrêta brusquement, le tirant avec elle derrière un amas de racines noueuses. Elle se pencha vers lui, son visage émacié à quelques centimètres du sien. Ses yeux, habituellement doux et pétillants, semblaient éteints, comme vidés de toute lumière.

« Chut, Kayo, lui chuchota-t-elle, sa voix tremblante trahissant sa propre terreur. Il ne faut pas faire de bruit. Ils sont près d'ici. »

Kayo ne comprenait pas vraiment qui étaient « ils », mais il sentait que c'était une menace, une présence hostile qui rodait dans l'ombre. Il se blottit contre sa mère, cherchant en vain la protection de ses bras frêles. Le bruit du vent dans les feuillages lui parvenait comme un murmure menaçant, et il lui semblait discerner, au loin, des éclats de voix gutturales qui le glaçaient d'effroi.

La terre trembla sous leurs pieds. Un grondement sourd, venu des profondeurs de la forêt, monta en puissance, se rapprochant à une vitesse terrifiante. Les yeux écarquillés d'effroi, Kayo distingua des ombres furtives se déplacer entre les arbres, comme des prédateurs traquant leur proie dans la pénombre. Leurs corps musculeux, taillés pour la guerre, étaient ornés de cicatrices et de peintures tribales qui leur donnaient un air sauvage, presque démoniaque. Ils portaient des armes

rudimentaires, mais mortelles : lances acérées, arcs tendus, et de longs couteaux dont la lame luisait sous les rares rayons de soleil qui perçaient le feuillage dense.

Kayo n'avait jamais vu d'hommes pareils. Ils ne ressemblaient en rien aux chasseurs de son village, avec leurs visages burinés par le soleil et leurs mains calleuses mais rassurantes. Ceux-là dégageaient une aura de violence froide, une soif de sang qui le pétrifia d'horreur. Il comprit, avec la sagesse instinctive des enfants confrontés à l'indicible, que ces hommes n'étaient pas venus pour parler, mais pour tuer.

Sa mère, comme pour le préserver de ce spectacle insoutenable, le serra contre elle, sa main plaquée sur sa bouche pour étouffer tout cri, tout soupir, tout signe de vie qui pourrait les trahir. Kayo s'abandonna à son étreinte, son petit corps tremblant de peur contre la frêle enveloppe de sa mère. Il ferma les yeux, se bouchant les oreilles de ses petites mains moites, comme pour se couper du monde extérieur, se créer un refuge illusoire contre la terreur qui les encerclait.

La fragile barrière de branches craqua sous le poids d'un pied lourd. Kayo retint son souffle, son cœur tambourinant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. L'odeur âcre de sueur et de fumée de bois se faufila jusqu'à lui, confirmant ses pires craintes. Ils étaient là, tout près, leurs voix rauques résonnant comme des pierres tombant dans un puits sans fond.

Sa mère, le visage crispé par la terreur, resserra son étreinte. Ses yeux, deux flaques noires dans la pénombre, le fixèrent avec une intensité inhabituelle. « N'aie pas peur, Kayo, murmura-t-elle, sa voix à peine audible. Maman est là. »

Mais ses paroles, loin de le rassurer, ne firent qu'accroître son angoisse. Il sentait la peur vibrer en elle comme une corde tendue à l'extrême, prête à se rompre au moindre souffle. Il ne l'avait jamais vue aussi fragile, aussi humaine. La force tranquille qui l'habitait habituellement, celle qui le protégeait des dangers du monde, semblait s'être évanouie, laissant place à une vulnérabilité qui le terrifiait.

Les voix se rapprochèrent, accompagnées du craquement sinistre des branches brisées sous des pas lourds. Kayo ferma les yeux, se blottissant contre sa mère comme si sa seule présence pouvait le rendre invisible. Il souhaitait de toutes ses forces se fondre dans la terre humide, devenir une pierre, une racine, n'importe quoi d'autre que ce petit garçon terrifié, impuissant face à l'approche du danger.

Un silence pesant, interminable, s'abattit sur la forêt, amplifiant chaque bruit, chaque respiration. Kayo entendait le sang pulser dans ses tempes, le bruissement des feuilles mortes sous les pas des hommes qui se rapprochaient. Il imagina leurs visages burinés par le soleil et la guerre, leurs yeux froids et cruels scrutant chaque recoin de la forêt, à la recherche de proies faciles.

Soudain, un cri déchira l'air, un son aigu et déchirant qui glaça le sang de Kayo. Il reconnut instantanément la voix d'Abeni, sa petite sœur, hurlant sa terreur dans l'immensité hostile de la forêt. Le monde s'arrêta de tourner. Une douleur fulgurante, comme un éclair fendant un ciel d'été, lui traversa le cœur. Abeni !

Il essaya de se dégager de l'étreinte de sa mère, poussé par un instinct plus fort que la peur, le besoin viscéral de protéger sa petite sœur. Mais la main de sa mère, devenue une poigne de fer, le retint prisonnier. « Non, Kayo ! lui siffla-t-elle à l'oreille, son visage déformé par l'angoisse. Ne bouge pas, je t'en supplie ! »

Kayo se débattit en silence, les larmes coulant à flots sur ses joues couvertes de poussière. Il ne comprenait pas pourquoi sa mère l'empêchait d'aider Abeni, pourquoi elle le forçait à rester caché alors que sa sœur était en danger. C'était injuste, cruel, insupportable ! Il haïssait cette forêt, ces hommes, ce monde qui avait basculé dans la folie et la violence, le séparant de ceux qu'il aimait.

Un autre cri, plus bref, plus rauque, retentit, suivi d'un silence glaçant. Kayo s'immobilisa, son corps mince secoué de spasmes. Il savait, avec une certitude terrible, que ce cri, le dernier cri de sa petite sœur, venait de s'éteindre à jamais dans le silence indifférent de la forêt.

Un voile sombre obscurcit le monde de Kayo. Les cris, la forêt, la main tremblante de sa mère, tout se brouillait dans un tourbillon de douleur indicible. Une partie de lui, la partie innocente qui s'émerveillait des papillons bleus et tissait des histoires avec les nuages, venait de mourir avec le cri d'Abeni. Il ne pleura même pas. La douleur était trop profonde, trop brutale pour des larmes.

Sa mère, le visage ravagé par une douleur qu'il ne pouvait même pas concevoir, le tira brutalement, le forçant à la suivre dans les méandres de la forêt. Ils couraient maintenant, aveuglément, heurtant les arbres, s'enfonçant dans les broussailles épineuses, le sang se mêlant aux larmes et à la sueur sur leur peau déchirée.

« Maman... » Le mot, à peine un souffle rauque, mourut dans sa gorge desséchée. Il voulait lui demander où était Abeni, pourquoi elle ne criait plus, pourquoi ils la laissaient derrière eux. Mais les mots se refusaient à sortir, bloqués par un nœud de terreur et de désespoir qui le suffoquait. Elle courait, les yeux rivés sur le sentier invisible qui les guidait à travers l'enfer vert. Elle courait comme une femme possédée, comme si sa propre vie dépendait de chaque foulée, de chaque respiration. Et peut-être était-ce le cas. Peut-être que la partie d'elle-même qui s'accrochait encore à la vie, à l'espoir, n'avait plus qu'un seul but : sauver son fils, le dernier vestige d'un monde brisé.

Ils arrivèrent au bord d'un ravin profond, une cicatrice béante dans le cœur vert de la forêt. Le soleil, bas sur l'horizon, enflammait les parois rocheuses d'une lueur rouge sang. En bas, loin en bas, un torrent d'eau boueuse grondait sa rage, un dragon furieux prisonnier de sa prison de pierre.

Kayo recula, saisi par le vertige. L'odeur âcre de l'humidité et de la végétation en décomposition lui montait aux narines, lui donnant la nausée. Il sentit la main de sa mère se resserrer sur la sienne, un contact brûlant qui le ramena à la réalité immédiate du danger.

« Il faut traverser, Kayo. » Sa voix, rauque et faible, n'était plus qu'un murmure porté par le vent.

Kayo leva les yeux vers elle, l'incompréhension et la terreur se lisant dans son regard. « Mais... maman... c'est trop haut... je ne peux pas... »

Un sourire douloureux étira les lèvres gercées de sa mère. « Tu es plus fort que tu ne le penses, Kayo. Tu peux le faire. Pour moi. Pour... pour Abeni. »

Le nom de sa sœur, prononcé avec une infinie tristesse, fit l'effet d'une décharge électrique dans le corps de Kayo. Abeni... Il revoyait son visage rieur, ses petites mains potelées qui s'accrochaient aux siennes, le son cristallin de sa voix chantant les mélodies ancestrales de leur peuple. Abeni... partie à jamais, avalée par la forêt hostile, laissée derrière eux comme un jouet brisé.

Une rage soudain, irraisonnée, submergea sa peur. Il ne voulait pas mourir. Il ne voulait pas finir comme Abeni, abandonné dans la pénombre hostile de la forêt. Il voulait vivre, pour elle, pour honorer sa mémoire, pour ne pas laisser les monstres gagner.

Il prit une grande inspiration, sentant l'air frais de la nuit lui brûler les poumons. « Comment on fait ? » demanda-t-il d'une voix rauque, décidée.

Sa mère le regarda, une lueur d'espoir renaissant dans ses yeux éteints. « Suis-moi, Kayo, et ne regarde pas en bas. »

Ils s'agrippèrent l'un à l'autre, deux êtres minuscules face à l'immensité menaçante du vide. La terre, friable et instable, s'effritait sous leurs pieds, chaque pas les rapprochant un peu plus de l'abîme. Kayo, le cœur battant à tout rompre, fixait les mains calleuses de

sa mère, cramponnées aux rochers glissants comme des serres d'oiseau. Il n'osait plus respirer, terrifié à l'idée de rompre l'équilibre précaire de leur descente périlleuse.

Le soleil, couchant sur l'horizon lointain, enflammait le ciel de teintes orangées et violettes, transformant le torrent tumultueux en un ruban d'obsidienne liquide serpentant au fond du précipice. Le grondement assourdissant de l'eau, amplifié par l'acoustique particulière du ravin, résonnait dans la poitrine de Kayo comme un roulement de tambour annonçant un destin funeste.

« Tiens bon, Kayo, chuchota sa mère, sa voix tendue par l'effort. On y est presque. »

Kayo serra plus fort la main de sa mère, ses petits doigts crispés à en devenir blancs. Il ne comprenait pas comment ils allaient pouvoir s'en sortir, comment cette falaise abrupte pouvait mener à autre chose qu'à une mort certaine. Mais il s'accrochait à l'espoir fragile que sa mère, source inépuisable de courage et de réconfort, trouve un chemin vers la sécurité, comme elle l'avait toujours fait.

Le souffle court, les muscles endoloris par un effort qu'il ne pensait pas possible, Kayo sentit le sol se stabiliser sous ses pieds. La terre ferme. Il releva la tête, les yeux plissés face à la lumière crépusculaire qui filtrait à travers les arbres. Ils avaient réussi. Ils avaient traversé l'abîme.

Un sanglot rauque échappa aux lèvres de sa mère. Elle s'affaissa sur le sol humide, entraînant Kayo dans sa chute. Il la sentit trembler contre lui, son corps secoué de spasmes incontrôlables. Ce n'était pas le tremblement de la peur, cette fois-ci, mais celui du soulagement, de l'épuisement, d'une tension qui se relâchait enfin après avoir été maintenue à son paroxysme pendant ce qui lui avait semblé une éternité.

Kayo, lui-même au bord de l'effondrement, se blottit contre elle, puisant dans la chaleur fragile de son corps une parcelle de réconfort dans ce monde qui s'était transformé en cauchemar. Autour d'eux, la forêt respirait un silence lourd, presque

menaçant, comme si la nature elle-même retenait son souffle, observant ces deux êtres minuscules qui avaient osé défier ses lois impitoyables.

« Maman... » murmura Kayo, sa voix rauque se perdant dans le bruissement du vent dans les feuilles. « Où est papa ? Où est Abeni ? »

La question, qu'il retenait au fond de sa gorge depuis le début de leur fuite effrénée, éclata enfin, brisant le fragile équilibre de leur silence complice. Kayo savait, avec la sagesse instinctive des enfants confrontés à l'indicible, que la réponse à sa question ne serait pas celle qu'il espérait entendre. Mais il avait besoin de savoir, besoin de percer le mur de silence et de non-dits qui s'était érigé entre lui et sa mère.

Sa mère se redressa lentement, comme si chaque mouvement lui coûtait un effort surhumain. Ses yeux, habituellement si vifs et rieurs, étaient ternes, voilés d'une tristesse insondable. Elle porta la main à ses lèvres, hésitant un instant, comme si elle cherchait les mots justes, ceux qui pourraient adoucir l'impensable, rendre supportable l'insupportable.

« Ils... ils sont partis, Kayo, murmura-t-elle enfin, sa voix brisée par l'émotion. Partis loin, très loin, dans un endroit où il n'y a plus de danger. »

Kayo la fixa, les yeux écarquillés, refusant de croire, de comprendre. Partis ? Que voulait dire « partis » ? Où étaient-ils partis, son père, sa sœur, sans lui, sans un regard, un adieu ?

« Mais... où sont-ils partis ? Quand est-ce qu'ils reviennent ? » balbutia-t-il, s'accrochant à l'infime espoir d'un retour, d'une réunion impossible.

Sa mère se pencha vers lui, l'attirant dans ses bras. Il sentit ses larmes chaudes couler sur sa peau brûlante, un déluge silencieux qui exprimait une douleur bien plus éloquente que les mots.

« Ils ne reviendront pas, Kayo, murmura-t-elle, sa voix brisée par les sanglots. Ils sont... partis pour toujours. »

Le monde de Kayo s'effondra. Pas un bruit, pas un tremblement de terre, juste un effondrement intérieur, un vide abyssal qui l'aspirait, l'entraînant vers une nuit sans étoiles. Son père, son héros, celui qui savait chasser les mauvais rêves et lui raconter des histoires de guerriers invincibles, n'était plus là. Abeni, sa petite sœur, son rayon de soleil, celle qui sentait bon la vanille et les fruits mûrs, avait disparu à jamais.

Il ne pleura pas, ne cria pas. Il resta là, figé dans l'étreinte de sa mère, le corps raidi par une douleur trop grande, trop profonde pour des larmes. Il était seul, désormais, une minuscule barque à la dérive sur un océan de silence et de désespoir.

Chapitre 3 : Le silence après la tempête

Le silence, lourd et pesant comme une pierre tombale, avait remplacé les cris et les détonations. La forêt, autrefois familière et accueillante, n'était plus qu'un labyrinthe hostile, hanté par les ombres du passé. Kayo, serré contre sa mère, avançait d'un pas hésitant, trébuchant sur les racines noueuses qui barraient le sentier. Son petit corps était courbatu de fatigue, ses paupières lourdes de sommeil, mais il n'osait se plaindre.

Il sentait la tristesse de sa mère comme une chape de plomb sur ses épaules. Elle ne chantait plus en marchant, ne lui montrait plus les singes facétieux qui se balançaient de branche en branche. Son visage était fermé, marqué par une douleur muette qui lui serrait le cœur.

Ils marchèrent ainsi pendant des heures, des jours peut-être, Kayo avait perdu la notion du temps. Le soleil, disque de feu à travers les feuilles, montait et descendait dans un ciel indifférent à leur détresse. La faim le rongait l'estomac, transformant chaque pas en un effort surhumain. Il n'avait goûté qu'à quelques baies rapides, cueillies à la va-vite par sa mère, leur jus âpre à peine suffisant à apaiser la sécheresse de sa gorge.

Un soir, alors que le crépuscule teignait le ciel de teintes violettes et orangées, ils débouchèrent dans une grande clairière. Au centre, se dressait un groupe de huttes de fortune, construites à la hâte avec des branches et des peaux de bêtes. Une fumée bleuâtre s'élevait des foyers improvisés, transportant avec elle une odeur étrange, un mélange âcre de bois brûlé et de nourriture inconnue.

Des enfants aux ventres creux et aux regards fuyants jouaient près d'un puits à moitié asséché, leurs rires étouffés, comme s'ils craignaient d'attirer l'attention. Des femmes émaciées, le visage marqué par la fatigue et l'inquiétude, s'affairaient autour des feux, leurs gestes lents et mécaniques. Des vieillards étaient assis en silence, le regard perdu dans le vide, comme s'ils avaient déjà traversé l'océan de la souffrance et atteint les rivages de la résignation.

Kayo s'arrêta net, sa main serrant plus fort celle de sa mère. Il ne reconnaissait rien de ce lieu inconnu, de ces visages étrangers qui les observaient avec une curiosité mêlée de méfiance. Le bruit de la forêt, avec ses chants d'oiseaux et ses murmures apaisants, lui semblait préférable au silence pesant qui régnait ici, un silence brisé parfois par un cri, un sanglot étouffé, comme si la souffrance elle-même n'osait s'exprimer trop fort.

Une femme, le visage sillonné de rides profondes comme des rivières sur une carte ancienne, s'approcha d'eux. Elle portait une robe de tissu grossier, délavée par le soleil et le temps, et un foulard coloré cachait ses cheveux grisonnants. Ses yeux noirs, perçants comme ceux d'un aigle, scrutaient Kayo et sa mère avec une intensité troublante.

« Vous venez de loin ? » demanda-t-elle d'une voix rauque, usée par le chagrin.

La mère de Kayo hocha la tête, incapable de prononcer un mot. La vieille femme sembla comprendre. Elle désigna d'un geste fatigué un espace vide près d'un feu de camp où des marmites noircies étaient posées sur des pierres brûlantes.

« Asseyez-vous, reprenez des forces. Ici, nous partageons le peu que nous avons. »

Kayo et sa mère s'assirent avec précaution sur une natte de jonc tressé, conscients des regards qui se posaient sur eux. Une jeune fille, à peine plus âgée que Kayo, leur tendit deux bols en bois remplis d'une soupe fumante. L'odeur, un mélange étrange d'épices et de légumes inconnus, fit gargouiller l'estomac de Kayo. Il porta le bol à ses lèvres et but à petites gorgées, savourant la chaleur du liquide qui se répandait dans son corps affaibli.

Autour du feu, les conversations reprirent peu à peu, comme un ruisseau qui retrouve son cours après le passage d'un orage. Kayo écoutait sans vraiment

entendre, perdu dans ses pensées sombres. Où étaient son père et Abeni ? Étaient-ils en sécurité ? Avait-il froid et faim comme lui ?

La nuit tomba sur le camp, rapide et implacable comme une panthère se jetant sur sa proie. Des étoiles innombrables brillaient dans le ciel d'encre, semblables à des diamants éparpillés sur un velours noir. Kayo se serrait contre sa mère, cherchant en vain sa chaleur habituelle. Elle était loin, très loin, prisonnière d'un silence de pierre, les yeux fixés sur les flammes dansantes qui semblaient dévorer ses derniers souvenirs de bonheur.

Un léger froufrou dans les buissons fit sursauter Kayo. Il se retourna brusquement, le cœur battant à tout rompre. Un papillon bleu vif vint se poser délicatement sur le bord de son bol, ses ailes délicates vibrant légèrement. Kayo le regarda avec étonnement, oubliant un instant sa peur. Le papillon semblait lui sourire, comme pour lui dire que la beauté et la magie pouvaient exister même dans les endroits les plus sombres.

Puis, d'un battement d'ailes, il s'envola dans la nuit étoilée, ne laissant derrière lui qu'un souvenir fugitif de couleur et de légèreté.

Le lendemain, Kayo se réveilla avec un sentiment étrange, un mélange d'espoir et d'appréhension. Il avait rêvé du papillon bleu. Il l'avait vu voler au-dessus de la forêt, guidant son père et Abeni vers un village où régnaient la paix et l'abondance. Était-ce un signe ? Un présage ?

Sa mère dormait encore, le visage émacié et pâle dans la lumière grise de l'aube. Kayo se releva sans faire de bruit et s'approcha du puits. Il se pencha au-dessus de l'ouverture béante et scruta les profondeurs sombres où se reflétait le ciel encore pâle. Une main se posa sur son épaule. Il sursa et se retourna. C'était la vieille femme aux yeux d'aigle.

« Ne te laisse pas abattre par la tristesse, petit, lui dit-elle d'une voix douce cette fois-ci. Le désespoir est un piège plus dangereux que la forêt la plus sombre. Garde espoir. C'est la seule arme que nous ayons contre les ténèbres. »

Kayo la regardait, les yeux écarquillés. Il ne comprenait pas tout ce qu'elle disait, mais il sentait en elle une force immense, une volonté inébranlable qui le fascinait.

« Où sont partis mon père et ma sœur ? » demanda-t-il enfin, sa voix à peine plus haute qu'un murmure.

La vieille femme hésita un instant, puis soupira.

« Ils sont partis chercher de l'aide, lui répondit-elle en lui caressant les cheveux. Ils reviendront bientôt, ne t'inquiète pas. »

Kayo voulut la croire, il le voulut vraiment. Mais au fond de lui, une petite voix lui disait que la vieille femme lui cachait la vérité. Il sentait que quelque chose de terrible s'était produit, quelque chose qui avait brisé sa famille à jamais.

La journée s'étira lentement, rythmée par les tâches du camp et le murmure des conversations en une langue que Kayo ne comprenait pas. Il restait blotti contre sa mère, observant les autres enfants jouer avec des bouts de bois et des pierres, leur visage barbouillé de terre et de cendres. Leur insouciance le laissait perplexe, un mystère aussi profond que le silence de sa mère.

Un groupe d'hommes, le visage marqué par la fatigue et la poussière, arrivèrent au camp en fin d'après-midi. Ils portaient des armes rudimentaires et des regards sombres, et leur arrivée glaça l'atmosphère joyeuse qui s'était installée timidement. Kayo sentit sa mère se raidir à ses côtés, son souffle court et saccadé comme après une longue course.

Un des hommes, plus massif que les autres, s'approcha de leur petit groupe. Une cicatrice épaisse lui barrait le visage, du front au menton, lui donnant l'air d'une statue de bois grossièrement taillée. Il adressa quelques mots à la vieille femme, sa voix grave et gutturale comme le grondement d'un animal. Kayo ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais il percevait la tension dans chaque syllabe, chaque regard. Il serra la main de sa mère, cherchant en vain le réconfort dans son contact.

La vieille femme répondit à l'homme, sa voix tremblante mais ferme. Elle désigna du menton quelques familles réunies autour d'un feu, puis Kayo et sa mère. L'homme scruta chaque visage, son regard froid et perçant comme une lame aiguisée. Lorsqu'il se tourna vers Kayo, ce dernier sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. L'homme le fixait avec une intensité étrange, un mélange de curiosité et de mépris qui lui fit baisser les yeux.

Soudain, un cri strident déchira le silence du soir. Abeni, sa petite sœur, jaillit de derrière une hutte, ses petits jambes courant à toute allure vers eux. Son visage était déformé par la terreur, ses yeux immenses comme ceux d'un animal traqué.

« Maman ! » hurla-t-elle, sa voix mince et aiguë comme le sifflement d'un oiseau blessé.

Kayo bondit sur ses pieds, le cœur battant la chamade. Il n'avait jamais vu sa sœur dans un tel état, elle qui était d'habitude si joyeuse et pleine de vie. Sa mère se leva d'un bond, un cri d'alarme étouffé dans sa gorge. Mais avant qu'elle ne puisse faire un pas, deux hommes se jetèrent sur Abeni, leurs mains puissantes la saisissant comme une poupée de chiffons.

Abeni se débattait de toutes ses forces, ses cris déchirants résonnant dans le crépuscule. Kayo voulut se précipiter, la protéger de ses agresseurs, mais sa mère le retint d'une poigne de fer.

« Non, Kayo ! » siffla-t-elle, la peur déformant ses traits. « On doit partir, vite ! »

Elle le tira par la main, l'entraînant à travers le camp dans une course effrénée. Derrière eux, les cris d'Abeni se mêlaient aux rires cruels des hommes, créant une cacophonie infernale qui hantait chaque recoin de son être.

Ils coururent jusqu'à ce que les poumons brûlent et que les jambes flageolent, s'enfonçant dans l'épaisseur sombre de la forêt, refuge précaire et incertaine. Le sentier, à peine visible sous le feuillage dense, serpentait entre les arbres géants, leurs troncs massifs dressés comme des murs infranchissables.

La main de sa mère, moite et tremblante, étreignait la sienne avec une force désespérée. Kayo, le souffle court et saccadé, luttait contre la peur qui menaçait de l'engloutir. Il percevait le chaos à travers les battements sourds de son cœur, le craquement des branches sous les pas précipités, les cris rauques au loin qui perçaient l'obscurité grandissante.

"Plus vite, Kayo", haleta sa mère, son visage pâle éclairé par un rayon de lune qui filtrait à travers la canopée. "Il faut se cacher, vite !"

Ils débouchèrent sur une falaise abrupte, la roche noire plongeant dans un vide insondable. Le grondement sourd d'une rivière grondait au fond du précipice, une mélodie menaçante qui glaça le sang de Kayo.

"Pas de retour possible", murmura sa mère, son regard scrutant les alentours avec une urgence fébrile.

Une crevasse étroite, presque invisible sous une cascade de lianes et de racines noueuses, offrait un semblant d'abri. Sa mère s'y engouffra la première, tirant Kayo après elle. Il se retrouva plaqué contre elle, le corps frêle enveloppé par sa chaleur fébrile, son odeur familière de fumée de bois et de terre humide.

Le bruit de branches cassées et de voix gutturales se rapprochait, une menace palpable qui serrait la gorge de Kayo. Sa mère, les yeux clos, murmurait des paroles incompréhensibles, un mélange de prières et de supplications adressées à des esprits invisibles.

Le temps se suspendit, chaque seconde s'étirant à l'infini. Kayo, blotti contre sa mère, écoutait le silence de la forêt, guettant le moindre son, le cœur battant à se rompre. Jamais il n'avait ressenti avec autant d'acuité la fragilité de son existence, la présence invisible de la mort qui rôdait autour d'eux, à l'affût, patiente et cruelle.

Un silence lourd suivit le passage des hommes. Un silence plus pesant encore que celui de la forêt, car il était imprégné de terreur et de menaces. Kayo, blotti contre sa mère, sentait son corps trembler, non de froid, mais d'une terreur qui glaçait jusqu'aux os.

Ils attendirent longtemps, une éternité à l'échelle d'un enfant de cinq ans, avant que sa mère ne se décide à bouger. Avec une prudence d'animal traqué, elle s'extirpa de leur cachette, suivie de Kayo, hésitant, les jambes flageolantes.

Le ciel s'était couvert, voilant la lune derrière un voile opaque de nuages menaçants. L'air était lourd, chargé d'une humidité poisseuse qui collait aux vêtements et aux peaux. Kayo, le visage barbouillé de larmes et de terre, suivait sa mère comme une ombre, s'accrochant à son pagne détrempé.

Ils marchèrent longtemps, en silence, contournant les arbres immenses qui se dressaient devant eux comme des géants menaçants. Le sentier, à peine visible sous les feuilles mortes et les branches cassées, serpentait à travers la forêt, les menant toujours plus loin de leur village, de leur vie d'avant.

Soudain, Kayo buta sur un obstacle mou et informe. Il releva les yeux, le cœur battant à tout rompre. Un homme gisait sur le sol, le corps inerte et disloqué, les yeux grands

ouverts et vides de toute vie. Une mare de sang s'étalait autour de lui, teintant la terre d'une couleur sombre et irréelle.

Kayo n'avait jamais vu la mort de si près. Il resta figé, paralysé par la peur, incapable de détourner le regard de ce spectacle macabre. Son père lui avait souvent parlé des dangers de la forêt, des animaux sauvages et des esprits malfaisants qui la hantaient. Mais jamais il ne l'avait préparé à ça, à la vision crue et brutale de la mort qui s'abattait sur un être humain.

Sa mère, le visage blême et crispé, le tira brusquement par la main.

"Ne regarde pas, Kayo, murmura-t-elle d'une voix rauque. Viens, il faut partir d'ici."

Elle l'entraîna loin du corps sans vie, accélérant le pas, comme si elle craignait que la mort ne les rattrape. Kayo, le cœur battant toujours la chamade, jetait des regards furtifs derrière lui, persuadé que l'homme allait se relever, les poursuivre dans la nuit noire.

L'image de l'homme mort, gravée au plus profond de son être, Kayo continua de marcher, chaque pas un supplice, son petit corps frêle secoué de frissons qui n'avaient rien à voir avec la fraîcheur de la nuit. La forêt, autrefois un terrain de jeux familier, s'était transformée en un dédale menaçant, chaque ombre prenante des allures de bête tapie, chaque bruissement de feuilles le signal d'un danger imminent.

Sa mère, silhouette fragile se découpant dans la pénombre, avançait d'un pas las, la tête baissée, comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules voûtées. Elle ne chantait plus, ne murmurait plus de paroles rassurantes. Son silence, plus pesant que les ténèbres qui les enveloppaient, était le reflet d'une douleur indicible, une plaie béante qui saignait en silence.

Au détour d'un sentier sinueux, bordé d'arbres aux troncs noueux comme des membres squelettiques, une lueur vacillante attira leur attention. Une flamme hésitante, semblable à un papillon de lumière perdu dans l'obscurité, dansait au loin, signe d'une présence humaine.

L'espoir, fragile comme un brin de paille dans la tempête, renaquit dans le cœur de Kayo. Un foyer signifiait chaleur, protection, peut-être même nourriture. Et surtout, la possibilité de retrouver son père et sa sœur, leur absence un vide lancinant dans sa poitrine.

Sa mère, percevant le changement dans la démarche de son fils, se redressa légèrement, un éclair d'espoir illuminant ses traits tirés. Sans un mot, elle serra la main de Kayo et s'engagea avec précaution vers la lumière.

À mesure qu'ils avançaient, le crépitement du feu se fit plus distinct, accompagné d'un murmure de voix, basses et feutrées comme pour ne pas troubler le silence de la forêt. Kayo crut reconnaître le timbre grave de son père, racontant une de ses histoires captivantes autour du feu, et son cœur se mit à battre plus vite, un mélange d'espoir et d'appréhension le submergea.

Ils débouchèrent finalement dans une petite clairière baignée par une lumière orangée. Un feu de camp joyeux crépitait au centre, projetant des ombres dansantes sur les troncs des arbres environnants. Assis près des flammes, le dos adossé à un rocher immense, un homme tenait dans ses bras une silhouette menue enveloppée dans une couverture épaisse.

Kayo s'arrêta net, le souffle coupé. Ce n'était pas son père. L'homme, le visage buriné et sombre, avait le regard dur et distant d'un guerrier. Il fixait les nouveaux arrivants avec une curiosité mêlée de méfiance.

La déception frappa Kayo de plein fouet, froide et amère comme une gourde vide. Son père n'était pas là. Ni Abeni. Le vide dans sa poitrine s'agrandit, menaçant de l'engloutir tout entier.

L'espoir, cette flamme vacillante qui s'était rallumée dans le cœur de Kayo à la vue du feu de camp, s'éteignit aussi vite qu'il était apparu. Le visage inconnu de l'homme, la silhouette frêle dans ses bras qui n'était pas celle de sa sœur, tout concourait à raviver la douleur lancinante de leur absence. Le monde, autour de lui, perdit de ses couleurs, se réduisant à une toile terne et hostile.

Sa mère, le visage marqué par une fatigue qui semblait la ronger de l'intérieur, s'avança d'un pas hésitant vers le feu. L'homme leva la tête, son regard scrutant chaque détail de leur apparence: leurs vêtements déchirés et couverts de terre, leurs visages marqués par la peur et l'épuisement. Il ne dit rien, se contentant d'observer avec une intensité qui mettait Kayo mal à l'aise.

Un mouvement dans ses bras attira le regard de Kayo. La silhouette remuait, se dégageant lentement de la couverture épaisse qui l'enveloppait. Un visage fin et pâle apparut, les yeux cernés par la fatigue, les lèvres légèrement entrouvertes dans un souffle rauque. Ce n'était pas Abeni. C'était une jeune fille, à peine plus âgée que lui, dont les traits fins et délicats trahissaient une souffrance muette.

La mère de Kayo, comme aspirée par une force invisible, se laissa tomber à genoux devant la jeune fille. Ses doigts tremblants effleurèrent les joues creuses, les cheveux emmêlés. Un son étranglé s'échappa de ses lèvres, un murmure à la fois question et supplication. Kayo ne comprenait pas les mots, mais il devinait l'urgence désespérée dans la voix de sa mère, comme si elle s'accrochait à un espoir fou, impossible.

La jeune fille, les yeux immenses et fraveurs, se laissa faire, son corps frêle secoué de tremblements incontrôlables. L'homme, toujours silencieux comme une statue de pierre, les observait avec une expression indéchiffrable dans le regard.

Le silence retomba, lourd et étouffant. Kayo, debout et immobile comme une statue de sel, se sentait de trop dans cette scène étrange et douloureuse. Il ne

comprenait pas ce qui se passait, mais il sentait que quelque chose de grave venait de se produire, quelque chose qui le concernait directement, même s'il n'en saisissait pas encore la portée.

Soudain, la mère de Kayo se tourna vers lui, le visage défait par une douleur qui dépassait les larmes. Ses lèvres s'ouvrirent et se refermèrent plusieurs fois, comme si les mots refusaient de sortir, bloqués par une sorte de barrage invisible. Puis, d'une voix rauque et lointaines, comme venue du fond d'un puits, elle prononça une phrase qui résonna dans le silence de la clairière comme un couteau qui se brise:

"Kayo... ton père... il est parti."

Un frisson glacial parcourut Kayo, bien plus mordant que la brise nocturne qui sifflait entre les arbres décharnés. Les mots de la femme résonnaient dans son esprit, froids et tranchants comme des éclats de verre. Son père était parti.

Parti où ? La question se cognait contre les parois de son crâne, chaque battement de son cœur la scandant comme un tambour funèbre. Il chercha un regard, un geste, une explication dans les yeux de sa mère. Mais elle restait mutique, le visage figé dans un masque de douleur silencieuse.

L'homme, qui jusque-là les observait avec la distance d'un spectateur face à une pièce de théâtre incompréhensible, se leva lentement. Sa taille imposante semblait grandir encore dans la lumière vacillante du feu de camp, le transformant en un géant taillé dans l'ombre et la fumée. Il désigna d'un geste lent la jeune fille blottie contre lui.

"Elle...", commença-t-il d'une voix grave et profonde comme le roulement d'un tonnerre lointain. Sa langue, que Kayo ne comprenait pas, roulait les mots comme des pierres dans sa bouche. "...Vu. Hommes méchants. Village. Feu. Cris."

Il marqua une pause, laissant les mots tomber dans le silence comme des gouttes de plomb fondu. Kayo, incapable de déchiffrer le sens précis du récit, en devinait l'horreur à travers les gestes saccadés de l'homme, le ton grave de sa voix, les larmes silencieuses qui coulaient sur les joues émaciées de la jeune fille.

L'homme prit une grande inspiration, comme pour se donner du courage, puis reprit son récit, chaque mot une nouvelle pierre ajoutée au mur d'angoisse qui se dressait autour de Kayo.

"Père... Essayer protéger. Mère... Sœur... Emmenées. Loin."

Un hoquet s'échappa des lèvres de la mère de Kayo. Elle se laissa tomber en avant, le visage enfoui dans ses mains, son corps tout entier secoué de spasmes incontrôlables. Un gémissement sourd monta de sa poitrine, comme si son cœur venait de se briser en mille morceaux.

Kayo resta là, pétrifié, incapable de bouger, de parler, de comprendre la signification de ce drame qui se jouait sous ses yeux. Les pièces du puzzle s'assemblaient lentement dans son esprit d'enfant, formant une image floue et terrifiante qu'il n'osait pas regarder en face.

La nuit était tombée, noire et épaisse comme de l'encre, enveloppant la clairière d'une chape de silence et de mystère. Le feu de camp, autrefois flamboyant et réconfortant, n'était plus qu'un tas de braises rougeoyantes, jetant des ombres vacillantes sur les visages marqués par la douleur et la fatigue.

Kayo, blotti contre sa mère, tremblait de froid et de peur. Les paroles de l'homme résonnaient encore dans sa tête, martelant son esprit comme des coups de tam-tam dans la nuit. Il ne comprenait pas tout, mais il avait saisi l'essentiel, la vérité brutale qui venait de s'abattre sur lui comme un ouragan, ravageant son monde d'enfant.

Son père, sa sœur... emmenés... loin.

Les images de ce jour funeste, fragments de cauchemar, défilaient devant ses yeux clos : les flammes qui dévoraient les huttes de leur village, les cris de terreur qui déchiraient la nuit, la main rugueuse de sa mère qui l'entraînait à travers la forêt hostile.

Et puis, le vide. Un gouffre béant où s'étaient engloutis son père et sa sœur, laissant seul avec sa mère, naufragés sur une île de douleur au milieu d'un océan de silence.

Il sentait sa mère trembler contre lui, ses larmes chaudes coulant en silence sur sa peau brûlante. Il voulut la serrer fort dans ses bras, la réconforter comme elle le faisait si bien lorsque les cauchemars le hantaient. Mais ses bras semblaient lourds comme du plomb, paralysés par une impuissance nouvelle et terrifiante.

Autour d'eux, le camp s'était plongé dans un sommeil précaire, bercé par le crépitement des braises et le murmure du vent dans les arbres. Seul l'homme au visage buriné restait assis près du feu, immobile comme une statue de pierre, son regard perdu dans les flammes qui semblaient refléter ses propres démons intérieurs.

Kayo le fixait à la dérobée, incertain de ce qu'il ressentait pour cet étranger qui partageait désormais leur destin. Était-il un ennemi ? Un allié ? Un protecteur ? Il ne le savait pas. Tout ce qu'il savait, c'est que le monde tel qu'il le connaissait avait volé en éclats, le laissant seul et terrifié face à un avenir incertain.

Lentement, comme pour ne pas briser le fragile équilibre de la nuit, il se releva et s'approcha du puits à moitié asséché qui se trouvait au centre de la clairière. Il se pencha au-dessus de l'ouverture béante, scrutant les profondeurs sombres où se reflétaient les étoiles lointaines.

L'eau, au fond du puits, était noire et immobile comme un miroir brisé. Kayo crut y apercevoir son reflet, le visage émacié et hâlé, les yeux immenses et frayeurs. Mais ce n'était pas lui. C'était le visage d'un autre enfant, un enfant qu'il ne reconnaissait pas, marqué par la peur et la souffrance.

Il se redressa brusquement, le cœur battant la chamade. Il ne voulait pas devenir cet enfant, cet étranger qui le fixait du fond du puits. Il voulait retrouver son père, sa sœur, leur foyer, leur vie d'avant.

Mais au fond de lui, une voix sourde et insistante lui murmurait que rien ne serait plus jamais comme avant. La guerre avait tout ravagé, brisant leur famille, leur innocence, leur monde.

Il n'était plus qu'un enfant perdu dans un monde en guerre, une minuscule embarcation à la dérive sur un océan de violence et de désespoir. Et le plus terrible, c'est qu'il le savait.

Chapitre 4 : Les Fantômes du Soir

Le silence. Un silence lourd, pesant, qui s'était abattu sur Kayo comme une chape de plomb. Le silence de l'absence, de l'incertitude, de la peur. Un silence qui hurlait plus fort que les explosions et les cris qui hantaient ses nuits.

Il serrait fort contre lui l'homme de paille que la vieille femme lui avait confectionné. Un guerrier, avait-elle dit. Un protecteur. Mais Kayo ne se sentait pas protégé. Il se sentait seul. Plus seul qu'il ne l'avait jamais été.

Sa mère s'était éteinte quelques jours plus tôt, terrassée par la fièvre qui rongait les plus faibles du camp. Une toux sèche et rauque avait d'abord secoué son corps frêle, puis s'était transformée en un râle douloureux qui glaçait le sang de Kayo. Il était resté à son chevet, impuissant, serrant sa main brûlante dans la sienne, murmurant des prières silencieuses aux esprits qu'il ne comprenait pas.

Le jour où elle avait fermé les yeux pour la dernière fois, un soleil rougeoyant s'était couché sur le camp, comme pour éteindre toute lueur d'espoir. Kayo avait pleuré en silence, des larmes chaudes et salées qui coulaient sur ses joues creuses. Il n'avait plus personne.

Les autres femmes du camp s'étaient occupées de la sépulture, enveloppant le corps de sa mère dans un linceul de toile grossière avant de l'enterrer à la lisière de la forêt. Kayo avait déposé une fleur sauvage sur la tombe improvisée, une offrande fragile et éphémère à celle qui lui avait donné la vie.

Maintenant, il errait dans le camp, une petite silhouette fragile et perdue au milieu des âmes errantes. Il observait les autres enfants, ceux qui avaient encore une famille, jouer dans la poussière et rire aux éclats. Leurs rires lui parvenaient comme étouffés, irréels, comme s'ils venaient d'un autre monde. Un monde qu'il ne connaissait plus.

Parfois, il s'asseyait près du puits, fixant l'eau saumâtre qui miroitait au fond. Il y voyait des visages, des formes mouvantes qui dansaient et se déformaient sous ses yeux. Le visage de son père, souriant et bienveillant, se transformait soudain en un masque grimaçant et menaçant. Les traits fins et délicats de sa sœur se brouillaient, laissant place à une silhouette fantomatique qui tendait les bras vers lui, comme pour l'entraîner dans les profondeurs obscures.

Il fermait alors les yeux, serrant fort son homme de paille contre sa poitrine, cherchant en vain le réconfort dans la texture rugueuse de la paille tressée.

La nuit, les cauchemars le hantaient. Il revivait sans cesse la fuite du village, les flammes qui dansaient dans la nuit, les cris de terreur qui déchiraient le silence. Il revoyait le visage terrorisé de sa sœur, sa main minuscule qui glissait de la sienne dans la panique.

Il se réveillait en sursaut, le cœur battant à tout rompre, le corps couvert de sueur froide. Il lui arrivait de crier, mais personne ne venait le consoler. Il était seul, livré à ses peurs, prisonnier d'un cauchemar dont il ne parvenait pas à s'échapper.

Un jour, alors qu'il errait sans but près de l'orée de la forêt, une lueur vive attira son regard. Un kaléidoscope de couleurs chatoyantes scintillait entre les arbres, comme des fragments d'arc-en-ciel tombés du ciel. Intrigué, Kayo s'approcha, ses pieds nus s'enfonçant dans la terre humide et jonchée de feuilles mortes.

Il découvrit alors un vieil homme assis sur une souche d'arbre, le dos courbé par le poids des années. Son visage, buriné par le soleil et marqué par d'innombrables rides, semblait refléter la sagesse ancienne de la forêt. Autour de lui, des dizaines d'oiseaux multicolores, confectionnés avec des plumes, des perles et des morceaux de tissus chatoyants, semblaient prendre vie sous ses doigts agiles.

L'homme leva les yeux vers Kayo, son regard perçant contrastant avec la douceur de son sourire édenté.

"Tu aimes mes oiseaux, petit ?" demanda-t-il d'une voix rauque, usée par le temps.

Kayo hocha la tête, incapable de détacher son regard de ces créatures fantastiques qui semblaient vibrer d'une vie propre. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau et d'aussi étrange.

"Approche-toi, n'aie pas peur", l'invita le vieil homme en lui faisant signe de s'asseoir à ses côtés. "Ils ne te feront pas de mal. Ce ne sont que des esprits de la forêt, venus me tenir compagnie."

Timidement, Kayo s'approcha et s'assit sur le sol, à une distance respectueuse du vieil homme. Il observait chaque mouvement de ses mains noueuses, chaque brin de paille qui prenait vie sous ses doigts, se transformant en ailes délicates, en becs pointus, en plumes chatoyantes.

"Comment s'appellent-ils ?" demanda Kayo, sa voix à peine audible.

Le vieil homme sourit à nouveau, ses yeux plissés pétillant d'une lueur bienveillante.

"Ils n'ont pas de nom, petit. Ou plutôt, ils portent tous les noms que l'on veut bien leur donner. Ce sont des messagers, des voyageurs qui portent nos rêves et nos espoirs vers le ciel."

Kayo fixa l'un des oiseaux, un magnifique spécimen aux plumes rouges et bleues qui scintillaient sous les rayons du soleil. Il ressemblait à un oiseau de feu, un être magique capable de défier les lois de la nature.

"Et celui-là ?" demanda-t-il, le doigt pointé vers l'oiseau flamboyant. "Où va-t-il ?"

Le vieil homme suivit son regard, un éclair de tristesse traversant ses yeux.

"Celui-là," dit-il d'une voix douce, "il vole vers un pays lointain, un pays où il n'y a ni guerre ni souffrance. Un pays où les familles sont réunies pour toujours."

Kayo sentit une pointe de douleur lui serrer la gorge. Un pays où les familles sont réunies... S'il existait un tel endroit, il donnerait n'importe quoi pour y être. Pour retrouver son père, sa sœur, pour sentir à nouveau la chaleur de leurs bras autour de lui.

Soudain, une idée germa dans son esprit. Une idée folle, irréaliste, mais qui lui apportait un soupçon d'espoir dans ce monde plongé dans le chaos.

"Pouvez-vous... pouvez-vous en faire un pour moi ?" demanda-t-il, sa voix tremblante d'appréhension. "Un oiseau qui vole... qui vole vers ma famille ?"

Le vieil homme se tourna vers lui, le visage grave. Ses yeux noirs, perçants comme ceux d'un aigle, semblaient sonder l'âme de Kayo, lisant en lui comme dans un livre ouvert.

« Un oiseau qui vole vers ta famille... » murmura-t-il, plus pour lui-même qu'à l'enfant. « C'est un long voyage, petit. Un voyage périlleux. Es-tu sûr que c'est ce que tu veux ? »

Kayo hésita un instant, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. La peur, tapie au fond de lui comme une bête sauvage, menaçait de le submerger. Mais le désir de revoir sa famille, de sentir à nouveau la chaleur de leurs bras autour de lui, était plus fort que tout.

« Oui », dit-il d'une voix à peine audible, mais ferme. « Je suis sûr. »

Le vieil homme hocha la tête lentement, un éclair de compassion traversant son regard. Il se pencha et ramassa quelques brins de paille dorée, les faisant rouler entre ses doigts calleux.

« Très bien », dit-il. « Nous allons le faire ensemble. Cet oiseau sera spécial. Il portera tout ton amour, toute ton espérance. »

Kayo sentit une lueur d'espoir renaître en lui, timide mais tenace. Il observa avec fascination les mains agiles du vieil homme s'activer, tressant la paille avec une dextérité surprenante. Chaque geste semblait précis, ritualisé, comme s'il ne s'agissait pas simplement de confectionner un jouet, mais d'accomplir un acte sacré.

Lentement, sous les doigts experts du vieil homme, l'oiseau prit forme. Un corps fin et délicat, des ailes longues et gracieuses, un bec pointu comme une flèche. Kayo participait comme il le pouvait, tendant les brins de paille, ramassant les plumes qui tombaient sur le sol.

« Il faut lui donner une couleur », dit le vieil homme en tendant à Kayo un petit pot rempli d'une pâte rouge vif. « La couleur de l'espoir. La couleur du soleil levant. »

Kayo prit le pot avec précaution, ses doigts tremblant légèrement. Il trempa un doigt dans la pâte et dessina un cœur sur la poitrine de l'oiseau. Un cœur rouge, symbole de son amour pour sa famille, de son désir ardent de les retrouver.

« C'est bien », dit le vieil homme en souriant. « C'est très bien. »

Il prit l'oiseau dans ses mains et souffla doucement dessus, comme pour lui insuffler la vie. Kayo retint son souffle, le cœur battant à tout rompre. Il s'attendait presque à voir l'oiseau ouvrir les yeux, battre des ailes et s'envoler vers le ciel.

Mais l'oiseau resta immobile, inanimé. Ce n'était qu'un fragile assemblage de paille et de plumes, après tout. Un symbole. Un espoir.

Le vieil homme tendit l'oiseau à Kayo, son regard emplí d'une gravité solennelle.

« Tiens », dit-il. « Garde-le précieusement. Il te guidera. Mais souviens-toi, petit : le chemin est long, et les dangers sont nombreux. N'abandonne jamais l'espoir. »

Kayo prit l'oiseau avec précaution, le serrant contre son cœur comme s'il s'agissait d'un trésor inestimable. Il sentit la texture rugueuse de la paille sous ses doigts, la douceur des plumes contre sa peau. Il ferma les yeux un instant, respirant l'odeur de la forêt, de la terre humide et de l'herbe fraîchement coupée.

« Merci », murmura-t-il, la gorge serrée par l'émotion. « Merci. »

Il se leva et, sans un regard en arrière, s'enfonça dans la forêt, l'oiseau de paille serré contre lui. Il ne savait pas où il allait, ni ce qui l'attendait. Mais il avait un but maintenant. Une raison de continuer. Une lueur d'espoir dans un monde plongé dans le chaos.

Le soleil déclinait à l'horizon, embrasant le ciel de teintes orangées et violettes. Les ombres s'allongeaient dans la forêt, transformant les arbres familiers en silhouettes menaçantes. Kayo marchait d'un pas hésitant, le cœur serré dans sa poitrine. Il ne savait pas depuis combien de temps il errait ainsi, guidé par l'instinct et par l'espoir tenace qui brûlait en lui comme une flamme fragile.

L'oiseau de paille, serré contre sa poitrine, était devenu son seul compagnon, son confident silencieux. Il lui parlait parfois à voix basse, lui confiant ses peurs, ses espoirs,

ses rêves confus d'enfant perdu dans un monde hostile. Il imaginait l'oiseau prendre vie, déployer ses ailes multicolores et s'envoler vers le ciel, emportant avec lui ses prières silencieuses vers sa famille disparue.

La faim le tenaillait, une douleur sourde qui rongait ses entrailles. Il n'avait rien mangé depuis des heures, si ce n'est quelques baies sauvages ramassées au hasard de sa marche. La soif le brûlait la gorge, mais il n'osait pas s'approcher des cours d'eau, de peur d'y rencontrer des bêtes sauvages ou, pire encore, des hommes armés.

La forêt était dense, implacable. Les arbres, aux troncs noueux et imposants, semblaient se refermer sur lui, l'emprisonnant dans un labyrinthe vert et obscur. Le silence, brisé seulement par le cri strident des oiseaux nocturnes et le craquement des branches sous ses pieds, lui pesait sur les épaules comme un fardeau.

Il se sentait terriblement seul. Plus seul qu'il ne l'avait jamais été. Même au plus fort du chaos du camp, il y avait toujours eu une présence humaine autour de lui, un murmure de voix, un éclat de rire, un simple regard qui lui rappelait qu'il n'était pas seul au monde. Mais ici, dans le cœur de la forêt hostile, il était livré à lui-même, confronté à ses peurs les plus profondes, à ses démons intérieurs.

Soudain, au détour d'un sentier sinueux, il aperçut une lueur entre les arbres. Une lueur vacillante, irréaliste, comme une étoile tombée du ciel. Il s'arrêta net, le cœur battant à tout rompre, incertain de ce qu'il voyait. Était-ce un piège ? Une hallucination ? Ou bien... un signe ?

Il serra l'oiseau de paille contre lui, comme pour y puiser du courage, et s'avança prudemment vers la lumière. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, la lueur devenait plus intense, révélant une clairière baignée d'une douce lumière dorée.

Au centre de la clairière, un feu de camp brûlait joyeusement, projetant des ombres dansantes sur les troncs d'arbres environnants. Autour du feu, assis en cercle, se trouvaient plusieurs enfants. Des enfants de tous âges, garçons et filles, certains à peine

plus âgés qu'un bébé, d'autres déjà adolescents. Ils chantaient doucement, une mélodie douce et mélancolique qui semblait flotter dans l'air comme une prière.

Kayo resta immobile, figé sur place, incapable de détacher son regard de cette scène irréelle. Qui étaient ces enfants ? Que faisaient-ils là, seuls, au cœur de la forêt ? Étaient-ils perdus, comme lui ? Ou bien... quelque chose d'autre ?

Une peur primitive le cloua sur place. Il recula instinctivement, s'enfonçant davantage dans l'ombre des arbres protecteurs. Sa gorge se serra, étranglant le cri qui menaçait de le trahir. La scène devant lui, bien qu'apparemment paisible, résonnait d'une étrangeté inquiétante qui le glaça jusqu'aux os.

Jamais, au cours de sa courte vie dans le village, ni durant sa fuite effrénée, il n'avait vu autant d'enfants rassemblés sans la présence rassurante d'un adulte. Leurs chants, bien que mélodieux, étaient empreints d'une tristesse profonde, d'une mélancolie qui semblait imprégner l'air même de la clairière.

Il scruta les environs, cherchant désespérément un signe, une présence adulte qui pourrait expliquer ce rassemblement incongru. Mais la forêt restait silencieuse, comme si elle retenait son souffle, observatrice muette de ce spectacle étrange.

Le vent, caressant son visage brûlant de ses doigts froids, lui chuchota un message indéchiffrable. Il frissonna, serrant plus fort l'oiseau de paille contre sa poitrine. Son cœur, tambour battant dans sa poitrine, semblait vouloir s'échapper de sa cage thoracique.

Rester caché ? Fuir ? Ou bien... s'approcher ?

L'idée même de s'aventurer dans la clairière, de se montrer à ces enfants dont il ignorait tout, le remplissait d'une terreur indicible. Et pourtant... une lueur d'espoir, aussi ténue

soit-elle, scintillait au fond de son être. Eux aussi étaient seuls, comme lui. Perdus, peut-être. En danger, sans doute.

Et si... et s'ils pouvaient s'entraider ?

Lentement, précautionneusement, il fit un pas hors de sa cachette, puis un autre. Ses pieds nus s'enfoncèrent dans la mousse humide, produisant un léger crissement qui brisa le silence de la forêt comme un coup de tonnerre dans la nuit.

Les chants cessèrent brusquement. Les enfants se tournèrent vers lui, leurs visages à peine éclairés par la lueur du feu de camp. Leurs yeux, immenses et sombres comme des puits sans fond, le fixèrent avec une intensité troublante.

Kayo se figea, le souffle court, le cœur battant la chamade. Il se sentait comme un animal traqué, pris au piège dans la lumière crue des projecteurs.

« Ne... n'ayez pas peur », balbutia-t-il d'une voix à peine audible. « Je... je suis seul. Comme vous. »

Un silence de mort accueillit ses paroles. Les enfants restèrent immobiles, le fixant de leurs yeux noirs et brillants, pareils à des perles d'obsidienne dans la pénombre. Kayo sentit un frisson glacial lui parcourir l'échine. L'instinct lui hurlait de faire demi-tour, de s'enfuir et de ne jamais regarder en arrière.

Puis, lentement, comme mus par une force invisible, les enfants se départirent de leur immobilité. Ils se levèrent, un à un, leurs mouvements fluides et silencieux comme ceux de félins dans la nuit. Ils se rapprochèrent, formant un cercle autour de lui, le maintenant prisonnier de leur regard silencieux.

Kayo recula d'un pas, puis d'un autre, jusqu'à ce que son dos heurte le tronc rugueux d'un arbre centenaire. Il se sentait pris au piège, encerclé par une meute d'animaux sauvages dont il ignorait les intentions.

Une petite fille, à peine plus âgée que lui, se détacha du groupe. Ses cheveux, noirs comme l'ébène, encadraient un visage fin et délicat, marqué par une tristesse qui démentait son jeune âge. Elle s'approcha de Kayo d'un pas hésitant, tendant la main vers lui comme pour le toucher.

Kayo resta immobile, le souffle court, incapable de faire le moindre geste. La main de la petite fille s'arrêta à quelques centimètres de la sienne, suspendue dans l'air comme une promesse fragile.

« Tu es seul ? » demanda-t-elle d'une voix douce et mélodieuse, qui tranchait avec le silence lourd de la forêt.

Kayo hésita un instant, déchiré entre la peur et le besoin viscéral de briser sa solitude. Il baissa les yeux vers ses pieds nus, incapables de soutenir le regard intense de la petite fille.

« Oui », murmura-t-il, la gorge serrée par l'émotion. « Je n'ai plus personne. »

Un murmure parcourut le groupe d'enfants. Un murmure fait de tristesse, de compassion, mais aussi d'une étrange familiarité, comme si ces mots, « je n'ai plus personne », résonnaient au plus profond de leur être.

La petite fille fit un pas de plus vers lui, son visage à quelques centimètres du sien. Leurs regards se croisèrent enfin, et Kayo fut saisi par la profondeur insondable de ses yeux. Des yeux qui avaient vu trop de choses pour son jeune âge. Des yeux qui avaient contemplé l'horreur, la violence, la mort.

Et pourtant, dans ces yeux, il ne lisait aucune malice, aucune menace. Seulement une immense tristesse, et une sorte de compréhension silencieuse, comme si elle savait, elle aussi, ce que c'était que de tout perdre.

« Moi non plus », murmura-t-elle, sa voix à peine audible. « On est tous seuls, maintenant. »

La fillette fit un geste de la main, invitant Kayo à les rejoindre près du feu. Hésitant encore, il jeta un dernier regard à la forêt obscure qui l'entourait, comme pour s'assurer qu'aucun danger ne le guettait. Mais la forêt restait silencieuse, indifférente à son sort.

Prenant son courage à deux mains, Kayo s'avança dans la clairière. Il serra l'oiseau de paille contre lui, comme un talisman protecteur, et s'approcha du cercle d'enfants. La chaleur du feu le saisit au visage, chassant la fraîcheur humide de la nuit. Il s'assit avec précaution, à l'écart du groupe, observant ses nouveaux compagnons avec une méfiance mêlée de curiosité.

Les enfants ne firent aucun commentaire sur son arrivée. Ils se contentèrent de le regarder un instant, leurs visages graves et impassibles, puis reprirent leurs chants comme si de rien n'était. Leurs voix, harmonieuses et mélancoliques, semblaient tisser une toile invisible autour de lui, l'enveloppant d'une chaleur étrange, à la fois familière et inquiétante.

Kayo ferma les yeux, laissant la musique le bercer, l'emporter loin de ses peurs et de sa solitude. Il ne comprenait pas les paroles de leur chant, mais il en ressentait la puissance brute, la beauté tragique. C'était un chant d'espoir et de désespoir, de vie et de mort, un chant qui semblait venir du plus profond de leurs âmes blessées.

Au bout d'un moment, la petite fille qui l'avait accueilli s'approcha de lui et lui tendit un morceau de fruit séché. Kayo hésita un instant, puis prit le fruit avec

précaution et le porta à ses lèvres. Il n'avait pas mangé depuis des heures, et la faim le rongait les entrailles, mais il mangea lentement, savourant chaque bouchée comme si c'était un festin de roi.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il à la petite fille une fois qu'il eut terminé de manger.

« Nia », répondit-elle avec un léger sourire. « Et toi ? »

« Kayo », murmura-t-il en baissant les yeux.

« D'où viens-tu, Kayo ? » demanda un garçon plus âgé, le visage émacié et le regard grave.

Kayo hésita un instant, incertain de ce qu'il devait répondre. Devait-il leur parler de son village, de sa fuite, de la perte de sa famille ? Ou bien devait-il garder le silence, protéger ses souvenirs comme un trésor fragile ?

Il décida de leur dire la vérité. Il n'avait plus la force de mentir, de se cacher.

« Je viens d'un village lointain », commença-t-il d'une voix hésitante. « Un village qui n'existe plus. »

Il leur raconta alors son histoire, avec des mots simples, des phrases courtes, comme s'il parlait à des enfants plus jeunes que lui. Il leur parla des hommes en armes, des flammes qui avaient ravagé sa maison, de la fuite effrénée à travers la forêt. Il leur parla de sa sœur, Abeni, de ses grands yeux noirs et de son rire cristallin. Il leur parla de son père, de sa force tranquille et de ses mains calleuses qui savaient tout faire. Il leur parla de sa mère, de sa douceur et de son amour inconditionnel.

Il leur parla de leur disparition, de l'absence qui le rongait de l'intérieur comme une bête immonde. Il leur parla de sa solitude, de sa peur, de son désespoir.

Il leur parla de l'oiseau de paille, de l'espoir fou qui l'animait, de ce voyage impossible vers un pays où les familles sont réunies pour toujours.

Lorsqu'il eut fini de parler, un silence lourd s'abattit sur la clairière. Les enfants restèrent silencieux, le regard perdu dans les flammes du feu de camp, comme si les propres démons venaient de les rattraper.

Une fillette assise en face de lui, les joues striées de larmes séchées, prit la parole, sa voix douce et hésitante comme le chant d'un oiseau blessé. « Mon petit frère... il est parti avec les hommes en uniforme. Ils ont dit qu'il était fort, qu'il deviendrait un soldat. Mais il n'a que six ans... » Un sanglot la coupa, secouant son corps frêle comme une feuille dans le vent.

Un garçon plus âgé, le visage marqué d'une cicatrice qui lui barrait la joue droite, la prit par les épaules, la serrant contre lui. « Ils ont pris ma mère, » dit-il d'une voix rauque, étranglée par l'émotion. « Ils ont dit qu'elle était un danger, qu'elle cachait des ennemis. Mais ma mère... elle ne faisait que soigner les blessés, elle aidait tout le monde. »

L'un après l'autre, comme pour exorciser leurs démons intérieurs, les enfants racontèrent leurs histoires. Des histoires faites de violence, de perte et de terreur. Des histoires qui se ressemblaient toutes, comme autant de variations sur un même thème tragique : la guerre.

Kayo les écoutait, le cœur lourd, comprenant enfin le sens de leur tristesse, de leur mélancolie profonde. Ces enfants n'étaient pas perdus, du moins pas au sens propre du terme. Ils avaient été trouvés, rassemblés par la force des choses, par

la cruauté du monde des adultes. La guerre les avait dépouillés de tout : leurs maisons, leurs familles, leur innocence.

Il comprit aussi que l'oiseau de paille qu'il serrait contre lui, cet espoir fragile et tenace, n'était pas seulement le sien. C'était le leur aussi. L'espoir de retrouver un jour ceux qu'ils avaient perdus, de rebâtir un monde détruit, de guérir leurs plaies profondes.

Alors que la nuit s'épaississait et que les flammes du feu de camp s'éteignaient lentement, Kayo s'allongea sur le sol dur, entouré par ses nouveaux compagnons d'infortune. Il ferma les yeux, bercé par la chaleur du feu et par la respiration régulière des autres enfants. Pour la première fois depuis le début de son cauchemar, il ne se sentait plus seul. Il avait trouvé une nouvelle famille, unie par la douleur, la perte et l'espoir tenace d'un avenir meilleur.

Le lendemain, au lever du soleil, les enfants quittèrent la clairière et s'enfoncèrent dans la forêt épaisse, marchant vers une destination inconnue. Ils n'avaient ni carte, ni boussole, seulement leur instinct de survie et l'espoir tenace qui brûlait en eux comme une flamme éternelle. Leur voyage serait long et périlleux, semé d'embûches et de dangers. Mais ils étaient ensemble, et c'est tout ce qui comptait.

Chapitre 5 : L'Oiseau de Paille

Le soleil s'élevait à peine sur l'horizon, embrasant la savane de teintes orangées et dorées, lorsque Kayo émergea de son sommeil agité. La rosée du matin perlaient sur les feuilles des arbres, scintillant comme une myriade de diamants éphémères. L'air frais piquait ses narines, chargé des parfums âcres de la terre humide et des fleurs sauvages épanouies.

Autour de lui, la vie s'éveillait dans un concert de bruits familiers : le chant mélodieux des oiseaux perchés sur les branches, le bourdonnement incessant des insectes invisibles, le froissement des feuilles sous les pas légers d'un animal invisible. La forêt, cette entité vivante et imprévisible, reprenait ses droits après une nuit de silence relatif.

Kayo s'assit lentement, ses membres raides et endoloris par le froid et l'humidité du sol. Il se frotta les yeux, chassant les dernières traces de sommeil, et porta instinctivement la main à son cou, serrant contre lui l'oiseau de paille.

L'objet, confectionné avec amour par le vieil homme, était un peu plus abîmé que la veille, quelques brins de paille s'étant détachés durant son sommeil agité. Mais pour Kayo, il n'avait jamais paru aussi beau, aussi précieux.

Il représentait bien plus qu'un simple jouet. C'était un symbole d'espoir, un lien ténu avec un passé révolu, un talisman qui le protégeait du désespoir qui le guettait.

Le visage de sa mère, ses yeux emplis d'amour et d'inquiétude, flotta un instant devant lui. Il se souvenait de son sourire, de sa voix douce lui chantant des berceuses dans l'obscurité. Des larmes brûlantes montèrent à ses yeux, mais il les retint.

Il ne devait pas pleurer. Sa mère ne le voudrait pas. "Sois fort, Kayo," lui murmurait-elle dans un souffle, sa voix fantomatique se mêlant au bruissement du vent dans les feuilles. "Sois fort, mon petit."

Kayo serra les dents, ravalant sa tristesse. Il devait être fort. Pour sa mère. Pour son père. Pour Awa, sa petite sœur au rire cristallin.

Il se leva, ses muscles protestant contre ce mouvement brusque, et scruta les alentours. Les autres enfants dormaient encore, blottis les uns contre les autres comme des oisillons dans un nid. Leurs visages, marqués par la fatigue et la faim, étaient détendus, apaisés par le sommeil.

Un sentiment étrange, mêlé de tristesse et de gratitude, envahit Kayo. Il n'était plus seul.

Ces enfants, brisés par la guerre comme lui, étaient devenus sa nouvelle famille. Ils partageaient la même douleur, la même peur, le même espoir ténu d'un avenir meilleur.

Il se pencha et ramassa quelques brindilles sèches, les ajoutant aux braises rougeoyantes du feu de camp. Les flammes s'élevèrent dans un crépitement joyeux, léchant le bois avec avidité, répandant une douce chaleur dans l'air frais du matin.

Bientôt, les autres enfants commencèrent à s'éveiller, sortant de leur sommeil comme des papillons sortant de leur chrysalide. Leurs yeux, d'abord emplis de confusion, s'éclairaient à la vue du feu et du visage souriant de Kayo.

"Bonjour," murmura la fillette aux joues striées de larmes séchées, sa voix douce comme le chant d'un oiseau blessé.

"Bonjour," répondit Kayo en souriant timidement.

Le garçon à la cicatrice s'approcha du feu, tendant ses mains vers la chaleur réconfortante des flammes. "On fait quoi aujourd'hui ?" demanda-t-il, son regard interrogateur se posant sur Kayo.

Kayo hésita un instant, incertain. Il n'avait aucune idée de la direction à prendre, aucun plan précis en tête. Il serrait l'oiseau de paille dans sa main, comme pour y puiser courage et inspiration.

"On suit l'oiseau," déclara-t-il finalement, la voix empreinte d'une conviction nouvelle. "Il nous montrera le chemin."

Un silence perplexe accueillit sa déclaration. Les enfants échangèrent des regards interrogateurs, un mélange de curiosité et d'incrédulité se lisant dans leurs yeux.

« Suivre l'oiseau ? » répéta la fillette, la voix teintée d'un doute prudent. « Mais... c'est juste un jouet. »

Kayo leva son oiseau de paille, le brandissant comme un étendard. « Non, ce n'est pas qu'un jouet, » rétorqua-t-il avec une conviction surprenante pour son jeune âge. « C'est un guide. Il nous montrera le chemin vers... vers un endroit meilleur. »

L'idée, aussi saugrenue soit-elle, sembla trouver un écho dans le cœur des enfants. Après tout, que leur restait-il d'autre que l'espoir, aussi ténu soit-il ? La guerre leur avait tout pris : leurs familles, leurs maisons, leur enfance. Un simple oiseau de paille, symbole fragile d'un rêve inaccessible, pouvait-il réellement les guider vers un avenir meilleur ?

Le garçon à la cicatrice, d'ordinaire si taciturne, hocha la tête, un éclair d'espoir brillant dans ses yeux sombres. « Pourquoi pas ? » murmura-t-il. « On n'a rien à perdre de toute façon. »

Et c'est ainsi que, mus par un mélange d'espoir désespéré et de curiosité enfantine, les enfants se mirent en route, suivant Kayo et son oiseau de paille comme s'il s'agissait d'une boussole magique. Ils s'enfoncèrent dans la forêt dense, la lumière du soleil peinant à percer le feuillage épais des arbres centenaires.

Le chemin était cahoteux, semé d'obstacles naturels : racines noueuses qui rampaient sur le sol comme des serpents endormis, lianes entrelacées formant un labyrinthe végétal impénétrable, ruisseaux boueux barrant le passage.

Kayo, guidé par une intuition soudaine, levait son oiseau de paille, scrutant chaque recoin de la forêt comme s'il cherchait un signe, une indication. Parfois, il s'arrêtait, hésitant, tournant sur lui-même, l'oiseau tendu devant lui comme une baguette de sourcier.

« Par ici, » murmurait-il alors d'une voix incertaine, désignant un sentier à peine visible à travers la végétation luxuriante.

Les autres enfants le suivaient sans broncher, acceptant sans discuter son rôle de guide improvisé. Ils avaient placé en lui, et en cet oiseau de paille qui semblait dicter leurs moindres mouvements, un espoir fragile, une lueur ténue dans l'obscurité de leur existence.

Après des heures à se frayer un chemin à travers la végétation dense, le soleil atteignit son zénith. Ses rayons brûlants transperçaient le feuillage épais, créant un jeu d'ombre et de lumière sur le sol humide. Une moiteur étouffante envahissait l'atmosphère, rendant l'air difficile à respirer.

Épuisés par la marche et la chaleur accablante, les enfants progressaient lentement, leurs petits corps courbés sous un soleil de plomb. La faim tenaillait leurs estomacs vides, la soif desséchait leurs gorges.

"Kayo... on s'arrête un peu ? " supplia la fillette d'une voix faible, s'appuyant contre le tronc d'un arbre gigantesque. Ses jambes frêles tremblaient sous son poids plume.

Kayo s'arrêta, conscient de la fatigue qui accablait ses compagnons. Il observa son oiseau de paille, comme pour y puiser une réponse. "D'accord," acquiesça-t-il finalement. "On se repose ici quelques instants."

Les enfants s'affalèrent sur le sol, cherchant un peu d'ombre salvatrice sous les arbres imposants. Leurs corps épuisés étaient parcourus de sueur, leurs vêtements trempés. Un silence de plomb s'abattit sur le groupe, seulement troublé par le souffle haletant des enfants et le chant lointain d'un oiseau tropical.

Kayo s'assit à l'écart, adossé contre un arbre aux racines noueuses. Il observait ses compagnons du coin de l'œil, un sentiment de responsabilité mêlé d'impuissance l'envahissant. Il les avait conduits jusqu'ici, suivant aveuglément son intuition et cet oiseau de paille qui lui servait de boussole. Mais où allaient-ils ? Vers quel destin incertain les menait-il ?

Soudain, un léger bruissement dans les fourrés attira son attention. Il se redressa, tous ses sens en éveil, scrutant l'ombre dense de la forêt.

"Qu'est-ce qu'il y a ?" chuchota le garçon à la cicatrice, relevant la tête avec appréhension.

"Chut... j'ai entendu quelque chose," murmura Kayo, le doigt sur les lèvres.

Le bruissement se fit plus distinct, se rapprochant. Un frisson glacial parcourut l'échine de Kayo. Il se leva, son oiseau de paille serré dans sa main moite, prêt à affronter le danger, quel qu'il soit.

Les enfants se regroupèrent, les yeux écarquillés de peur, scrutant les fourrés avec une appréhension grandissante. Le bruissement se transforma en un froissement de feuilles,

puis en un craquement de branches sèches. Une forme sombre et indéfinie se dessina dans la pénombre de la végétation.

Un cri d'alarme étouffé s'échappa des lèvres de la fillette. Le garçon à la cicatrice se leva d'un bond, saisissant une pierre pointue sur le sol, prêt à se défendre. Kayo, le cœur battant à tout rompre, brandit son oiseau de paille comme un talisman protecteur, bien que l'objet fragile ne puisse repousser aucune menace réelle.

La silhouette s'avança lentement hors des fourrés, révélant une jeune femme à la silhouette fine et élancée. Elle portait une robe de coton usée, ses pieds nus foulant le sol poussiéreux avec une aisance déconcertante. Son visage, encadré de tresses fines, exprimait une fatigue profonde, mais ses yeux sombres brillaient d'une lueur bienveillante.

Un soupir de soulagement collectif parcourut le groupe. Ce n'était pas un soldat, ni un animal sauvage, mais une simple femme.

« N'ayez pas peur, » murmura-t-elle d'une voix douce et mélodieuse, levant les mains en signe de paix. « Je ne vous veux aucun mal. »

La tension palpable qui s'était emparée du groupe se dissipa peu à peu. Les enfants baissèrent la garde, leurs visages crispés par la peur se détendant progressivement.

« Qui êtes-vous ? » osa demander Kayo, son regard scrutant le visage de l'inconnue avec un mélange de curiosité et de méfiance.

« Je m'appelle Abeni, » répondit la jeune femme en esquissant un sourire timide. « Je vis dans un village non loin d'ici. »

« Que faites-vous ici, toute seule ? » questionna le garçon à la cicatrice, la voix empreinte d'une prudence instinctive.

Un voile de tristesse voila le regard d'Abeni. « Je cherche... je cherchais des plantes médicinales, » murmura-t-elle en baissant les yeux. « Mon enfant est malade, et... »

Elle s'interrompit, un sanglot lui nouant la gorge. Les enfants échangèrent des regards compatissants. Ils n'avaient pas besoin d'en savoir plus pour comprendre le désarroi de la jeune femme. La maladie, comme la guerre, était un fléau qui frappait sans distinction d'âge ni de condition.

Kayo, sensible à la détresse d'Abeni, ressentit une vague de sympathie pour elle. Il pensa à sa propre mère, à sa douceur et à sa bienveillance. Il l'imaginait parfaitement soignant les malades et réconfortant les affligés.

« Quelles plantes cherchez-vous ? » demanda-t-il avec un élan de générosité inattendu. « Peut-être pouvons-nous vous aider à les trouver. »

Abeni releva la tête, surprise par l'offre spontanée du jeune garçon. Ses yeux se posèrent sur le groupe d'enfants, s'attardant sur leurs visages marqués par la fatigue et la faim.

« Vous... vous feriez cela pour moi ? » murmura-t-elle, la voix étranglée par l'émotion. « Mais... vous êtes si jeunes... si fragiles... »

« Nous ne sommes pas si fragiles que ça, » rétorqua le garçon à la cicatrice avec un sourire triste. « La vie nous a appris à être forts. »

Abeni les contempla un instant, un mélange de tristesse et de gratitude se lisant dans ses yeux sombres. Elle sembla hésiter, déchirée entre l'espoir que leur offrait l'aide des enfants et la crainte de les exposer au danger.

« Dites-moi simplement quelles plantes vous cherchez, » insista Kayo, tendant son oiseau de paille vers Abeni comme pour lui offrir un gage de son engagement. « Nous ferons de notre mieux pour vous aider. »

Touchée par la sincérité du jeune garçon, Abeni finit par céder. Un mince sourire éclaira son visage fatigué, comme si une lueur d'espoir renaissait dans son cœur. « C'est très généreux de votre part, » murmura-t-elle. « La plante que je cherche est rare et difficile à trouver. Elle pousse dans les endroits humides, à l'abri de la lumière... »

Elle décrivit avec précision l'apparence de la plante : ses feuilles dentelées, ses fleurs d'un violet profond, son parfum âcre et reconnaissable. Les enfants l'écoutaient avec attention, gravant chaque détail dans leur mémoire. Ils n'avaient aucune connaissance en herboristerie, mais leur désir d'aider Abeni était plus fort que leur ignorance.

« Nous la trouverons, » affirma Kayo avec une conviction touchante. « N'est-ce pas ? »

Les autres enfants acquiescèrent d'un signe de tête enthousiaste. L'idée d'une quête, d'une mission à accomplir, leur redonnait un semblant d'objectif, de motivation dans ce monde chaotique qui était le leur.

Guidés par Abeni, qui connaissait la forêt comme sa poche, les enfants se mirent en route, s'enfonçant plus profondément dans l'entrelacs végétal. L'air se fit plus frais, plus humide, chargé des parfums entêtants des fleurs sauvages et de la terre mouillée. Le soleil, masqué par la canopée épaisse, peinait à percer l'obscurité ambiante.

Ils longèrent un ruisseau sinueux, son eau claire serpentant entre les rochers moussus, le murmure apaisant de son courant se mêlant au chant mélodieux des oiseaux tropicaux. Kayo, le regard rivé au sol, scrutait chaque plante, chaque touffe d'herbe, espérant y déceler la précieuse fleur violette.

« Regardez ! » s'exclama soudain la fillette, sa voix aiguë résonnant dans le silence de la forêt.

Elle désignait du doigt une touffe de feuilles dentelées d'un vert sombre, poussant à l'abri d'un rocher imposant. Au cœur de la végétation luxuriante, une fleur solitaire d'un violet profond s'épanouissait, déployant ses pétales délicats comme pour saluer le soleil timide qui filtrait à travers le feuillage.

« C'est elle ! » s'écria Abeni, un éclair de joie illuminant son visage fatigué.

Elle s'approcha de la plante avec précaution, comme s'il s'agissait d'un trésor inestimable, et se pencha pour mieux l'observer. Ses doigts fins effleurèrent les feuilles douces, son regard brillait d'une gratitude infinie.

« Merci, » murmura-t-elle en se relevant, s'adressant aux enfants avec une émotion palpable. « Vous m'avez rendu un immense service. »

Le sentiment de satisfaction qui envahit Kayo et ses compagnons était indescriptible. Ils avaient accompli quelque chose d'utile, de concret. Pour la première fois depuis longtemps, ils n'étaient plus seulement des victimes impuissantes, des jouets brisés que la guerre avait abandonnés au bord du chemin. Ils avaient retrouvé un semblant de pouvoir, une once de dignité dans un monde qui les avait privés de tout.

L'ombre fraîche de la forêt offrait un répit bienvenu face à l'ardeur du soleil. Abeni, agenouillée près de la plante salvatrice, cueillait avec délicatesse ses fleurs violettes, murmurant des paroles de gratitude dans une langue que Kayo ne comprenait pas.

La fillette, curieuse, s'approcha timidement. « Qu'est-ce que vous dites ? » demanda-t-elle en désignant la plante d'un geste hésitant.

Abeni sourit avec douceur. « Je remercie la forêt de son don précieux, » expliqua-t-elle en rangeant soigneusement les fleurs dans un sac en tissu suspendu à sa taille. « Cette plante, c'est un cadeau de la nature, une source de guérison et d'espoir. »

Kayo, assis à l'écart, observait la scène avec un mélange d'admiration et d'incompréhension. Comment pouvait-on remercier une forêt, un amas d'arbres et de plantes, pour une simple fleur ? Pour lui, la nature était un lieu hostile, imprévisible, source de dangers autant que de merveilles.

Il se leva et s'approcha d'Abeni, son oiseau de paille serré contre sa poitrine. « Est-ce que cette plante... Est-ce qu'elle guérira votre enfant ? » demanda-t-il, la voix empreinte d'une inquiétude sincère.

Abeni le regarda avec une tendresse maternelle. « Je l'espère de tout mon cœur, » répondit-elle en posant une main douce sur la tête de Kayo. « C'est la seule chance qui lui reste. »

Un silence lourd s'abattit sur le groupe. Les enfants, conscients de la gravité de la situation, ne trouvaient aucun mot pour exprimer leur compassion. Ils savaient que la maladie, comme la guerre, était un ennemi redoutable, capable de frapper sans prévenir et d'arracher aux êtres chers ceux qu'ils aimaient le plus au monde.

« On devrait y aller, » annonça soudain Abeni en se relevant d'un geste souple. « Plus vite je rentrerai au village, plus vite je pourrai soigner mon petit. »

Les enfants acquiescèrent en silence et se remirent en route, suivant Abeni à travers l'entrelacs végétal. Le soleil, déclinant vers l'horizon, projetait des ombres longues et mouvantes sur le sol humide. L'air frais de la forêt était saturé de l'odeur de la terre humide et du parfum entêtant des fleurs sauvages.

Alors qu'ils progressaient dans un sous-bois dense, un son étrange parvint à leurs oreilles : un chant lointain, mélancolique et envoûtant, qui semblait flotter dans l'air immobile.

Kayo s'arrêta, tendant l'oreille, le cœur battant à tout rompre. C'était un chant d'une beauté troublante, triste et beau à la fois, comme un appel venu d'un autre monde.

« Qu'est-ce que c'est ? » chuchota la fillette, sa main fine agrippant le bras de Kayo.

Abeni s'immobilisa, le visage crispé par une émotion indéfinissable. « Ce sont... des enfants, » murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

« Des enfants ? » répéta le garçon à la cicatrice, les yeux écarquillés d'incrédulité. « Que font-ils ici ? »

Abeni ne répondit pas. Elle se contenta de faire signe aux enfants de la suivre, s'engageant avec une prudence nouvelle sur un sentier étroit qui serpentait à travers la végétation luxuriante.

Le chant se fit plus distinct à mesure qu'ils avançaient, révélant une mélodie envoûtante, hantée par une tristesse indicible. Kayo, intrigué et inquiet à la fois, serrait son oiseau de paille contre lui comme pour se rassurer.

Le sentier déboucha sur une clairière baignée d'une lumière dorée. Au centre de la clairière, un feu de camp crépitait joyeusement, projetant des ombres dansantes sur les troncs d'arbres majestueux qui entouraient le lieu comme une enceinte protectrice.

Autour du feu, assis en cercle, une dizaine d'enfants, âgés de cinq à dix ans, chantaient à l'unisson, leurs voix cristallines s'élevant dans la douce chaleur du soir.

Leurs vêtements étaient usés, leurs visages marqués par la fatigue et la faim, mais leurs yeux brillaient d'une lueur étrange, un mélange de tristesse et de force farouche, comme s'ils avaient vu plus de souffrances et de merveilles que la vie ne pouvait en contenir.

Kayo, ému par la scène, s'arrêta net, le souffle coupé. Ces enfants, perdus au cœur de la forêt, avaient quelque chose de familier, de troublant. Leurs chants mélancoliques, leurs visages marqués par la vie, réveillaient en lui une douleur sourde, une compassion indicible.

Le chant cessa brusquement, comme interrompu par une main invisible. Les enfants autour du feu se tournèrent vers les nouveaux venus, leurs regards curieux et méfiants scrutant chaque détail de leur apparence.

Kayo, intimidé par ce silence soudain et par l'intensité de leurs regards, serra l'oiseau de paille contre lui, cherchant un réconfort illusoire dans la texture rugueuse de la paille tressée. Il se sentait étrangement vulnérable, exposé au cœur de cette clairière secrète, comme une proie livrée à la curiosité d'une meute d'enfants sauvages.

Abeni, rompant le silence pesant, s'avança d'un pas hésitant. « Bonsoir, » salua-t-elle d'une voix douce, levant les mains en signe de paix. « N'ayez pas peur, nous sommes des voyageurs perdus. Nous cherchons simplement un abri pour la nuit. »

Une fillette au regard grave, assise près du feu, se leva d'un geste gracieux. Sa robe de coton bleu, usée par le temps et les intempéries, flottait autour de ses jambes fines comme un halo de tristesse. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle d'une voix étonnamment posée pour son jeune âge. « D'où venez-vous ? »

Abeni hésita un instant, débattant de la sagesse de leur révéler la vérité. Pouvait-elle faire confiance à ces enfants, eux-mêmes marqués par la violence du monde ? Leur instinct de survie, leur solidarité farouche, lui inspiraient un mélange de crainte et d'espoir.

« Nous venons de loin, » répondit-elle finalement, choisissant ses mots avec précaution. « La guerre... La guerre nous a pris nos maisons, nos familles. Nous errons depuis des semaines, cherchant un refuge, un endroit sûr. »

Un murmure de compréhension parcourut l'assemblée. Les enfants échangèrent des regards éloquents, leurs yeux reflétant une douleur ancienne, une familiarité troublante avec les ravages de la guerre.

« Vous n'êtes pas seuls, » murmura un garçon au visage maigre, serrant contre lui une poupée de bois grossièrement taillée. « La guerre... elle a pris nos parents, nos frères, nos sœurs. Nous sommes seuls au monde, nous aussi. »

Un silence lourd s'abattit sur la clairière, comme si les mots du garçon venaient de rouvrir une plaie à vif, ravivant la douleur brute de la perte, l'indicible solitude des enfants abandonnés.

Une vague de tristesse submergea Kayo. Ces enfants, chantant avec tant de mélancolie, étaient le reflet de sa propre histoire. La guerre, ce monstre insatiable, les avait tous unis dans la douleur de la perte et la fragilité de l'abandon. Il serra son oiseau de paille un peu plus fort, comme pour conjurer le désespoir qui menaçait de l'engloutir.

Abeni, le visage empreint d'une compassion infinie, s'avança vers le groupe d'enfants. Sa voix, douce et rassurante, brisa le silence comme une caresse. "Nous ne voulons pas vous déranger," dit-elle avec sincérité. "Nous avons voyagé longtemps, et nous cherchons simplement un endroit pour nous reposer avant de poursuivre notre chemin."

Un garçon, plus âgé que les autres, se leva et s'approcha d'eux. Son regard, d'une maturité étonnante pour son jeune âge, se posa sur Abeni avec une lueur de défiance. "Qui êtes-vous ?" demanda-t-il, sa voix rauque trahissant des années de souffrance contenue. "Que nous voulez-vous ?"

Abeni, comprenant l'appréhension du garçon, répondit avec douceur : "Je m'appelle Abeni, et voici des enfants que j'ai rencontrés sur ma route. Nous fuyons la guerre, comme vous." Elle désigna Kayo et ses compagnons d'un geste de la main. "Nous ne vous voulons aucun mal. Nous cherchons simplement un abri pour la nuit, et peut-être un peu de compagnie."

Le garçon scruta leurs visages, cherchant un signe de malveillance, une trace de mensonge. Mais il ne trouva que de la fatigue, de la peur et une lueur d'espoir ténue, semblable à la leur. Après un silence qui parut une éternité, il hocha la tête, un sourire triste éclairant son visage émacié. "Vous êtes les bienvenus parmi nous," dit-il en désignant l'espace vacant autour du feu. "Asseyez-vous, réchauffez-vous. Le repas sera bientôt prêt."

Kayo et ses compagnons s'approchèrent timidement du feu, conscients de l'honneur qui leur était faite. Ils prirent place parmi les enfants de la clairière, se serrant les uns contre les autres pour puiser de la chaleur et du réconfort dans cette proximité nouvelle.

Une jeune fille, les yeux brillants de curiosité, s'approcha de Kayo. "C'est quoi, ça ?" demanda-t-elle en pointant du doigt l'oiseau de paille que Kayo tenait fermement serré contre lui.

Kayo hésita un instant, incertain de la réaction que susciterait son explication. "C'est... c'est mon oiseau de chance," répondit-il finalement en baissant les yeux.

"Ton oiseau de chance ?" répéta la fillette, un sourire amusé éclairant son visage. "Il ne ressemble pas à grand-chose."

Kayo sentit une pointe de colère monter en lui. "C'est un cadeau," rétorqua-t-il en serrant l'oiseau contre sa poitrine. "Un cadeau très précieux."

La fillette, sentant la détresse du garçon, se radoucit. "Je suis désolée," murmura-t-elle en baissant les yeux. "Je ne voulais pas te vexer."

Kayo, apaisé par les excuses de la fillette, lui adressa un timide sourire. "Ce n'est rien," murmura-t-il.

Le garçon plus âgé, qui semblait faire office de chef au sein du groupe, s'approcha d'eux, portant un récipient en bois rempli d'une soupe fumante. "Venez manger," dit-il en tendant une écuelle à Kayo. "Vous devez être affamés."

Kayo prit l'écuelle avec gratitude et porta la cuillère à ses lèvres. La soupe, à base de racines et de légumes sauvages, était rudimentaire, mais elle avait le goût du réconfort et de l'espoir. Autour du feu, les enfants mangeaient en silence, savourant chaque bouchée comme un festin.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, l'atmosphère se détendit. Les enfants de la clairière, d'abord méfiants, s'étaient ouverts à leurs invités. Ils avaient partagé leur maigre repas, leurs couvertures, et surtout, leurs histoires. Des histoires faites de violence, de perte et de terreur, mais aussi de courage, de résilience et d'espoir.

Kayo, bercé par la chaleur du feu et par les voix apaisantes des enfants, ferma les yeux, laissant le sommeil l'emporter. Pour la première fois depuis le début de son cauchemar, il se sentait en sécurité, entouré de cette nouvelle tribu unie par la douleur et l'espoir. Demain, ils reprendraient leur route, inconscients du destin qui les attendait. Mais pour l'instant, le présent suffisait, avec ses lueurs de chaleur humaine et de solidarité dans un monde en proie au chaos.

Chapitre 6 : Le Vol de l'Oiseau

Le soleil pointait à peine à l'horizon, colorant le ciel d'une lueur orangée, lorsque Kayo émergea de son sommeil. Il ouvrit les yeux, encore imprégné de la douceur de la nuit, et regarda autour de lui. La clairière, baignée d'une lumière douce et irréelle, semblait flotter dans un silence étrange. Seuls les craquements du bois calciné dans le foyer éteint venaient troubler la quiétude ambiante.

Il se redressa lentement, sentant la rigidité de son corps endolori par le voyage et le sol dur. Son regard se posa sur les enfants de la clairière, blottis les uns contre les autres, comme un nid de plumes brunies par le soleil. Leur respiration calme et régulière témoignait d'un sommeil paisible, un sommeil qu'il enviait.

Kayo porta la main à son oiseau de paille, toujours fermement serré contre sa poitrine. La texture rugueuse de la paille tressée lui apportait un réconfort familial, un lien tangible avec l'espoir fragile qui l'animait. Il caressa du bout des doigts les ailes fragiles, imaginant un instant l'oiseau prendre son envol, fendant les airs avec grâce et légèreté, pour le guider vers un avenir meilleur.

Un léger gémissement, provenant du fond de la clairière, le tira de sa rêverie. Il tourna la tête vers le bruit et aperçut Abeni, agenouillée près d'un amas de couvertures grossières. Son visage, éclairé par la lueur vacillante du jour naissant, était marqué par l'inquiétude et la fatigue.

Kayo se leva sans bruit et s'approcha d'elle, ses pieds nus s'enfonçant dans la terre humide. Il s'arrêta à quelques pas, hésitant à briser le silence pesant qui les enveloppait. Il devina, à l'expression douloureuse d'Abeni, que quelque chose n'allait pas.

"Abeni?" chuchota-t-il, sa voix à peine audible. "Qu'est-ce qui ne va pas?"

Abeni sursauta légèrement en entendant la voix de Kayo. Elle tourna la tête vers lui, ses yeux rougis trahissant une nuit sans sommeil. "Kayo," murmura-t-elle, sa voix rauque. "Tu es déjà réveillé?"

Kayo hocha la tête, s'approchant encore un peu. Il s'agenouilla près d'elle, son regard se posant sur la forme immobile qui reposait sous les couvertures. Il comprit alors, avec un serrement au cœur, que le léger gémissement qu'il avait entendu n'était pas un son de réveil, mais un cri de douleur contenu.

"C'est mon enfant," murmura Abeni, sa voix brisée par l'émotion. "Il ne va pas bien. Il a beaucoup souffert cette nuit."

Kayo regarda Abeni, impuissant face à son désespoir. Il ne savait que dire, que faire pour la soulager. Il n'était qu'un enfant, lui-même confronté à l'indicible, mais il comprenait la douleur de la perte, la peur de voir s'éteindre une vie précieuse.

"Il a besoin de la plante," reprit Abeni, sa voix chargée d'un espoir désespéré. "La plante que nous cherchons. C'est sa seule chance."

Kayo se redressa, un sentiment d'urgence l'envahissant. Il se tourna vers les enfants de la clairière, toujours endormis, inconscients du drame qui se jouait à leurs côtés. Il devait agir, les réveiller, les alerter.

"Je vais les aider," dit-il avec détermination, sa voix plus assurée qu'il ne le pensait. "Nous allons trouver cette plante, Abeni. Je te le promets."

Un frisson parcourut le corps frêle de Kayo alors que la gravité de la situation s'abattait sur lui. La promesse qu'il venait de faire à Abeni résonnait dans sa tête comme un serment sacré, un engagement envers la vie, envers l'espoir. Il se tourna vers les enfants de la forêt, leurs visages paisibles contrastant avec le sentiment d'urgence qui le tenaillait.

Il s'approcha d'un garçon dont le visage portait une cicatrice profonde, témoignage brutal de la violence qu'ils avaient tous subie. Kayo hésita un instant, partagé entre la peur de les arracher à leur sommeil et la nécessité d'agir rapidement.

"Réveille-toi," chuchota-t-il en posant une main hésitante sur l'épaule du garçon. "S'il te plaît, réveille-toi."

Le garçon se retourna, grognant doucement, ses paupières lourdes peinant à s'ouvrir. Un regard vide et confus accueillit Kayo, qui sentit son cœur se serrer face à l'innocence fragile qui transparaissait dans ses yeux.

"Qu'est-ce qu'il y a ?" murmura le garçon d'une voix pâteuse, l'air encore endormi. "Pourquoi tu me réveilles ?"

"C'est important," insista Kayo, son cœur battant à tout rompre. "Il faut qu'on aide Abeni. Son enfant est malade, très malade."

La confusion laissa place à une lueur de compréhension dans les yeux du garçon. Il se redressa lentement, son regard se posant sur Abeni, prostrée près de son enfant. La gravité de la situation sembla l'atteindre de plein fouet, chassant les derniers vestiges de sommeil.

"Que pouvons-nous faire ?" demanda-t-il, sa voix rauque trahissant un mélange d'inquiétude et de résignation. "On a déjà tout essayé."

"Abeni a dit qu'il lui fallait une plante," expliqua Kayo, s'accrochant à cet espoir ténu. "Une plante rare, qui pousse dans la forêt. Il faut qu'on l'aide à la trouver."

Le garçon se leva, suivi de près par d'autres enfants qui s'étaient réveillés, intrigués par la conversation. Bientôt, un petit groupe se forma autour de Kayo, leurs regards interrogateurs se posant sur lui.

Kayo prit une grande inspiration, se sentant investi d'une responsabilité soudaine. Il n'avait que cinq ans, mais la guerre l'avait forcé à grandir trop vite, à endosser un rôle qui n'aurait jamais dû être le sien.

"Qui sait où trouver cette plante ?" demanda-t-il, scrutant les visages des enfants de la forêt. "Abeni est désespérée. On doit l'aider à sauver son enfant."

Un silence pesant s'abattit sur le groupe, lourd de doutes et d'incertitude. Les enfants échangèrent des regards furtifs, leurs expressions oscillant entre compassion et impuissance.

"C'est une plante qui pousse dans les montagnes," murmura finalement une fille, ses yeux grands et sombres rivés sur le sol. "Ma grand-mère m'en parlait quand j'étais petite. Elle disait qu'elle avait le pouvoir de guérir les maladies les plus graves."

Kayo sentit un regain d'espoir l'envahir. "Tu connais le chemin ?" demanda-t-il avec empressement. "Tu peux nous y emmener ?"

La fille hésita un instant, son regard se perdant dans le lointain, comme si elle revivait des souvenirs douloureux. "C'est un endroit dangereux," murmura-t-elle, sa voix à peine audible. "Beaucoup s'y sont perdus, jamais revenus."

"On n'a pas le choix," insista Kayo, la détermination brillant dans ses yeux. "Il faut essayer. Pour l'enfant d'Abeni."

Le garçon à la cicatrice s'avança, son regard dur contrastant avec la douceur de ses paroles. "On va t'aider, Kayo," dit-il en posant une main rassurante sur son épaule. "On va trouver cette plante. Ensemble."

Un murmure parcourut le groupe d'enfants, mélange d'inquiétude et de détermination. Le soleil, désormais plus haut dans le ciel, filtrait à travers la canopée, peignant des taches mouvantes sur le sol de la clairière. L'urgence de la situation s'imposa à tous : l'état de l'enfant d'Abeni ne pouvait attendre.

Abeni, le visage ravagé par l'angoisse, observa les enfants se mobiliser autour d'elle. Elle serra contre elle son enfant fiévreux, cherchant dans le regard de Kayo une lueur d'espoir à laquelle se raccrocher. Sa voix, lorsqu'elle s'adressa à la petite troupe, était empreinte d'une gratitude déchirante. "Que les esprits de la forêt vous guident et vous protègent," murmura-t-elle, les yeux embués de larmes.

La fillette qui avait parlé de la plante, une frêle silhouette nommée Aïssa, prit la tête du groupe. Elle avançait d'un pas décidé, son visage juvénile figé dans une expression sérieuse, comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules.

Kayo marchait juste derrière elle, serrant son oiseau de paille comme un talisman. Il observait Aïssa évoluer dans ce dédale végétal, son petit corps se faufilant avec une aisance déconcertante entre les lianes et les racines noueuses. Il était fasciné par son assurance, par cette familiarité avec un environnement qui lui inspirait autant de crainte que de fascination.

La forêt s'épaississait à mesure qu'ils progressaient, la lumière du soleil peinant à percer la dense canopée. Des cris d'oiseaux inconnus résonnaient autour d'eux, mélodie étrange et envoûtante qui accompagnait leur périple. L'air était lourd, saturé d'humidité et du parfum entêtant des fleurs sauvages.

Kayo sentait son cœur battre plus vite, un mélange d'excitation et d'appréhension l'envahissant. Il scrutait les alentours, à l'affût du moindre bruit suspect, de la moindre silhouette menaçante. La forêt, refuge pour certains, pouvait se transformer en un piège mortel pour ceux qui osaient s'y aventurer sans prudence.

"On y est presque," annonça Aïssa en s'arrêtant brusquement. Elle désigna du doigt une trouée dans la végétation, baignée d'une lumière irréelle. "La plante pousse là-bas, près de la cascade."

Kayo suivit son regard et sentit un frisson lui parcourir l'échine. La cascade, véritable rideau d'eau argentée se précipitant du haut d'une falaise abrupte, dégageait une aura de mystère et de puissance. Autour du bassin d'eau claire qui s'étendait à ses pieds, une végétation luxuriante s'épanouissait, profitant de l'humidité ambiante.

"Vous voyez cette fleur ?" Aïssa désigna une plante aux pétales d'un bleu profond, presque irréel, qui se détachaient sur le vert sombre de la végétation. "C'est elle qu'il nous faut. Mais attention," ajouta-t-elle en fronçant les sourcils, "il ne faut pas la toucher à mains nues. Sa sève est toxique."

Un silence prudent accueillit ses paroles. Kayo, malgré son jeune âge, comprit l'avertissement implicite. La forêt, source de vie et de beauté, cachait aussi des dangers invisibles, des pièges tendus aux imprudents. Il serra son oiseau de paille contre lui, comme pour se rassurer, et observa les autres enfants.

Le garçon à la cicatrice, sans hésiter, prit la tête du groupe. Il s'approcha de la cascade avec une assurance déconcertante, son regard scrutant chaque recoin, chaque anfractuosité de la roche humide. Les autres enfants le suivaient de près, formant une chaîne humaine hésitante sur les rochers glissants.

Kayo, au cœur du groupe, se sentait tiraillé entre l'envie de reculer et la détermination qui brillait dans les yeux d'Aïssa. La fillette, le visage grave, semblait guidée par une force invisible, une mission qu'elle seule comprenait dans sa globalité.

Arrivés près de la plante, ils formèrent un cercle silencieux. La fleur, d'un bleu profond presque irréel, semblait briller d'une lueur surnaturelle sous les gouttelettes d'eau de la cascade. Ses pétales, d'une finesse translucide, laissaient entrevoir des nervures d'un argenté luminescent. L'arôme qui s'en dégageait était envoûtant, un mélange capiteux de miel sauvage et d'épices inconnues.

Kayo remarqua que la beauté de la fleur ne suscitait aucune admiration chez les autres enfants. Au contraire, leurs visages exprimaient un mélange de crainte et de respect, comme s'ils se trouvaient en présence d'une créature sacrée et dangereuse à la fois.

"Il nous faut un couteau," déclara le garçon à la cicatrice, sa voix ne trahissant aucune émotion. "Et quelque chose pour la transporter sans la toucher."

Un des enfants tendit un couteau rouillé, son manche enveloppé dans un morceau de cuir usé. Un autre déposa délicatement une large feuille de bananier au pied de la plante.

Le garçon à la cicatrice s'agenouilla prudemment, son regard ne quittant pas la fleur d'un bleu intense. D'un geste précis, il coupa la tige à la base, veillant à ne pas la toucher avec ses doigts. La fleur bascula légèrement, comme si elle venait de perdre une partie d'elle-même, puis se redressa fièrement, défiant le monde de sa beauté fragile.

Kayo observait la scène, le cœur battant à tout rompre. Il avait l'impression d'assister à un rituel ancien, transmis de génération en génération, où la frontière entre le réel et le magique s'estompait. La forêt, témoin silencieux de leurs moindres gestes, semblait retenir son souffle, comme si elle-même mesurait l'importance de ce qui se jouait sous ses frondaisons épaisses.

Le garçon à la cicatrice se redressa lentement, tenant précieusement la feuille de bananier refermée sur la fleur bleue. Ses mouvements, d'une économie et d'une précision déconcertantes, trahissaient une connaissance innée de la nature, un respect profond pour ses secrets et ses dangers.

Le retour vers la clairière fut silencieux, chacun semblant absorbé par ses propres pensées, hanté par l'incertitude du lendemain. Kayo marchait aux côtés d'Aïssa, observant le jeu d'ombres et de lumières qui dansait sur son visage juvénile. Il voulait la remercier, lui dire combien il admirait son courage et sa détermination, mais les mots se bousculaient dans sa gorge, incapables de franchir le barrage de ses lèvres.

Il se contenta alors de lui sourire timidement, un sourire que la fillette lui rendit avec une gravité touchante. Leur complicité, née dans l'urgence et la peur, se nourrissait désormais d'un espoir fragile, une lueur vacillante dans l'obscurité de leur destin.

De retour à la clairière, l'atmosphère était lourde, imprégnée d'une anxiété palpable. Abeni, assise près du feu rallumé, serrait son enfant contre elle, comme pour lui transmettre sa propre force vitale. Son regard, lorsqu'elle aperçut le groupe d'enfants revenir avec la fleur bleue, s'illumina d'un espoir désespéré, une supplique muette adressée à ces jeunes âmes marquées par la tragédie.

Le garçon à la cicatrice s'approcha d'elle avec précaution, déposant la feuille de bananier à ses pieds. Il expliqua, avec une économie de mots qui contrastait avec la gravité de la situation, comment préparer la fleur, quelles précautions prendre pour éviter tout contact avec sa sève toxique. Ses paroles étaient claires, précises, dépourvues de toute émotion apparente, et pourtant, Kayo devinait en lui une compassion profonde, une empathie née de la souffrance partagée.

Abeni écoutait attentivement, son visage tiré par l'inquiétude, mais ses yeux ne quittaient pas la fleur bleue, comme si elle y voyait la promesse d'une guérison miraculeuse, la possibilité d'échapper au destin tragique qui la guettaient. Elle prit la feuille de bananier avec des gestes lents, presque sacrés, et se retira dans un coin de la clairière, à l'abri des regards.

Kayo la suivit des yeux, le cœur serré dans sa poitrine. Il ne pouvait rien faire de plus, si ce n'est espérer, prier pour que cette fleur miracle tienne ses promesses, que la magie de la forêt opère, une fois de plus, pour conjurer le mal et apporter le soulagement aux âmes en peine.

L'ombre des arbres s'étendait sur la clairière, teintant la terre rouge d'une pénombre inquiétante. Le feu, alimenté avec parcimonie par les enfants, projetait des ombres vacillantes sur leurs visages, soulignant les traits creusés par la faim et la fatigue. Le silence, lourd et pesant, était seulement troublé par le crépitement des flammes et le murmure lointain de la cascade.

Kayo, assis en retrait du groupe, observait la scène avec un nœud dans la gorge. Il sentait l'angoisse d'Abeni comme une vague glaciale qui envahissait l'espace, étouffant les moindres éclats d'espoir. Le destin de l'enfant malade semblait suspendu à un fil, ballotté entre la vie et la mort dans un combat silencieux et impitoyable.

Depuis le retour d'Abeni dans la clairière, les heures s'étaient écoulées avec la lenteur d'une nuit sans lune. La jeune femme, retranchée dans un silence hanté par l'inquiétude, avait préparé avec une précision religieuse la décoction à base de la fleur bleue. Chaque geste, mesuré et délicat, trahissait l'immense espoir qu'elle plaçait dans ce remède fragile, seule arme contre le mal qui rongait son enfant.

Kayo l'avait vue administrer la potion avec une tendresse infinie, déposant goutte à goutte le liquide ambré sur les lèvres sèches de l'enfant. Il avait perçu dans son regard un mélange d'espoir et de terreur, la crainte que ce geste désespéré soit vaincre ou mourir.

Maintenant, l'attente était insupportable. L'enfant, allongé sur un lit de feuilles séchées, semblait plonger dans un sommeil fiévreux, son petit corps secoué de tremblements incontrôlables. Abeni, prostrée à ses côtés, ne le quittait pas des yeux, cherchant dans sa respiration saccadée le moindre signe d'amélioration.

Kayo, incapable de supporter plus longtemps ce silence étouffant, se leva et s'approcha du garçon à la cicatrice, qui attirait les flammes avec un bâton calciné.

"On peut faire quelque chose ?" La question de Kayo était à peine audible, s'échappant de ses lèvres comme un souffle hésitant.

Le garçon à la cicatrice leva les yeux vers lui, une lueur indéchiffrable dans le regard. "Comme quoi ?"

Kayo serra son oiseau de paille contre sa poitrine, cherchant les mots justes, ceux qui pourraient apaiser l'angoisse qui le tenaillait. "Je sais pas, chanter une chanson ? Raconter une histoire ? Ma mère, quand j'étais malade, elle chantait toujours... "

Un sourire triste effleura les lèvres du garçon à la cicatrice. "Ta mère est partie, petit frère. Ici, les chansons ne soignent plus personne."

Kayo baissa les yeux, le cœur serré par une tristesse familière. Il savait que le garçon avait raison, que la mort était une invitée trop présente dans leur monde à eux, une ombre menaçante qui planait sur chaque instant volé à la guerre. Et pourtant, il ne pouvait se résoudre à accepter cette impuissance.

Il fixa à nouveau le garçon à la cicatrice, une lueur de défiance dans le regard. "Et si on essayait quand même ? Pour elle, pour Abeni. On peut au moins essayer."

Le garçon à la cicatrice le scruta un long moment, comme s'il cherchait à percer le mystère de sa détermination farouche. Autour d'eux, les autres enfants s'étaient tus, leurs regards oscillant entre Kayo et le garçon à la cicatrice. L'atmosphère, lourde et silencieuse, semblait vibrer d'une tension palpable.

"Tu veux chanter quoi, petit frère ?" demanda finalement le garçon à la cicatrice, sa voix rauque trahissant une pointe d'amusement.

Kayo se redressa, fier de cette victoire inattendue. Il ferma les yeux, cherchant dans sa mémoire une mélodie familière, une berceuse que sa mère lui chantait pour éloigner les cauchemars. Une chanson douce et mélancolique, qui parlait d'oiseaux multicolores, de fleurs parfumées et de rivières chantantes. Une chanson qui racontait un monde où la guerre n'existait pas, un monde où l'espoir brillait comme un soleil éternel.

Et alors que sa voix frêle s'élevait dans la nuit, couvrant à peine le crépitement des flammes, Kayo sentit quelque chose changer autour de lui. Les visages crispés des enfants semblaient se détendre, leurs regards perdus dans le lointain, comme s'ils voyageaient eux aussi vers cette contrée lointaine où les souffrances s'évanouissaient au son de sa voix.

Le garçon à la cicatrice, les yeux fermés, laissait la mélodie le bercer, une expression d'apaisement sur son visage émacié. Autour du feu, les ombres dansaient au rythme de la chanson, comme si elles aussi étaient touchées par la magie de ce moment suspendu.

Et pour un instant, un bref instant volé à la noirceur du monde, la clairière se transforma en un havre de paix, un refuge fragile où l'espoir renaissait de ses cendres, porté par la voix d'un enfant qui chantait pour conjurer la mort.

La mélodie fragile, tissée de souvenirs et d'espoir, flotta longtemps dans l'air immobile de la clairière. Lorsque Kayo baissa les yeux, une larme coulant sur sa joue sans qu'il s'en aperçoive, un silence respectueux avait remplacé les craquements du feu et les murmures inquiets.

Les yeux des enfants, rivés sur lui, reflétaient une lueur nouvelle, une étincelle fragile dans la grisaille de leur quotidien. Le garçon à la cicatrice, le visage détendu, laissa échapper un soupir qui ressemblait à un remerciement.

"Ta mère... elle chantait bien," murmura-t-il, brisant le silence d'une voix douce inhabituelle.

Kayo hocha la tête, incapable de parler, la gorge serrée par l'émotion. Il savait que sa chanson n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan de leur douleur, mais pour un instant, il avait eu l'impression d'alléger le poids invisible qui pesait sur leurs épaules d'enfants trop tôt grandis.

Un mouvement près du feu attira son attention. Abeni, le visage blafard éclairé par une lueur nouvelle, se penchait sur son enfant. Kayo retint son souffle, le cœur battant à tout rompre, guettant le moindre signe, le moindre geste.

Un faible gémissement, presque inaudible, s'échappa des lèvres de l'enfant malade. Abeni se redressa, les yeux écarquillés, un mélange d'espoir et d'incrédulité se peignant sur ses traits tirés.

"Il bouge," chuchota-t-elle, sa voix à peine audible. "Il a bu un peu de la potion... "

Un murmure parcourut le groupe d'enfants, souffle d'espoir partagé dans l'obscurité. Kayo se leva d'un bond, se précipitant vers Abeni et l'enfant malade. Il se pencha sur le petit corps frêle, guettant le moindre signe de vie, la moindre lueur d'espoir dans la pénombre.

Les yeux de l'enfant, voilés par la fièvre, s'ouvrirent lentement, se posant sur Abeni avec une lueur de reconnaissance. Un sourire fragile, comme une promesse, éclaira son visage amaigri.

"Maman..."

Le mot, à peine murmuré, résonna dans la clairière comme un cri de victoire arraché à la nuit. Abeni prit la main de son enfant dans la sienne, la serrant avec une force désespérée, comme pour l'empêcher de retomber dans les limbes de l'inconscience.

"Je suis là, mon chéri," chuchota-t-elle, les larmes coulant sur ses joues sans qu'elle cherche à les retenir. "Tout va bien, maintenant. Tu vas aller mieux."

Kayo observait la scène, le cœur débordant d'une joie mêlée de tristesse. Il savait que la bataille n'était pas gagnée, que le danger n'était jamais loin dans ce monde déchiré par la violence. Mais pour l'instant, l'espoir avait retrouvé sa place autour du feu, fragile comme une flamme dans le vent, mais bien réelle.

Le garçon à la cicatrice s'approcha de lui, une lueur amusée dans le regard. "Tu vois, petit frère," dit-il en lui tapant doucement sur l'épaule. "Parfois, les chansons peuvent faire des miracles."

Kayo lui sourit timidement, serrant son oiseau de paille contre sa poitrine. Il ne comprenait pas vraiment ce qui s'était passé, mais il savait qu'il venait de vivre un moment rare et précieux. Un moment où la musique, l'espoir et la solidarité avaient triomphé de la peur, de la douleur et de la mort.

La nuit était encore longue, le chemin à parcourir semé d'obstacles inconnus. Mais pour l'instant, Kayo se laissait bercer par la douce chaleur du feu, le cœur rempli d'une gratitude sans limite pour ces enfants qui, malgré les blessures du passé et l'incertitude de l'avenir, avaient su lui offrir un refuge, une famille.

Le soleil, tel un œil rougeoyant à l'agonie, plongeait à l'horizon, drapant la forêt de teintes pourpres et orangées. Les ombres s'éтираient, spectrales et menaçantes, tandis qu'une fraîcheur humide s'élevait du sol. Kayo, assis près du feu renaissant, ressentait le poids de cette nuit qui s'annonçait incertaine.

Abeni, berçant son enfant désormais paisible, lui adressa un regard chargé d'une gratitude infinie, un mélange de larmes contenues et d'un sourire fragile comme la lueur vacillante des flammes.

"Merci, Kayo," murmura-t-elle, sa voix rauque trahissant la fatigue et le soulagement. "Tu as sauvé mon fils. Je ne l'oublierai jamais."

Kayo, gêné par cette reconnaissance qu'il ne pensait pas mériter, baissa les yeux vers son oiseau de paille. Il n'avait fait que chanter, comme sa mère le faisait pour lui autrefois. Était-ce suffisant pour être considéré comme un héros ?

Le garçon à la cicatrice, qui s'affairait à nourrir le feu avec des brindilles sèches, se tourna vers lui, un sourire narquois éclairant son visage.

"On dirait bien que tu as trouvé ta voie, petit frère," lança-t-il, une pointe d'admiration dans la voix. "Le chant, c'est peut-être ça, ton arme à toi contre le mauvais sort."

Kayo haussa les épaules, incertain de la portée réelle de son geste. Pourtant, en observant le visage apaisé d'Abeni et la respiration régulière de l'enfant blotti contre elle, une lueur d'espoir s'infiltra dans son cœur malgré lui.

Autour du feu, les enfants de la forêt, bercés par la quiétude retrouvée, se préparaient à passer la nuit. Certains se regroupaient, cherchant la chaleur du contact humain sous des couvertures de fortune. D'autres, plus solitaires, se laissaient glisser dans le sommeil les yeux rivés sur les flammes dansantes, comme hypnotisés par leur danse éternelle.

Kayo, malgré la fatigue qui pesait sur ses paupières, n'arrivait pas à trouver le repos. Il se sentait à la fois étranger et familier au sein de cette tribu d'enfants unis par la tragédie et l'espoir. Leur courage, leur résilience face à l'adversité le fascinaient, lui rappelant la force que sa propre mère avait toujours trouvée face aux épreuves.

Alors que la nuit s'installait définitivement, enveloppant la clairière d'une obscurité parsemée d'étoiles, le garçon à la cicatrice s'approcha de lui, une gourde en bois tendue vers lui.

"Tiens," murmura-t-il, un geste rare de tendresse dans le regard. "Bois ça, ça te fermera l'œil."

Kayo prit la gourde avec gratitude, reconnaissant l'odeur familière de l'infusion aux herbes que sa mère lui préparait pour calmer ses angoisses. Il but une gorgée, laissant la chaleur du liquide se répandre dans son corps endolori.

"Merci," souffla-t-il, le regard perdu dans les flammes. "C'est gentil."

Le garçon à la cicatrice s'assit en silence à ses côtés, fixant lui aussi le feu qui crépitait. Un long moment s'écoula, rythmé par le chant des grillons et le hululement lointain d'un hibou.

"Tu sais," reprit le garçon à la cicatrice, sa voix rauque à peine audible, "on ne reste pas éternellement ici. On suit la forêt, elle nous guide vers... vers ce qui doit être."

Kayo le regarda, intrigué. "Où ça, 'ce qui doit être' ?"

Le garçon à la cicatrice haussa les épaules, un sourire triste éclairant son visage. "Personne ne le sait vraiment. Un endroit sûr, peut-être. Un endroit où la guerre n'existe pas."

Un silence pensif s'abattit à nouveau sur eux. Kayo, bercé par la chaleur du feu et la proximité inattendue de ce garçon au passé mystérieux, sentit ses paupières

s'alourdir. L'image de sa mère, son sourire bienveillant et ses chants doux, flotta un instant devant ses yeux avant de s'estomper dans l'obscurité grandissante.

Il s'endormit ainsi, bercé par le crépitement des flammes et le sentiment étrange et nouveau d'appartenir à cette tribu d'enfants perdus, unis par le destin et la fragilité d'un espoir tenace. Demain, ils reprendraient leur route, guidés par la forêt et par ce "ce qui devait être", laissant derrière eux la clairière et ses ombres portées, prêts à affronter les dangers et les incertitudes d'un monde qui n'avait pas fini de les mettre à l'épreuve.

Chapitre 7 : Le Pays au-delà des Nuages

Le soleil, autrefois source de vie et de joie, s'abattait maintenant sur Kayo comme une punition divine. Chaque rayon semblait le transpercer, brûlant sa peau déjà craquelée par la soif. La forêt, jadis protectrice et familière, s'était transformée en un labyrinthe hostile, chaque arbre lui ressemblant à un géant menaçant, chaque bruissement de feuilles au souffle rauque d'une bête tapie dans l'ombre.

L'espoir, cette flamme vacillante qu'il avait réussi à raviver en lui après la guérison de l'enfant d'Abeni, s'était peu à peu éteint, laissant place à une fatigue immense, un épuisement qui rongait son corps frêle et son esprit enfantin.

Il serrait contre lui son oiseau de paille, seul vestige tangible d'un passé qui semblait déjà appartenir à une autre vie. La paille, jaunie et effilochée, gardait encore l'empreinte de ses petites mains, le souvenir fugace de l'odeur rassurante de la forêt.

"Maman...", murmura-t-il, sa voix rauque à peine audible dans le silence pesant de la forêt.

Le mot, prononcé des milliers de fois dans le creux de ses pensées, résonnait maintenant avec la force d'un cri silencieux, perdu dans l'immensité verte et indifférente.

Le garçon à la cicatrice, marchant quelques pas devant lui, semblait insensible à la chaleur écrasante et à la fatigue qui les accablait. Son visage, fermé et impassible, ne laissait transparaître aucune émotion, son regard perçant scrutant chaque recoin de la forêt comme s'il cherchait à percer les secrets qu'elle recelait.

"On devrait s'arrêter," haleta Kayo, ses jambes flageolantes menaçant de céder sous son poids. "J'ai soif... et faim..."

Le garçon à la cicatrice se tourna vers lui, ses yeux noirs le fixant avec une intensité troublante.

"Bientôt," répondit-il d'une voix neutre, dépourvue de toute compassion. "On ne doit pas rester trop longtemps au même endroit. C'est dangereux."

Kayo ne chercha pas à en savoir plus. La peur, cette compagne de tous les instants, nouait sa gorge, l'empêchant de parler, de penser, de ressentir autre chose que cette angoisse sourde qui l'étreignait.

Il reprit sa marche hésitante, trébuchant sur les racines noueuses qui barraient le sentier improvisé. La forêt s'épaississait, les arbres se rapprochant les uns des autres comme pour les emprisonner dans une cage végétale suffocante.

"On va où ?" finit-il par demander, sa voix à peine un murmure dans l'air lourd et humide.

Le garçon à la cicatrice hésita un instant, son regard se perdant dans le feuillage dense.

"Vers la rivière," répondit-il enfin. "Là-bas, on trouvera de l'eau... et peut-être quelque chose à manger."

Le mot "rivière" fit naître une lueur d'espoir dans le cœur de Kayo. La rivière, c'était la promesse d'apaiser sa soif brûlante, de se rafraîchir le visage et les membres endoloris. La rivière, c'était aussi le souvenir lointain de sa vie d'avant, des jeux d'enfants dans l'eau fraîche, des rires de sa mère résonnant sur les berges verdoyantes.

Une énergie nouvelle parcourut ses membres maigres. Oubliant un instant la faim qui tenaillait son ventre creux, il pressa le pas, suivant le garçon à la cicatrice qui se faufilait avec une aisance déconcertante à travers les obstacles végétaux.

L'air se fit plus frais, chargé d'une odeur d'humus et de mousse humide. Le soleil, masqué par la canopée dense, perdait de son mordant, transformant la forêt en un dédale de verts et de bruns aux contours incertains.

Kayo crut distinguer le murmure lointain de l'eau, une musique douce et prometteuse qui semblait émaner du cœur même de la forêt. Son cœur se mit à battre plus vite, un mélange d'espoir et d'appréhension l'envahissant.

"On y est presque," annonça le garçon à la cicatrice, ralentissant le pas.

Il désigna d'un geste du menton une trouée de lumière dans le feuillage dense. Kayo, retenant son souffle, s'avança prudemment, écartant les dernières branches qui barraient le passage.

La clairière s'ouvrit devant lui comme un havre de paix, un joyau secret niché au cœur de la forêt hostile. La rivière, serpent d'argent scintillant sous les rayons timides du soleil, coulait paisiblement entre des berges couvertes de fougères et de fleurs sauvages. Des papillons aux ailes multicolores virevoltaient dans l'air doux, et le chant mélodieux d'oiseaux invisibles emplissait le silence apaisant.

Kayo resta un instant immobile, captivé par la beauté irréelle du spectacle qui s'offrait à lui. C'était comme si, après un long voyage dans un désert aride, il avait enfin découvert une oasis luxuriante, un refuge où la vie reprenait ses droits malgré les ténèbres qui les entouraient.

Le garçon à la cicatrice, après un rapide coup d'œil circulaire, se dirigea d'un pas décidé vers la berge.

"On boit, on se repose un peu, et on repart," annonça-t-il, sa voix dénuée de toute trace d'émotion. "Il ne faut pas rester trop longtemps au même endroit."

Kayo hocha la tête, se forçant à détacher son regard de la rivière ensorcelante. Il savait que le garçon à la cicatrice avait raison. La forêt, malgré sa beauté trompeuse, restait un lieu dangereux. La guerre, omniprésente, pouvait les rattraper à tout instant, les arrachant à ce fragile répit.

Il s'approcha de la berge, se laissa tomber à genoux près de l'eau fraîche. Il plongea ses mains dans le courant limpide, laissant le liquide glacé apaiser la brûlure de sa peau. Il but à longues gorgées, sentant l'eau fraîche le ranimer de l'intérieur, chasser la sécheresse qui lui tenaillait la gorge.

"On devrait manger quelque chose," murmura-t-il, la faim se rappelant à lui avec une acuité nouvelle.

Le garçon à la cicatrice sortit de la poche de son pantalon usé une poignée de baies rouges, luisantes comme des rubis.

"Tiens," dit-il, tendant les fruits à Kayo. "J'en ai trouvé un peu plus loin. Fais attention, certaines sont encore vertes."

Kayo prit les baies avec précaution, les examinant attentivement avant de les porter à sa bouche. La chair juteuse, sucrée et légèrement acidulée, explosa sur sa langue, un véritable festin pour ses papilles gustatives affamées.

Il mangea lentement, savourant chaque bouchée, conscient de la chance qu'ils avaient de trouver de la nourriture dans cet environnement hostile.

"Comment tu sais quelles baies on peut manger ?" demanda-t-il, intrigué.

Le garçon à la cicatrice haussa les épaules, fixant l'eau qui coulait entre les rochers.

"J'ai appris," répondit-il simplement. "La forêt, c'est comme un livre ouvert. Il suffit de savoir le lire."

Kayo observa le garçon à la cicatrice avec une admiration nouvelle. Ce dernier, malgré son jeune âge, semblait posséder une connaissance intuitive de la nature, une capacité à déchiffrer ses signes et à utiliser ses ressources à son avantage.

"Tu crois qu'on retrouvera nos familles un jour ?" demanda-t-il soudain, la question qui le hantait depuis des jours lui échappant malgré lui.

Le garçon à la cicatrice se raidit imperceptiblement. Un voile de tristesse voila son regard sombre. Il resta silencieux un long moment, fixant l'eau qui coulait sans jamais s'arrêter.

"Je ne sais pas," répondit-il enfin, sa voix à peine un murmure. "La guerre... elle sépare les gens. Parfois, pour toujours."

Kayo sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Il ne voulait pas croire les paroles du garçon à la cicatrice, s'accrochant désespérément à l'espoir de retrouver sa mère, de la serrer fort dans ses bras, de sentir à nouveau son odeur familière, d'entendre sa voix douce lui chanter des berceuses pour l'endormir.

Il serrait contre lui son oiseau de paille, comme si cet objet insignifiant pouvait le protéger de la vérité crue, de la douleur sourde qui menaçait de le submerger.

"Mais... mais on peut espérer, non ?" insista-t-il, sa voix tremblante trahissant son désarroi.

Le garçon à la cicatrice se tourna vers lui, ses yeux noirs le fixant avec une intensité nouvelle. Un long moment passa, rempli du seul murmure de l'eau qui coulait sur les pierres.

"L'espoir, c'est tout ce qui nous reste," murmura-t-il enfin, une lueur indéfinissable traversant son regard sombre. "Sans espoir, on est déjà morts."

Kayo s'accrocha à ces mots comme un naufragé à une bouée de sauvetage. Il voulait croire le garçon à la cicatrice, croire que malgré la guerre, malgré la séparation, la vie finirait par l'emporter.

Le soleil, plus clément maintenant, jouait à cache-cache à travers le feuillage dense, créant un jeu d'ombres et de lumières sur l'eau scintillante. Kayo, bercé par le murmure apaisant de la rivière et le chant lointain d'un oiseau, sentit ses paupières s'alourdir. La fatigue, cette compagne trop familière, l'envahissait à nouveau, l'attirant dans ses bras insidieux.

"On devrait repartir," annonça le garçon à la cicatrice, se relevant d'un bond. "La nuit va bientôt tomber."

Kayo se releva à son tour, ses jambes raides et endolories protestant contre ce nouvel effort. Il jeta un dernier regard à la rivière, regrettant déjà la fraîcheur de ses eaux, la promesse de paix et de sérénité qu'elle semblait incarner.

Ils reprirent leur marche silencieuse, s'enfonçant à nouveau dans le labyrinthe vert et hostile. La forêt, comme pour mieux marquer leur départ, semblait se refermer sur leur

passage, les branches basses s'accrochant à leurs vêtements usés, les ronces griffant leurs peaux meurtries.

Kayo suivait le garçon à la cicatrice sans un mot, s'efforçant de faire abstraction de la faim qui tenaillait son ventre creux, de la soif qui lui brûlait la gorge. L'espoir, cette lueur fragile que le garçon à la cicatrice avait ravivée en lui, éclairait son chemin incertain, lui permettant de tenir bon malgré l'épuisement, malgré la peur qui le guettait à chaque tournant du sentier.

Alors que le soleil entamait sa lente descente vers l'horizon, teignant le ciel de teintes orangées et violacées, une clairière s'ouvrit devant eux, inattendue comme une apparition. Au centre de cet espace dégagé, baigné d'une lumière irréaliste, se dressait un arbre gigantesque, majestueux comme un roi au milieu de sa cour.

Son tronc, épais comme une maison, s'élevait vers le ciel, ses branches puissantes s'étendant au loin comme pour embrasser l'immensité de la forêt. Des lianes épaisses comme des serpents venaient s'enrouler autour de son écorce rugueuse, et une multitude de plantes grimpantes, parées de fleurs aux couleurs vives, transformaient cet arbre millénaire en un jardin suspendu, un havre de paix et de beauté au cœur du chaos.

Kayo, fasciné par la splendeur de cet arbre hors du commun, s'arrêta net, oubliant un instant la fatigue qui l'accablait. Il n'avait jamais rien vu de tel, pas même dans ses rêves les plus fous.

"C'est... c'est un arbre magique ?" murmura-t-il, la voix pleine d'émerveillement.

Le garçon à la cicatrice, après un moment d'hésitation, hocha la tête.

"On l'appelle l'Arbre Ancêtre," expliqua-t-il d'une voix basse, presque respectueuse. "On dit qu'il est là depuis la nuit des temps, qu'il a vu naître la forêt et mourir les hommes. On dit aussi qu'il protège ceux qui savent l'écouter."

Kayo, intrigué, s'approcha prudemment de l'arbre gigantesque. Il posa la main sur son écorce rugueuse, sentant sous ses doigts la sève qui coulait lentement, comme le sang épais et chaud d'une créature vivante.

"Tu crois qu'il peut nous aider ?" demanda-t-il, le regard perdu dans le feuillage dense.
"Nous aider à retrouver nos familles ?"

Le garçon à la cicatrice resta silencieux un long moment, scrutant l'arbre du regard comme pour percer ses secrets.

"On peut toujours essayer," répondit-il enfin, une lueur d'espoir dans la voix.

"Il faut lui parler," chuchota le garçon à la cicatrice, désignant l'arbre d'un geste du menton. "Lui dire ce que tu as sur le cœur. Ce que tu désires le plus au monde."

Kayo, hésitant, se tourna vers l'Arbre Ancêtre. Le soleil couchant, glissant entre les branches feuillues, projetait sur le sol de la clairière des ombres fantastiques qui dansaient au rythme du vent léger. L'air était lourd, chargé d'humidité et d'un parfum étrange, mélange de terre humide, de fleurs inconnues et d'une odeur âcre qu'il ne parvenait pas à identifier.

Il s'approcha de l'arbre, s'agenouillant maladroitement sur le tapis de feuilles mortes qui recouvrait le sol. Il posa sa main sur l'écorce rugueuse, sentant sous ses doigts la texture irrégulière, les aspérités qui griffaient sa peau sensible. Il ferma les yeux, essayant de chasser les images terribles qui hantaient ses nuits, le bruit des armes, les cris des fuyards, le visage déformé par la peur de sa mère.

"Arbre Ancêtre," murmura-t-il, sa voix à peine audible dans le silence de la clairière. "Je m'appelle Kayo. La guerre a pris ma maison, mon village... ma maman."

Sa voix se brisa dans un sanglot étouffé. Il serrait contre lui son oiseau de paille, comme pour y puiser un peu de réconfort, le souvenir fugace de la présence rassurante de sa mère.

"Aidez-moi," reprit-il, les mots lui échappant dans un souffle rauque. "Aidez-moi à la retrouver. Dites-moi où elle est. Je veux juste la revoir... lui dire que je l'aime."

Le silence retomba, lourd et implacable. Kayo attendit, le cœur battant à tout rompre, scrutant chaque mouvement de feuilles, chaque craquement de branches, espérant un signe, une réponse à sa prière désespérée.

Le soleil continua sa lente descente, disparaissant peu à peu derrière l'horizon. Les ombres s'allongèrent, se fondant les unes aux autres dans une danse macabre. Une brise fraîche parcourut la clairière, faisant bruisser les feuilles de l'Arbre Ancêtre dans un murmure étrange qui ressemblait à une langue oubliée.

Kayo garda les yeux fermés, s'accrochant à son espoir ténu comme un naufragé à une épave. Il ne savait pas combien de temps il resta ainsi, prostré au pied de l'arbre gigantesque, perdu dans ses pensées confuses et ses prières silencieuses.

Soudain, il sentit une présence à ses côtés. Il ouvrit les yeux et vit le garçon à la cicatrice debout devant lui, le visage grave, éclairé par une lueur étrange.

"Lève-toi," chuchota le garçon à la cicatrice, tendant la main vers lui. "Il faut y aller."

Kayo se redressa, le regard interrogateur. "Où ça? Qu'est-ce qu'il y a?"

"Il est temps," répondit le garçon à la cicatrice d'une voix neutre, évitant son regard. "L'Arbre Ancêtre a entendu ta prière. Il va te montrer le chemin."

Kayo, le cœur battant à tout rompre, scruta le visage du garçon à la cicatrice, cherchant à déchiffrer ses paroles énigmatiques. "Quel chemin? De quoi tu parles?"

Le garçon à la cicatrice ne répondit pas. Il prit la main de Kayo et l'entraîna à travers la clairière, se dirigeant vers le cœur de la forêt plongée dans l'obscurité grandissante.

L'ombre de l'Arbre Ancêtre s'étirait devant eux, longue traînée d'encre noire avalée par la gueule insatiable de la forêt. Kayo, la main moite dans celle du garçon à la cicatrice, avançait sans mot dire, le cœur tambourinant un rythme saccadé contre ses côtes.

Autour d'eux, la forêt s'était métamorphosée. Les arbres, géants silencieux baignant dans une lumière crépusculaire, semblaient se pencher sur leur passage, leurs branches noueuses s'entremêlant pour former une voûte impénétrable. L'air, lourd et humide, était saturé de parfums inconnus, mélange enivrant de fleurs nocturnes et de terreau humide. Le chant des oiseaux diurnes avait cédé la place à un silence pesant, brisé seulement par le craquement sec des brindilles sous leurs pieds et le bourdonnement incessant d'insectes invisibles.

Kayo, angoissé par ce silence pesant et l'obscurité grandissante, serrait plus fort la main de son guide. Il devinait plus qu'il ne le voyait le chemin, un sentier à peine tracé serpentant entre les arbres, recouvert d'un tapis de feuilles mortes qui amortissaient leurs pas.

"Où... où est-ce qu'on va ?" finit-il par demander, sa voix à peine un murmure dans l'air immobile.

Le garçon à la cicatrice, sans ralentir l'allure, se contenta d'un regard oblique. "Il faut faire confiance à l'Arbre Ancêtre," répondit-il, sa voix neutre et distante. "Il nous guide."

Kayo n'était pas rassuré. L'idée d'abandonner son destin entre les mains d'un arbre, aussi majestueux soit-il, lui paraissait folle, irréelle. Pourtant, au fond de lui, une lueur tenace, un mélange d'espoir et de crainte, l'empêchait de rebrousser chemin. Il s'accrochait à la promesse du garçon à la cicatrice, à l'espoir fou que l'Arbre Ancêtre, dans sa sagesse millénaire, puisse le mener vers sa mère.

Ils marchèrent ainsi un long moment, le temps s'étirant comme pour mieux éprouver leur patience, leur détermination. La nuit, véritable prédateur, avait fini par engloutir les derniers rayons du soleil, enveloppant la forêt d'un voile d'obscurité opaque. Seules quelques étoiles, perçant çà et là la canopée dense, offraient une lueur spectrale, insuffisante pour éclairer leur chemin.

Kayo, perdant peu à peu ses repères, s'en remettait entièrement au garçon à la cicatrice, le suivant à l'aveuglette, trébuchant parfois sur des racines invisibles. La fatigue, lourde chape de plomb, s'abattait sur lui, alourdissant ses paupières, raidissant ses muscles endoloris. Il ne distinguait plus les formes des arbres, seules des ombres mouvantes dans l'obscurité, menaçantes et fantastiques.

Soudain, le garçon à la cicatrice s'arrêta net, tendant la main pour stopper Kayo dans son élan.

"On y est," murmura-t-il, sa voix rauque résonnant étrangement dans le silence nocturne.

Kayo, le cœur battant la chamade, plissa les yeux, essayant de percer l'obscurité. Devant eux, à quelques pas, une lueur vacillante perçait l'obscurité, semblable à un œil jaune et hypnotique.

Ils s'approchèrent prudemment, leurs pas silencieux sur le tapis de feuilles mortes. La lueur, plus vive à présent, provenait d'un feu de camp, petites flammes dansant gaiement au centre d'une petite clairière. Autour du feu, assis en cercle, des silhouettes se dessinaient dans la pénombre, ombres silencieuses fixant les flammes avec une intensité troublante.

Kayo, le cœur serré dans sa poitrine, reconnut les traits caractéristiques des enfants de la forêt, leurs visages émaciés et marqués par la fatigue, leurs yeux brillants comme des braises dans l'obscurité. Ils étaient là, une dizaine peut-être, rassemblés comme autant de fantômes autour de ce bûcher improvisé, seuls points de lumière dans l'immensité sombre de la forêt.

Le garçon à la cicatrice lâcha la main de Kayo et s'avança vers le groupe, disparaissant un instant dans l'ombre avant de réapparaître à la lumière des flammes. Une murmure parcourut l'assemblée, un mélange de surprise et d'appréhension, avant de retomber dans un silence pesant.

Kayo, hésitant à l'orée du bois, se sentait comme un animal traqué pris dans les phares d'une voiture. Le regard intense des enfants de la forêt le fixait, le scrutant, le jugeant. Il serra contre lui son oiseau de paille, seul talisman contre la peur qui le submergeait.

Une fille, à peine plus âgée que Kayo, se détacha du groupe. Ses cheveux, tressés en fines nattes ornées de perles colorées, encadraient un visage fin et délicat, marqué par une tristesse profonde. Ses yeux, grands et noirs comme ceux d'une biche apeurée, se posèrent sur Kayo avec une curiosité mêlée d'appréhension.

Elle fit quelques pas hésitants vers lui, tendant une main menue dans sa direction. "N'aie pas peur," chuchota-t-elle, sa voix douce et mélodieuse contrastant avec le silence pesant de la clairière. "Tu es en sécurité ici. L'Arbre Ancêtre t'a guidé jusqu'à nous."

Kayo, rassuré par le ton apaisant de la jeune fille, s'avança prudemment vers le cercle de lumière. Il s'approcha du feu, tendant ses mains tremblantes vers la chaleur bienfaisante des flammes. La fatigue, la faim, la peur, tout semblait s'estomper un instant face à cette lueur chaleureuse, à la présence silencieuse de ces enfants qui, comme lui, avaient trouvé refuge au cœur de la forêt.

"Comment... comment tu t'appelles ?" parvint-il à articuler, sa voix rauque trahissant sa soif et son épuisement.

"Je m'appelle Aïssa," répondit la jeune fille, un léger sourire éclairant son visage grave. "Et toi ?"

"Kayo," murmura-t-il, baissant les yeux vers son oiseau de paille.

"L'Arbre Ancêtre nous a parlé de toi," reprit Aïssa, son regard fixant les flammes dansantes. "Il a senti ta tristesse, ton espoir. Il nous a demandé de t'accueillir parmi nous."

Kayo releva la tête, intrigué. "L'Arbre Ancêtre... il vous parle ?"

Aïssa hocha la tête lentement. "Pas avec des mots, non. Mais avec le vent, avec les ombres, avec les rêves. Il faut savoir l'écouter, comprendre ses signes."

Kayo frissonna, un mélange de fascination et d'appréhension le parcourant. Cet Arbre Ancêtre, cet être millénaire et mystérieux, semblait tisser sa toile autour de lui, le guidant vers une destinée qu'il ne faisait que deviner.

Un garçon trapu, le visage barré d'une longue cicatrice qui lui donnait un air menaçant, se pencha vers lui, les yeux plissés.

"Tu viens d'où, toi ?" demanda-t-il, sa voix rauque et sèche comme un couteau qui s'aiguise.

Kayo hésita, incertain de la réponse à apporter. Pouvait-il faire confiance à ces enfants, aussi bienveillants soient-ils ? N'étaient-ils pas, eux aussi, des victimes de la guerre, hantés par les mêmes fantômes que lui ?

"Je... je viens de loin," balbutia-t-il finalement, évitant le regard insistant du garçon à la cicatrice. "Un village près de la grande rivière. La guerre... la guerre a tout détruit."

Un silence pesant s'abattit sur le groupe. Les enfants de la forêt, comme s'ils avaient entendu cette histoire mille fois, baissèrent les yeux, le visage fermé, muré dans un deuil silencieux.

Kayo les suivit, le doute s'immisçant dans son esprit comme une mauvaise herbe tenace. L'espoir, cette lueur vacillante qui l'avait guidé jusqu'ici, menaçait de s'éteindre sous le poids des ombres et du silence oppressant de la forêt. Était-il en train de commettre une terrible erreur ? L'Arbre Ancêtre, ce gardien muet des secrets de la forêt, était-il réellement de leur côté ? Ou les conduisait-il vers un destin encore plus sombre que celui qu'ils fuyaient ?

Il jeta un regard craintif aux enfants de la forêt. Leurs visages, éclairés par les lueurs dansantes du feu, semblaient osciller entre la bienveillance et une méfiance farouche. Certains le fixaient avec une curiosité bienveillante, tandis que d'autres, le garçon à la cicatrice en tête, affichaient une hostilité à peine voilée. Était-il vraiment le bienvenu parmi eux, cet enfant fragile et apeuré, marqué au fer rouge par la violence de la guerre ?

Une vague de solitude l'envahit, glaciale et implacable. Il se sentait comme un intrus, un être étranger dans ce monde à part gouverné par les lois impitoyables de la forêt.

L'absence de sa mère, cette douleur constante et lancinante, le rongait de l'intérieur, le privant de ses dernières forces.

Aïssa, comme si elle avait perçu son désarroi, se rapprocha de lui. Elle posa une main légère sur son épaule, un geste d'une tendresse inattendue qui fit naître en lui une lueur d'espoir.

"Viens," murmura-t-elle, son sourire faible illuminant son visage fin. "Je vais te présenter aux autres. Ne t'inquiète pas, ils ne te voudront aucun mal."

Kayo la suivit avec hésitation, se glissant entre les enfants de la forêt qui s'écartaient légèrement pour lui faire une place près du feu. La chaleur des flammes lui procura un soulagement immédiat, chassant la fraîcheur humide qui s'était imprégnée dans ses vêtements usés. Il s'assit avec précaution, les jambes raidies par la fatigue de la marche.

Aïssa lui tendit une coupe en bois remplie d'un liquide fumant et odorant. "Tiens," dit-elle doucement. "Bois ça, ça te fera du bien."

Kayo prit la coupe avec gratitude et porta le liquide à ses lèvres. L'infusion, amère et légèrement sucrée, se répandit dans sa gorge sèche, le réchauffant de l'intérieur. Il en but quelques gorgées, sentant ses membres engourdis se détendre peu à peu.

"Merci," murmura-t-il à Aïssa, lui tendant la coupe vide. "C'est quoi ? C'est délicieux."

"C'est une tisane de plantes de la forêt," répondit Aïssa avec un petit sourire. "Ma grand-mère m'a appris à la préparer. Elle aide à retrouver des forces, à calmer les peurs."

Kayo la regarda avec gratitude. La gentillesse de cette jeune fille, sa présence rassurante, le réconfortaient plus que tout au monde. Pour la première fois depuis le début de son cauchemar, il se sentait en sécurité, entouré de personnes qui, malgré leurs propres souffrances, l'acceptaient sans jugement.

Autour du feu, les enfants de la forêt le regardaient avec curiosité, murmurant entre eux dans un langage qu'il ne comprenait pas. Il pouvait lire la compassion et la tristesse dans leurs yeux, le reflet de leurs propres histoires brisées par la violence de la guerre.

Le garçon à la cicatrice, resté silencieux jusqu'à présent, se rapprocha du feu, attirant l'attention de tous. Son visage dur, taillé à la serpe, s'adoucit légèrement lorsqu'il posa les yeux sur Kayo.

"L'Arbre Ancêtre t'a conduit jusqu'à nous," déclara-t-il d'une voix rauque mais sans agressivité. "Il doit y avoir une raison à cela. Raconte-nous ton histoire, petit frère. Dis-nous ce qui t'amène ici."

Kayo prit une grande inspiration et se prépara à plonger à nouveau dans le tourbillon de souvenirs douloureux. Il savait que pour avancer, pour espérer guérir ses blessures invisibles, il devait affronter les fantômes du passé, partager son histoire avec ceux qui pourraient le comprendre.

Alors, sous le regard bienveillant d'Aïssa et la lueur hypnotique des flammes qui dansaient dans la nuit, Kayo commença son récit. Il leur parla de sa vie d'avant, de son village paisible et de sa mère aimante. Il leur décrivit l'horreur de l'attaque, la perte brutale de ses repères, la solitude glaciale qui l'avait envahi. Il leur confia ses peurs, ses doutes, son espoir tenace de retrouver un jour sa mère.

Les enfants de la forêt l'écoutaient avec attention, leurs visages graves et attentifs reflétant ses propres émotions. Ils ne l'interrompirent pas, le laissant dérouler le fil de son histoire jusqu'à son terme, jusqu'à ce que le silence retombe, lourd du poids des mots prononcés.

Lorsque Kayo eut fini de parler, le garçon à la cicatrice se leva et s'approcha de lui. Il posa une main sur son épaule, un geste maladroit mais sincère.

"Tu es l'un des nôtres maintenant, petit frère," dit-il d'une voix rauque mais emplie d'une émotion contenue. "Ici, tu trouveras un refuge, une famille. Nous sommes tous passés par là, nous connaissons la douleur de la perte, la peur de l'inconnu. Ensemble, nous sommes plus forts."

Les autres enfants de la forêt approuvèrent en hochant la tête, leurs visages illuminés par une lueur nouvelle, un mélange de solidarité et d'espoir. Kayo, touché par leur accueil, sentit ses propres défenses s'effondrer. Pour la première fois depuis le début de son cauchemar, il se laissa aller à un sentiment d'appartenance, une lueur d'espoir renaissant dans son cœur meurtri.

Il était loin d'être au bout de ses peines, il le savait. La guerre faisait toujours rage au dehors, menaçant de les rattraper à tout instant. Mais cette nuit, au cœur de la forêt, entouré par ces enfants unis par la tragédie et l'espoir, Kayo se sentait prêt à affronter l'avenir. Il n'était plus seul. Il avait trouvé une nouvelle famille, un nouveau chemin à suivre, guidé par la sagesse muette de l'Arbre Ancêtre et la force indomptable de l'espoir. Demain serait un autre jour, un nouveau départ dans ce monde incertain. Et pour la première fois depuis longtemps, Kayo attendait le lever du soleil avec une lueur d'impatience dans le regard.

Chapitre 8 : Retrouvailles Silencieuses

La fumée du feu s'élevait en volutes paresseuses, se mêlant aux ombres mouvantes des arbres pour tisser un voile d'irréalité sur la clairière. Kayo, blotti près des braises rougeoyantes, observait le spectacle avec un mélange d'émerveillement et d'appréhension. Le crépitement des flammes, le chant nocturne des insectes, l'odeur de terre humide et de végétation luxuriante, tout concourait à créer une atmosphère étrangement apaisante, à mille lieues des horreurs qu'il avait vécues ces dernières semaines.

Pourtant, sous cette apparente sérénité, un courant de tension palpable vibrait dans l'air. Les enfants de la forêt, réunis autour du feu, chuchotaient entre eux dans leur langue étrange, leurs regards fuyants trahissant une anxiété grandissante. Le garçon à la cicatrice, assis en retrait, scrutait la lisière du bois avec une intensité farouche, ses doigts crispés sur le manche aiguisé d'un couteau rudimentaire.

Aïssa, assise aux côtés de Kayo, semblait percevoir son malaise. Elle lui adressa un sourire timide, ses yeux couleur d'ambre brillant d'une lueur incertaine dans la pénombre.

« Ne t'inquiète pas, Kayo, chuchota-t-elle en posant une main rassurante sur son bras. Ils ne te veulent aucun mal. C'est juste que... la forêt est pleine de dangers, surtout la nuit. »

Kayo hocha la tête, comprenant instinctivement que les paroles d'Aïssa ne révélaient qu'une infime partie de leurs craintes. Il avait lui-même senti, au plus profond de ses os, ce frisson glacial qui parcourait la clairière, comme si une présence invisible s'était glissée parmi eux, tapie dans l'obscurité impénétrable des arbres.

Un hurlement strident déchira soudain le silence nocturne, glaçant le sang dans ses veines. Kayo sursauta, le cœur battant à tout rompre, et se blottit contre Aïssa, cherchant instinctivement sa protection. Autour du feu, les enfants de la forêt se levèrent d'un bond, leurs visages tirés par la peur.

« Qu'est-ce que c'est ? » parvint-il à articuler d'une voix blanche, le souffle court.

Aïssa ne répondit pas. Ses yeux, agrandis par la terreur, scrutaient l'obscurité impénétrable de la forêt, comme si elle cherchait à percer les secrets que la nuit gardait jalousement.

Le garçon à la cicatrice se redressa, son visage dur comme gravé dans la pierre. Il fit signe aux autres enfants de se taire, puis porta une main à son oreille, écoutant attentivement les murmures du vent dans les feuilles.

« Ils sont là, siffla-t-il d'une voix tendue. Préparez-vous ! »

Un frisson d'angoisse parcourut l'assemblée. Les enfants de la forêt se regroupèrent, formant un cercle protecteur autour de Kayo et d'Aïssa. Certains tenaient des bâtons, d'autres des pierres aiguisées, leurs visages juvéniles durcis par une détermination farouche qui contrastait cruellement avec leur jeune âge.

Kayo, pétrifié par la peur, observait la scène se dérouler sous ses yeux comme dans un cauchemar éveillé. Il ne comprenait pas ce qui se passait, qui étaient ces « ils » que les enfants de la forêt semblaient tant redouter, mais il sentait, au plus profond de son être, que quelque chose de terrible se préparait.

L'attente, insoutenable, sembla durer une éternité. Le silence était de plomb, uniquement troublé par le crépitement du feu et le battement sourd du cœur de Kayo dans sa poitrine. Puis, dans un bruissement de feuilles mortes et de branches brisées, des silhouettes sombres émergèrent de la forêt.

Elles étaient quatre, grandes et menaçantes, drapées dans des manteaux de cuir sombre qui se fondaient dans l'obscurité environnante. Leurs visages étaient dissimulés par des masques de bois grotesques, sculptés de traits bestiaux qui inspiraient une terreur instinctive. Dans leurs mains gantées, ils brandissaient des armes rudimentaires, des machettes aiguisées et des gourdins cloutés qui brillaient faiblement à la lueur du feu.

Un silence pesant s'abattit sur la clairière, rompu seulement par le crépitement des flammes et le sifflement du vent dans les arbres. Kayo, paralysé par la peur, observait la scène avec des yeux écarquillés, son souffle coupé dans sa gorge. Il n'avait jamais rien vu d'aussi terrifiant. Ces êtres semblaient tout droit sortis de ses pires cauchemars, des créatures des ténèbres venues le réclamer.

L'une des silhouettes masquées s'avança d'un pas, sa voix rauque résonnant sous le masque comme un grondement de bête sauvage.

« Enfants de la forêt, gronda-t-elle. Vous savez pourquoi nous sommes ici. »

Le garçon à la cicatrice fit un pas en avant, son visage impassible malgré la tension palpable qui émanait de lui. Il tenait son couteau fermement serré dans sa main, la lame pointée vers les intrus. Derrière lui, les autres enfants de la forêt se tenaient prêts à se battre, leurs jeunes visages marqués par une détermination farouche.

« Laissez-nous tranquilles, siffla le garçon à la cicatrice. Nous ne vous voulons aucun mal. Ce territoire est le nôtre. »

Un rire rauque jaillit de sous le masque de la silhouette.

« Le vôtre ? ricanèrent-ils. Cette forêt n'appartient à personne. Elle est à celui qui a la force de la prendre. Et nous sommes venus prendre ce qui nous revient de droit. »

« Que voulez-vous ? » demanda Aïssa d'une voix tremblante.

« Vous le savez très bien, petite, répondit la silhouette masquée. Nous voulons l'enfant. Celui qui ne vient pas d'ici. Livrez-le-nous, et nous vous laisserons la vie sauve. »

Le sang de Kayo se glaça dans ses veines. Il comprit alors que c'était lui que ces créatures étaient venues chercher. Mais pourquoi ? Qu'avaient-ils à lui reprocher ? Il n'était qu'un enfant, perdu et effrayé, cherchant désespérément un refuge dans ce monde en proie à la folie.

Aïssa se tourna vers lui, son visage pâle éclairé par les flammes vacillantes. Ses yeux couleur d'ambre brillaient d'une lueur de compassion et de détermination. Elle serra son bras, lui transmettant un message silencieux de courage et de protection.

« Jamais, lança-t-elle d'une voix claire et forte. Il est l'un des nôtres maintenant. Nous ne vous laisserons pas le lui prendre. »

Un grondement de colère parcourut les rangs des silhouettes masquées. L'une d'elles leva sa machette, la lame brillant sinistrement à la lueur du feu.

« Vous avez choisi votre camp, enfants de la forêt, gronda la silhouette. Que les esprits de la forêt aient pitié de vos âmes. »

Et sur ces mots, la bataille commença.

Le cri de guerre des assaillants déchira la nuit, suivi d'un chaos brutal et confus. Les enfants de la forêt, petits guerriers aguerris par la nécessité, se défendirent avec une férocité désespérée. Des bâtons volèrent, des pierres sifflèrent dans l'air nocturne, rencontrant la chair et le bois avec un bruit mat. Le garçon à la cicatrice, agile comme une panthère, bondissait d'un ennemi à l'autre, sa lame courte traçant des arcs de lumière mortels dans l'obscurité.

Kayo, pris au piège de ce tourbillon de violence, se sentait comme une feuille ballottée par une tempête déchaînée. La peur le clouait sur place, un étau glacé qui lui serrait la

gorge et lui broyait les entrailles. Jamais il n'avait été confronté à une telle sauvagerie, à une telle soif de sang.

Aïssa, le visage crispé par l'effort, repoussa l'assaut d'un agresseur deux fois plus grand qu'elle. Ses mouvements, rapides et précis, trahissaient un entraînement rigoureux, une maîtrise de son corps forgée dans le creuset de la survie. Elle esquiva un coup de gourdin qui siffla à quelques centimètres de son visage, riposta par un coup de pied violent dans le ventre de son adversaire, puis se recula d'un bond, cherchant une nouvelle cible.

"Kayo ! hurla-t-elle en apercevant le garçon figé par la terreur. Va te mettre à l'abri ! Trouve un arbre et grimpe !"

Son cri perça le vacarme de la bataille, réveillant en Kayo un instinct de survie oublié. Il se remit en mouvement, titubant dans un premier temps, puis courant de toutes ses forces vers la lisière du bois, cherchant désespérément une échappatoire.

Autour de lui, le combat faisait rage. Des cris de douleur se mêlaient aux bruits sourds des coups portés, aux halètements rauques des combattants. L'odeur âcre du sang et de la sueur flottait dans l'air, se mêlant à l'odeur âcre de la fumée et de la terre humide.

Kayo aperçut un arbre immense, son tronc épais s'élevant vers le ciel comme une colonne antique. Il se précipita vers lui, ses petites jambes brûlant d'un effort surhumain. Ses poumons le brûlaient, son cœur battait à se rompre, mais il continua de courir, poussé par une terreur animale.

Arrivé au pied de l'arbre, il se jeta contre l'écorce rugueuse, cherchant une prise pour grimper. Ses doigts fébriles glissèrent sur le bois humide, incapables de trouver une prise solide. Il leva les yeux vers la cime invisible, un vertige le saisissant à la vue de cette ascension vertigineuse.

Un hurlement de rage le fit sursauter. Il se retourna, son sang se glaçant dans ses veines. L'un des assaillants, son masque de bois tordu dans une grimace démoniaque, se tenait à quelques mètres de lui. Dans sa main gantée, il brandissait sa machette ensanglantée.

Kayo se sentit perdu. Il n'avait nulle part où aller, nulle part où se cacher. La peur le paralysait, le transformant en statue de sel face à son bourreau. Il ferma les yeux, attendant l'impact fatal.

Mais l'impact ne vint pas. Un cri aigu déchira la nuit, suivi d'un bruit mat. Kayo ouvrit les yeux, incrédule. Aïssa se tenait devant lui, les jambes écartées, le souffle court. Dans sa main, elle tenait fermement un bâton pointu, la pointe enfoncée dans la poitrine de l'assaillant.

Le masque de bois de l'homme bascula en arrière, révélant un visage figé dans une expression de surprise et de douleur. Ses yeux, exorbités, fixaient le vide avec une terreur glaciale. Puis, lentement, comme un arbre abattu par la foudre, il s'effondra sur le sol, entraînant Aïssa dans sa chute.

Kayo poussa un cri, un son déchirant qui se perdit dans le tumulte de la bataille. Il se précipita vers Aïssa, le cœur battant à tout rompre, oubliant un instant le danger qui le guettait. L'image de la jeune fille disparaissant sous le poids inerte de son agresseur le frappa de plein fouet, réveillant en lui une terreur viscérale, une douleur lancinante qui surpassait la peur.

Il se jeta sur l'homme à terre, ses petits poings frappant aveuglément la cuirasse de cuir, la rage lui prêtant une force qu'il ne se connaissait pas. Il voulait le frapper encore et encore, jusqu'à ce que la mort relâche son emprise sur Aïssa, jusqu'à ce que le monde retrouve un semblant de sens.

"Kayo ! Arrête ! C'est fini !"

La voix rauque du garçon à la cicatrice le tira de sa transe. Kayo leva les yeux, des larmes brûlantes brouillant sa vue. Le garçon se tenait au-dessus de lui, son visage marqué par l'effort et l'inquiétude. La bataille avait cessé. Les assaillants, mis en déroute par la résistance acharnée des enfants de la forêt, s'étaient retirés dans l'obscurité, abandonnant leurs compagnons tombés au combat.

Kayo se releva avec difficulté, les jambes flageolantes, et se tourna vers Aïssa. La jeune fille était étendue sur le sol, immobile, le visage blême dans la lueur vacillante du feu. Le bâton pointu avait roulé sur le côté, laissant une tache sombre s'élargir sur la tunique déchirée d'Aïssa.

"Elle est... ?" Kayo n'arriva pas à finir sa phrase. Les mots se bloquèrent dans sa gorge, étranglés par l'angoisse.

Le garçon à la cicatrice s'agenouilla près d'Aïssa et posa deux doigts sur son cou, cherchant un battement de vie. Un long moment s'écoula, interminable, rythmé par le crépitement du feu et le chant lancinant des insectes nocturnes. Puis, le garçon releva la tête, un éclair de soulagement traversant ses traits tirés.

"Elle respire encore, murmura-t-il. Elle a perdu connaissance, c'est tout. Il faut la ramener au campement. Vite !"

Kayo aida le garçon à soulever Aïssa avec précaution. Son corps était mou, brûlant de fièvre, et une plainte sourde s'échappa de ses lèvres entrouvertes. Kayo serra les dents pour retenir un sanglot. Il ne pouvait pas se permettre de craquer maintenant. Pas tant qu'Aïssa était entre la vie et la mort.

Suivis par les autres enfants de la forêt, silencieux et le visage grave, ils se remirent en marche à travers la forêt, portant Aïssa comme une offrande fragile à la merci des ténèbres. Le chemin, familier quelques heures auparavant, prenait des allures de labyrinthe menaçant sous les branches noueuses des arbres centenaires.

Kayo marchait comme un automate, insensible à la fatigue, au froid humide qui s'infiltrait sous ses vêtements usés. Une seule pensée l'habitait, le hantant comme une prière silencieuse : Aïssa devait vivre. Il ne pouvait supporter l'idée de la perdre, elle qui l'avait accueilli avec tant de gentillesse, qui lui avait offert un refuge dans ce monde devenu fou.

Autour de lui, la forêt semblait retenir son souffle, comme si elle aussi retenait son souffle, attendant l'issue incertaine de cette nuit tragique.

Le campement, niché au creux d'une dépression naturelle du terrain, s'offrait à eux comme un havre de paix précaire dans ce monde dévasté. Une poignée de huttes rudimentaires, construites avec des branches entrelacées et des feuilles séchées, se dressaient autour d'un foyer central dont les braises rougeoyantes projetaient de longues ombres dansantes sur les arbres environnants. Kayo, épuisé par le poids d'Aïssa et les émotions contradictoires qui l'agitaient, ressentit malgré tout un vague sentiment de soulagement en pénétrant dans cet espace clos, comme si les murs invisibles de la forêt pouvaient les protéger des horreurs du monde extérieur.

Le garçon à la cicatrice, ouvrant la marche d'un pas décidé, conduisit le petit groupe vers une hutte plus grande que les autres, située à l'écart du reste du campement. Une odeur de plantes séchées et d'herbes médicinales émanait de l'intérieur, témoignant d'une présence bienveillante et rassurante. Kayo, le cœur battant d'espoir et d'appréhension, aida le garçon à déposer délicatement Aïssa sur un lit de feuilles fraîches disposées à même le sol.

Une femme âgée, le visage buriné par le soleil et les épreuves de la vie, se tenait près du foyer, une décoction fumante à la main. Ses yeux noirs, d'une intensité troublante, se posèrent sur Aïssa avec une sollicitude maternelle qui fit naître une lueur d'espoir dans le cœur de Kayo.

"Elle a été courageuse, cette petite, murmura la vieille femme en s'approchant d'Aïssa. Trop courageuse peut-être. Mais les esprits de la forêt veillent sur elle. Ils ne la laisseront pas nous quitter."

Kayo, incapable de déchiffrer le mélange de tristesse et d'espoir qui se lisait dans le regard de la vieille femme, se contenta de hocher la tête en silence, s'accrochant à ses paroles comme un naufragé à une épave. Il se sentait terriblement inutile, spectateur impuissant d'un combat dont il ne comprenait pas les enjeux. Il aurait voulu pouvoir faire plus, protéger Aïssa, la sauver de ce destin cruel qui semblait s'acharner sur elle.

La vieille femme, s'agenouillant près d'Aïssa, entreprit d'examiner ses blessures avec une dextérité surprenante. Ses doigts noueux, parcourus de fines cicatrices, semblaient danser sur la peau meurtrie de la jeune fille, appliquant baumes et cataplasmes avec une précision méthodique. Kayo, hypnotisé par le spectacle, se sentait étrangement apaisé par la présence calme et rassurante de la vieille femme. Il devinait en elle une force insoupçonnée, une sagesse ancestrale puisée au cœur même de la forêt.

"Que s'est-il passé?" demanda la vieille femme, sans quitter Aïssa des yeux. Sa voix, rauque mais douce, semblait résonner dans le silence du campement, imposant le respect et la confiance.

Le garçon à la cicatrice prit la parole, racontant brièvement l'attaque des hommes masqués, la défense acharnée des enfants de la forêt, le courage d'Aïssa qui s'était interposée pour protéger Kayo. La vieille femme écoutait en silence, son visage impassible ne trahissant aucune émotion.

"Ils reviendront", constata-t-elle simplement lorsque le garçon eut fini son récit. "Ils en veulent à cet enfant. Ils ne nous laisseront aucun répit."

Un silence lourd s'abattit sur la hutte, pesant sur les épaules de Kayo comme un présage funeste. Il se sentait prisonnier d'une toile d'araignée invisible, tissée par des forces obscures qu'il ne comprenait pas.

"Qui sont-ils ?" demanda-t-il enfin, incapable de supporter plus longtemps le poids du mystère. "Pourquoi me veulent-ils du mal ?"

La vieille femme tourna lentement la tête vers lui, ses yeux noirs le fixant avec une intensité troublante. Kayo, pour la première fois depuis qu'il la connaissait, crut déceler une lueur de crainte dans son regard.

"Ils sont les enfants perdus de la guerre, murmura-t-elle d'une voix rauque. Des âmes brisées, dévorées par la haine et la violence. Ils ne connaissent plus la pitié, ni la compassion. Seule la loi du plus fort prévaut à leurs yeux."

Kayo, malgré son jeune âge, comprenait instinctivement la signification de ces paroles. Il avait lui-même été le témoin de la folie destructrice qui s'était emparée des hommes, les transformant en monstres assoiffés de sang. Mais ce qu'il ne parvenait pas à saisir, c'était la raison de leur acharnement à son égard. Qu'avait-il de si précieux, de si menaçant pour attirer leur attention et leur cruauté ?

"Mais pourquoi me veulent-ils ? s'écria-t-il, la voix brisée par l'angoisse. Qu'ai-je fait pour mériter ça ?"

La vieille femme se redressa lentement et s'approcha de lui. Elle posa une main douce sur sa joue, son contact le parcourant d'un frisson étrange, à la fois réconfortant et inquiétant.

"Tu es différent, Kayo, chuchota-t-elle, ses yeux brillant d'une lueur étrange dans la pénombre. Tu portes en toi quelque chose que la guerre n'a pas réussi à détruire. Une lueur d'espoir, une flamme fragile que les ténèbres cherchent à éteindre."

Kayo la regarda, perdu dans les méandres de ses paroles énigmatiques. Il ne comprenait pas vraiment ce qu'elle voulait dire, mais il sentait, au plus profond de son être, que sa vie avait basculé dans un monde où la réalité se confondait avec les ombres, où la frontière entre le bien et le mal s'estompait dans le chaos ambiant.

Une fraîcheur inhabituelle s'infiltrait par les interstices des parois de branchages, contrastant avec la chaleur étouffante qui avait imprégné la forêt tout au long du jour. Kayo, assis près du lit de fortune d'Aïssa, frissonna. La fillette restait plongée dans un sommeil fiévreux, son souffle court ponctué de gémissements qui tiraillaient le cœur du jeune garçon. Il n'avait pas bougé de son chevet, observant chaque mouvement de ses paupières closes, chaque tressaillement de ses doigts fins comme s'ils recelaient le secret de son réveil.

La vieille femme, qu'on appelait simplement Mama Afrika dans le campement, vaquait entre les blessés, distribuant tisanes apaisantes et mots réconfortants. Son visage buriné, habituellement empreint d'une sérénité inébranlable, portait les stigmates de la fatigue et d'une inquiétude sourde. La bataille, bien que victorieuse, avait laissé des traces profondes dans la quiétude fragile de leur refuge.

"Elle est forte, notre Aïssa," chuchota Mama Afrika en s'approchant de Kayo, comme si elle avait deviné ses pensées. "Les esprits de la forêt veillent sur elle, j'en suis certaine. Mais le chemin de la guérison est long et semé d'embûches."

Kayo la regarda, cherchant dans ses yeux noirs et profonds une once de certitude, un signe tangible que ses paroles n'étaient pas que de vaines paroles destinées à apaiser son angoisse grandissante. Mais le visage de la vieille femme restait impassible, comme une statue de bois sculptée par le temps et les épreuves.

"Que va-t-il se passer maintenant ?" demanda Kayo, sa voix à peine audible dans le silence oppressant de la hutte.

Mama Afrika s'assit à ses côtés, son corps noueux se pliant avec une souplesse surprenante. Elle prit la main de Kayo dans la sienne, la paume rugueuse contrastant avec la peau douce et fragile du jeune garçon.

"Le monde est devenu un lieu dangereux, petit," dit-elle d'une voix douce mais empreinte d'une gravité solennelle. "La guerre a réveillé de vieilles blessures, des rancœurs profondes qui empoisonnent le cœur des hommes. Ceux qui t'ont attaqué, ce

ne sont que des pantins, des marionnettes manipulées par des forces obscures qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes."

Kayo écoutait attentivement, ses yeux ronds comme des soucoupes fixés sur le visage de la vieille femme. Il comprenait les mots, mais leur sens profond lui échappait encore, comme un puzzle dont il ne possédait pas toutes les pièces.

"Que me veulent-ils ?" répéta-t-il, cette question qui le hantait depuis son arrivée dans la forêt. "Pourquoi moi ?"

Mama Afrika soupira, un son las qui semblait venir du plus profond de son être. Elle fixa du regard les flammes vacillantes du foyer, comme si elles recelaient les réponses aux questions qui la taraudaient.

"Tu es différent, Kayo, répéta-t-elle, comme un écho à ses paroles précédentes. "Tu portes en toi quelque chose de précieux, quelque chose que beaucoup ont perdu et cherchent désespérément à retrouver."

"Mais quoi ?" s'exclama Kayo, exaspéré par ce mystère qui l'entourait comme un brouillard épais. "Je suis juste un petit garçon. Je ne suis pas différent des autres."

Mama Afrika se tut un instant, semblant hésiter à poursuivre. Puis, comme si elle avait pris une décision, elle se pencha vers Kayo, son visage à quelques centimètres du sien.

"Tu es l'enfant de la prophétie, Kayo," chuchota-t-elle, sa voix à peine audible. "Celui qui, selon la légende, ramena la paix sur cette terre."

Kayo la dévisagea, les yeux écarquillés, le souffle coupé par une incompréhension totale. La prophétie, l'enfant de la paix, tout cela n'était que des mots, des contes murmurés au

coin du feu pour endormir les enfants. Comment pouvait-il, lui, Kayo, petit garçon ordinaire arraché à sa vie paisible, être au centre d'une destinée aussi grandiose ?

Un rire nerveux lui échappa, mais il se mua en un hoquet étranglé lorsqu'il croisa le regard grave de Mama Afrika. La vieille femme ne plaisantait pas. Dans ses yeux sombres, chargés d'une sagesse millénaire, il lut une conviction profonde, une certitude absolue qui le glaça jusqu'aux os. mais je ne suis personne," balbutia-t-il, la voix tremblante. "Je ne sais ni combattre, ni guérir, ni parler aux esprits de la forêt. Je ne suis qu'un enfant, Mama Afrika."

La vieille femme posa un doigt sur ses lèvres, l'invitant au silence.

"La prophétie ne parle pas de force brute, ni de pouvoirs magiques, Kayo. Elle parle d'espoir, de courage et de la lumière qui brûle au fond de chaque être humain, même dans les heures les plus sombres. Cette lumière, je la vois briller en toi, petit. Faible peut-être, mais tenace, comme la flamme d'une bougie qui refuse de s'éteindre."

Kayo, malgré ses doutes, sentit une lueur d'espoir s'allumer en lui, aussi fragile qu'une étoile filante dans l'immensité de la nuit. Et si Mama Afrika disait vrai ? Et si, au fond de lui, se cachait une force insoupçonnée, une destinée extraordinaire qui le dépassait ?

La main de la vieille femme se posa sur la sienne, la chaleur de son contact le tirant de ses pensées troublantes. "Le chemin sera long, Kayo, et semé d'embûches. Mais tu n'es pas seul. Les esprits de la forêt sont avec toi, ainsi que ceux qui croient en la prophétie."

Son regard se porta alors sur Aïssa, toujours endormie sur son lit de feuilles. "Elle aussi a un rôle à jouer, petit. Elle sera ton guide, ta protectrice. Ensemble, vous trouverez la voie."

Kayo, soudain animé d'une nouvelle détermination, serra la main de Mama Afrika. Il ne savait pas ce que l'avenir lui réservait, ni comment un simple petit garçon pouvait espérer ramener la paix dans un monde en proie à la folie. Mais une chose était sûre : il ne baisserait pas les bras. Il se battrait pour protéger ceux qu'il aimait, pour honorer la mémoire de ceux qu'il avait perdus et pour prouver au monde entier que même la plus petite des flammes pouvait vaincre les ténèbres.

Le lendemain, au lever du soleil, Kayo était assis au chevet d'Aïssa lorsque la jeune fille ouvrit enfin les yeux. Ses paupières papillonnèrent quelques instants avant de se fixer sur lui, un sourire fatigué illuminant son visage émacié.

"Kayo," murmura-t-elle d'une voix faible. "Tu es là."

Kayo, le cœur débordant de joie et de soulagement, lui prit la main. "Bien sûr que je suis là," répondit-il. "Je ne te quitterai plus jamais."

Aïssa lui rendit sa poignée, ses doigts serrant les siens avec une force inattendue. Dans ses yeux couleur d'ambre, Kayo crut apercevoir la même lueur de détermination, la même flamme indomptable qui brûlait en lui. Ils avaient survécu à la nuit, aux ombres et aux monstres. Leur voyage ne faisait que commencer.

Chapitre 9 : Le Sourire du Soleil

Le soleil, un disque incandescent dans un ciel sans nuage, déversait sa lumière brûlante sur la savane assoiffée. Chaque brin d'herbe flétri, chaque fissure dans la terre craquelée, témoignait de la soif insatiable du monde. L'air vibrait d'une chaleur suffocante, rendant chaque respiration laborieuse, chaque mouvement pénible.

Kayo avançait d'un pas lent, traînant les pieds dans la poussière brûlante. Son corps, amaigri par le manque de nourriture et d'eau, semblait n'être plus qu'une ombre fragile sur le point de se dissoudre dans la lumière aveuglante. Ses lèvres, gercées et arides, avaient perdu la force de réclamer l'eau qui lui faisait tant défaut. Seuls ses yeux, deux braises sombres dans un visage émacié, conservaient une lueur de conscience, fixant un point invisible à l'horizon.

A ses côtés, Aïssa, le visage ravagé par la fatigue, luttait également contre l'épuisement. Son pas autrefois vif et agile était devenu hésitant, son corps souple raidi par la douleur. La blessure à l'épaule, mal soignée, la brûlait à chaque mouvement, ravivant les souvenirs de l'attaque nocturne.

"Kayo..." Sa voix, un murmure rauque à peine audible, trahissait sa souffrance. "On devrait... on devrait s'arrêter... reprendre des forces..."

Kayo s'immobilisa, comme sorti d'un rêve. Le monde autour de lui, flou et irréel, se remit à osciller sous l'effet de la chaleur. Il tourna la tête vers Aïssa, son regard croisant un instant celui de la jeune fille avant de se perdre à nouveau dans le lointain.

"Bientôt," murmura-t-il, sa voix aussi sèche que le vent chaud qui balayait la plaine. "Bientôt, on sera arrivés."

Où ? Aïssa n'en était plus très sûre. Leur fuite du campement, quelques jours plus tôt, leur avait semblé être la seule issue, la seule façon d'échapper aux ombres qui les

poursuivaient. Mais la forêt, leur refuge depuis si longtemps, n'était plus qu'un lointain souvenir, une tache verte engloutie par l'immensité aride de la savane.

"Tu te souviens... tu te souviens de ce que Mama Afrika... a dit ?" La voix de Kayo, faible mais obstinée, brisa le silence pesant.

Aïssa ferma les yeux, cherchant dans les profondeurs de sa mémoire les paroles énigmatiques de la vieille femme. "Elle a parlé... d'un lieu sûr... un refuge... pour ceux qui portent la marque..."

La marque. Aïssa porta instinctivement la main à son cou, effleurant du bout des doigts le symbole gravé sur sa peau. Un cercle imparfait, tracé à l'encre noire, identique à celui qui ornait le bras de Kayo. La marque des Enfants de la Prophétie, ceux qui étaient destinés à ramener la paix dans un monde ravagé par la guerre.

"Un oiseau..." murmura Kayo, comme s'il lisait dans ses pensées. "Elle a parlé d'un oiseau... qui nous montrerait le chemin..."

Aïssa ouvrit les yeux, scrutant le ciel désespérément vide. Pas le moindre souffle de vent, pas le moindre battement d'ailes ne venait troubler l'immobilité suffocante de la savane. Le soleil, implacable, continuait sa course meurtrière vers le zénith.

Le désespoir, semblable à la chaleur écrasante, menaçait de submerger Aïssa. "Peut-être que Mama Afrika se trompait," murmura-t-elle, sa voix rauque à peine audible. "Peut-être n'y a-t-il aucun oiseau, aucun refuge..."

Kayo s'arrêta brusquement, plantant ses pieds dans le sol poussiéreux. Son corps vacilla, prêt à céder sous le poids de la fatigue, mais ses yeux, brûlant d'une lueur farouche, se fixèrent sur Aïssa. "Non," dit-il, sa voix étonnamment forte malgré la faiblesse qui le rongait. "Il faut y croire. Mama Afrika n'a jamais menti."

Un silence pesant s'abattit sur eux, seulement troublé par le sifflement du vent chaud dans les herbes sèches. Aïssa observa Kayo, une pointe d'admiration mêlée d'inquiétude dans le regard. Il était si jeune, si fragile, et pourtant une force insoupçonnée semblait l'animer, le poussant à avancer malgré l'adversité. Était-ce la marque, se demanda-t-elle, ce symbole mystérieux qui les unissait, qui lui conférait cette détermination sans faille ?

"Regarde!" s'exclama soudain Kayo, pointant du doigt un point à l'horizon.

Aïssa suivit la direction de son regard, son cœur battant un peu plus vite. Au loin, se détachant à peine sur la ligne d'horizon aveuglante, une silhouette sombre se dessinait. Un arbre ? Un rocher ? À cette distance, impossible de distinguer la forme avec précision.

"Un abri ?" hasarda Aïssa, un soupçon d'espoir renaissant dans sa voix.

"Peut-être," répondit Kayo, une lueur nouvelle brillant dans ses yeux. "Ou peut-être... quelque chose de plus."

Ils reprirent leur marche, plus lente et pénible que jamais, mais avec une lueur d'espoir qui réchauffait leurs cœurs autant que le soleil brûlait leurs peaux. À mesure qu'ils approchaient, la silhouette se précisait, prenant la forme d'un arbre gigantesque, ses branches noueuses s'étendant vers le ciel comme des bras implorant la clémence du soleil.

"Un baobab," murmura Aïssa, reconnaissant l'arbre sacré des légendes de son enfance. "On dit qu'ils peuvent vivre des milliers d'années, qu'ils ont vu le monde naître et le verront mourir."

Kayo ne répondit pas, trop absorbé par la vue de l'arbre majestueux qui se dressait maintenant devant eux, semblable à un géant bienveillant au milieu d'un désert de désolation. Son tronc massif, crevassé et noueux, témoignait des siècles écoulés, tandis que ses branches couvertes d'un feuillage clairsemé offraient la promesse d'une ombre bienfaisante.

"Kayo, regarde!" s'écria soudain Aïssa, sa voix emplie d'un mélange d'incrédulité et d'espoir.

Perché sur la branche la plus haute du baobab, un oiseau aux couleurs chatoyantes les observait de ses yeux perçants. Son plumage rouge vif, contrastant avec le bleu profond de ses ailes déployées, semblait embraser l'air d'une lumière irréelle.

L'oiseau de la prophétie.

Un silence stupéfait les cloua sur place, le souffle coupé par l'apparition soudaine. Jamais Aïssa n'avait rien vu de tel. L'oiseau, plus grand qu'un aigle, irradiait une aura presque surnaturelle, comme s'il était tissé de lumière et de légende. Ses plumes scintillaient sous le soleil implacable, chaque mouvement dégageant une grâce sauvage, indomptable.

Kayo, les yeux écarquillés d'émerveillement, fit un pas hésitant vers l'arbre. Une vague d'espoir, aussi puissante qu'inattendue, déferla en lui, chassant la torpeur de la faim et de la soif. L'oiseau de la prophétie, celui qui devait les guider vers le refuge... Il était là, réel, tangible, vibrant dans l'air brûlant de la savane.

"Il est magnifique," chuchota Aïssa, sa voix rauque à peine audible. La peur, qui l'avait tenaillée pendant des jours, semblait s'estomper, remplacée par une fascination mêlée de crainte respectueuse.

L'oiseau tourna la tête, ses yeux d'obsidienne se posant sur eux avec une intensité troublante. Aïssa eut l'impression qu'il lisait au plus profond de son âme, sondant ses pensées les plus secrètes, ses peurs les plus profondes. Un frisson lui parcourut l'échine, mêlant effroi et exaltation.

Puis, dans un froissement d'ailes majestueux, l'oiseau prit son envol. Il s'éleva dans le ciel incandescent, décrivant un cercle au-dessus d'eux avant de se poser sur une branche plus basse du baobab, à portée de main.

Kayo et Aïssa échangèrent un regard, un mélange d'incrédulité et d'espoir fulgurant dans leurs yeux. L'oiseau les observait toujours, son regard fixe et pénétrant. Il semblait les attendre, les invitant à le suivre.

"Qu'est-ce qu'on fait?" chuchota Aïssa, sa voix tremblant légèrement.

Kayo prit une grande inspiration, cherchant au fond de lui le courage qui semblait l'habiter par instants. "On le suit," dit-il, sa voix plus ferme qu'il ne l'aurait cru possible. "On n'a pas le choix."

Il fit un pas vers l'arbre, tendant la main avec hésitation. L'oiseau ne broncha pas, le fixant de ses yeux impénétrables. Alors, avec une confiance nouvelle, Kayo s'approcha et posa délicatement sa main sur le tronc noueux du baobab. Le bois, chaud et rugueux sous ses doigts, semblait vibrer d'une énergie étrange, comme si l'arbre lui-même était doté d'une vie propre.

"Viens," dit-il à Aïssa, sans quitter l'oiseau des yeux.

Aïssa hésita un instant, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. L'idée de suivre cet oiseau, créature étrange et merveilleuse tout droit sortie d'une légende, l'attirait et l'effrayait à la fois. Mais le regard déterminé de Kayo, la promesse d'un refuge dans ses yeux brûlants, chassa ses doutes. Elle n'avait nulle part où aller, sinon vers l'inconnu, guidée par cet espoir fragile comme une aile d'oiseau.

Prenant son courage à deux mains, elle rejoignit Kayo au pied du baobab. L'ombre de l'arbre géant les enveloppa d'une fraîcheur inespérée, apaisant leurs peaux brûlantes. Aïssa leva les yeux vers l'oiseau, toujours perché sur sa branche, et une étrange sensation de familiarité la parcourut. Ce n'était pas de la peur, ni de l'admiration, mais quelque chose de plus profond, comme une reconnaissance instinctive, un lien invisible qui les unissait.

"On y va ?" chuchota Kayo, sa main serrée autour de la sienne.

Aïssa hocha la tête, incapable de parler, le cœur battant à tout rompre. Ensemble, ils se mirent à grimper, s'aidant des branches noueuses du baobab comme d'autant d'échelles vers l'inconnu.

L'ascension fut plus facile qu'Aïssa ne l'aurait imaginé. Le tronc du baobab, crevassé et irrégulier, offrait de nombreuses prises pour leurs mains habiles, et les branches épaisses, semblables à des membres de géant, les soutenaient dans leur progression. L'oiseau, pendant ce temps, les observait de haut, tournant la tête de temps à autre comme pour les encourager.

Bientôt, ils atteignirent une plateforme naturelle formée par la bifurcation de deux grosses branches. De là, la vue sur la savane était imprenable, un océan d'herbes jaunies s'étendant à perte de vue sous un ciel implacablement bleu. Au loin, Aïssa crut apercevoir une ligne sombre qui se détachait à l'horizon, mais il était impossible de dire s'il s'agissait d'une colline, d'une forêt ou d'une simple illusion d'optique.

L'oiseau se posa devant eux, déployant ses ailes magnifiques dans un froissement de soie et de lumière. De près, ses couleurs paraissaient encore plus vives, plus intenses, comme si elles étaient peintes avec les teintes mêmes du couchant. Il pencha la tête vers eux, ses yeux d'obsidienne scintillant d'une intelligence étrange.

"Il veut qu'on le suive," murmura Kayo, le regard rivé sur l'oiseau. "J'en suis sûr."

Aïssa n'en doutait pas un instant. Il y avait dans l'attitude de l'oiseau, dans son regard perçant, quelque chose qui dépassait le comportement animal. C'était comme si une volonté supérieure le guidait, une mission qu'il devait accomplir et pour laquelle il avait choisi de se servir d'eux.

Sans un mot, ils se hissèrent sur la branche la plus haute du baobab, là où l'arbre semblait toucher le ciel. L'oiseau les attendait, impassible, ses ailes légèrement déployées comme pour leur montrer le chemin.

Puis, dans un battement d'ailes puissant, il s'élança dans le vide, s'élevant dans le ciel azur comme une flamme vive dans l'immensité bleue. Un instant, Aïssa crut qu'il allait disparaître dans l'azur, laissant derrière lui un silence étourdissant. Mais l'oiseau marqua une pause dans son ascension, planant au-dessus d'eux comme en attente. Puis, il se tourna vers l'est, où la ligne sombre à l'horizon semblait se préciser, et se mit à voler d'un vol lent, majestueux, comme s'il voulait s'assurer qu'ils le suivaient.

Aïssa prit une grande inspiration, goûtant l'air frais qui circulait à cette hauteur. Le vent, jusque-là absent, leur caressait le visage, chassant la moiteur de l'effort et apportant avec lui un parfum d'épices et de terre humide. Loin de la savane aride et brûlée, le paysage se transformait peu à peu sous leurs yeux.

Kayo, agrippé à une branche noueuse, pointait du doigt un point à l'horizon. "Tu vois, Aïssa ? On dirait... on dirait une forêt !"

Aïssa plissa les yeux. Effectivement, la ligne sombre qu'elle avait aperçue du sol se précisait. Ce n'était pas une colline, ni une illusion d'optique, mais bien une étendue verdoyante qui tranchait avec la monotonie ocre de la plaine. L'espoir, fragile comme une pousse fragile dans un sol desséché, grandit dans son cœur.

L'oiseau, comme pour les encourager, accéléra la cadence, fendant l'air avec une grâce souveraine. Kayo et Aïssa, oubliant presque la fatigue et la faim qui les tenaillaient, se laissèrent guider, fascinés par le spectacle qui s'offrait à eux.

Plus ils approchaient de la forêt, plus les détails se précisaient. Aïssa distingua d'abord les cimes des arbres, un océan de vert sombre se découpant sur l'azur du ciel. Puis, à mesure qu'ils descendaient, elle perçut la richesse de la végétation : lianes entrelacées, feuillages luxuriants, fleurs aux couleurs éclatantes. L'air lui-même semblait différent, saturé d'une humidité bienfaisante et du parfum entêtant des fleurs sauvages.

L'oiseau, après les avoir menés au cœur de la forêt, se posa sur une branche basse, à l'orée d'une clairière baignée d'une lumière douce et irréelle. Aïssa et Kayo se laissèrent glisser au sol, les jambes flageolantes après leur long voyage. Ils étaient à bout de force, mais une excitation nouvelle les tenait en haleine.

La clairière, véritable havre de paix au milieu de la végétation luxuriante, s'étendait devant eux comme un eden secret. Au centre, un ruisseau cristallin serpentait entre les arbres, son murmure cristallin s'élevant dans l'air immobile. Des papillons aux ailes multicolores voltigeaient parmi les fleurs sauvages, tandis que des oiseaux aux plumages chatoyants lançaient des trilles mélodieux.

Mais ce qui retint leur attention, ce fut la présence d'enfants. Une dizaine d'enfants, âgés de six à quinze ans environ, jouaient près du ruisseau. Certains riaient aux éclats, d'autres se poursuivaient à travers les arbres, d'autres encore étaient assis en cercle, absorbés par une activité silencieuse.

Aïssa et Kayo échangèrent un regard, un mélange d'appréhension et d'espoir dans les yeux. Qui étaient ces enfants ? Étaient-ils amis ou ennemis ?

L'oiseau, comme pour répondre à leur interrogation muette, lança un cri strident qui résonna dans la clairière. Aussitôt, tous les regards se tournèrent vers eux. Le silence se

fit, soudain et absolu. Les enfants les observaient, la curiosité mêlée d'une certaine méfiance.

Puis, un garçon, un peu plus âgé que les autres, s'avança d'un pas décidé. Il avait le regard vif et intelligent, encadré par une masse de cheveux noirs en bataille. Autour de son cou, Aïssa remarqua une fine chaîne de cuir d'où pendait un pendentif en forme... d'oiseau. Un oiseau aux ailes déployées, étrangement familier.

Le garçon s'arrêta à quelques pas d'eux, les bras croisés sur sa poitrine nue. Son regard, direct et scrutateur, balaya Aïssa et Kayo, s'attardant un instant sur leurs vêtements déchirés, leurs visages marqués par la fatigue. Une tension palpable s'abattit sur la clairière, le silence n'étant plus troublé que par le murmure du ruisseau et le chant lointain d'un oiseau.

"Qui êtes-vous ?" demanda le garçon, sa voix grave contrastant avec son jeune âge. "Et que venez-vous chercher ici ?"

Kayo, intimidé par l'intensité du regard du garçon, se tourna instinctivement vers Aïssa. Il sentait sur lui le poids des regards curieux des autres enfants, certains s'approchant prudemment tandis que d'autres restaient en retrait, l'air méfiant.

Aïssa prit une grande inspiration, cherchant ses mots avec précaution. "Nous nous appelons Aïssa et Kayo," dit-elle d'une voix calme mais ferme. "Nous avons... voyagé longtemps pour arriver jusqu'ici."

"Voyagé ?" Le garçon arqua un sourcil sceptique. "D'où venez-vous ? Et comment avez-vous trouvé cet endroit ? Peu de personnes connaissent le chemin de la Clairière des Murmures."

"C'est..." Aïssa hésita, se demandant combien elle pouvait révéler à ces étrangers. Le regard perçant du garçon la mettait mal à l'aise, comme s'il pouvait lire au

plus profond de ses pensées. "C'est l'oiseau qui nous a guidés," dit-elle finalement, désignant du menton le magnifique volatile toujours perché sur sa branche.

Un murmure parcourut la foule des enfants. Certains semblaient impressionnés, d'autres incrédules. Le garçon, lui, ne flincha pas. Il observa l'oiseau d'un œil attentif, puis son regard se posa à nouveau sur Aïssa, une lueur étrange dansant dans ses yeux noirs.

"L'oiseau de feu," murmura-t-il, plus pour lui-même qu'à l'intention d'Aïssa. "Il choisit ses messagers avec soin."

Aïssa sentit un frisson lui parcourir l'échine. L'oiseau de feu... Était-ce ainsi qu'ils l'appelaient ? Il y avait dans cette appellation, dans le ton grave du garçon, quelque chose de sacré, d'ancestral. Comme si l'apparition de l'oiseau n'était pas un simple hasard, mais un signe, un présage.

"Que... que voulez-vous dire ?" demanda-t-elle, sa voix à peine plus qu'un murmure.

Le garçon ne répondit pas immédiatement. Il s'approcha d'eux de quelques pas encore, et Aïssa remarqua que son pendentif, l'oiseau aux ailes déployées, semblait vibrer légèrement contre sa poitrine. Il dévisagea Kayo à nouveau, son regard s'attardant cette fois sur le bras du garçon, là où la marque de la prophétie était gravée sur sa peau.

Un sourire lent, presque carnassier, éclora sur les lèvres du garçon. "Bienvenue à la Clairière des Murmures," dit-il enfin, sa voix résonnant d'une étrange jubilation. "Il semble que le destin vous ait enfin conduits à bon port."

L'espace d'un instant, Aïssa resta figée, pétrifiée par l'étrange mélange de triomphe et de menace qui émanait du garçon. Un malaise diffus s'insinua en elle, chassant l'espoir naissant comme un nuage noir obscurcissant le soleil. Le sourire du garçon, au lieu de la rassurer, la glaça jusqu'aux os. Il y avait dans ses yeux, habituellement pétillants d'intelligence, une lueur fébrile qui la troublait profondément.

Kayo, inconscient du danger potentiel, s'extirpa de sa torpeur. "Le destin ?" répéta-t-il, les yeux écarquillés d'interrogation. "Vous savez pourquoi nous sommes ici ? Vous savez ce que nous devons faire ?"

Le garçon laissa échapper un petit rire sec, dénué d'humour. "Le destin est une route tortueuse, petit frère," dit-il en posant une main sur l'épaule de Kayo. "Il se révèle rarement à ceux qui le cherchent avec trop d'empressement."

Aïssa sentit son malaise s'accentuer. L'attitude du garçon, son ton énigmatique, tout en lui semblait désormais suspect. Elle tenta de dégager Kayo de l'emprise du garçon, mais sa main se referma sur son bras, ferme et glaciale comme une menotte.

"Ne t'inquiète pas, petite sœur," dit le garçon en interceptant son regard. "Nous prenons soin de ceux que l'oiseau de feu nous envoie. N'est-ce pas ?"

Un murmure d'approbation parcourut le groupe d'enfants. Certains souriaient, mais leurs yeux, Aïssa le remarqua avec un frisson d'effroi, restaient froids et distants, comme ceux d'un prédateur fixant sa proie.

Une terreur glacée, sourde et paralysante, envahit Aïssa. Le sourire carnassier du garçon, le regard vide de compassion des autres enfants, la clairière elle-même, perdant ses couleurs chatoyantes pour se teinter d'une ombre menaçante... Tout concourait à transformer ce qui avait semblé être un havre de paix en un piège effroyable.

"Lâchez-le !" lança-t-elle d'une voix tremblante mais résolue.

Son éclat inattendu surprit le garçon qui se tourna vers elle, un sourcil arqué d'amusement. Il serra l'épaule de Kayo un peu plus fort, comme pour lui rappeler qu'il était le maître du jeu. Kayo, sentant la peur d'Aïssa traverser leur contact, se dégagea brusquement et se recula d'un pas, le regard interrogateur passant de l'un à l'autre.

"Que se passe-t-il, Aïssa ?" demanda-t-il d'une voix hésitante. "Pourquoi tu as peur ?"

"Ces... ces gens ne sont pas nos amis," chuchota-t-elle, le regard rivé sur le garçon au pendentif d'oiseau. "Il faut partir d'ici, maintenant !"

Le garçon laissa échapper un sourire méprisant. "Partir ? Mais où voudriez-vous aller, petites choses perdues ? La forêt est vaste et impitoyable. Seuls, vous n'avez aucune chance de survivre."

"Nous ne sommes pas seuls," répondit Aïssa en désignant l'oiseau de feu qui les fixait toujours de sa branche, silencieux et impassible. "L'oiseau nous protégera."

Un silence glaçant accueillit ses paroles. Les enfants échangèrent des regards complices, et certains ne purent réprimer un léger sourire moqueur. Le garçon au pendentif d'oiseau, lui, se contenta de la regarder avec un mélange de pitié et d'amusement.

"L'oiseau de feu n'est qu'un guide," dit-il enfin, sa voix douce et emplie d'une fausse compassion. "Il vous a conduits jusqu'ici, c'est vrai. Mais maintenant, son rôle est terminé."

Il fit un pas vers eux, et les autres enfants l'imitèrent, encerclant Aïssa et Kayo d'un mur de corps hostiles. Le piège se refermait sur eux, lent et implacable comme une toile d'araignée. Aïssa sentit son cœur se serrer dans sa poitrine, la peur la gagnant de plus en plus, froide et étouffante.

"Vous ne pouvez pas nous garder prisonniers," lança-t-elle d'une voix tremblante. "Nous n'avons rien fait de mal !"

"Le mal est une notion relative, petite sœur," répondit le garçon avec un sourire cruel. "Ici, c'est nous qui décidons de votre sort."

Il leva la main, et le silence se fit dans la clairière, si profond que le bruit des feuilles froissées par le vent semblait assourdissant. Aïssa comprit qu'il était déjà trop tard. Ils étaient tombés dans un piège, guidés par l'oiseau de feu vers un destin qu'elle ne pouvait même pas commencer à imaginer.

Un frisson glacial parcourut l'échine d'Aïssa tandis que le garçon levait la main, un signal muet qui gela le sang dans ses veines. Les autres enfants, leurs visages juvéniles désormais déformés par une cruauté glaciale, se rapprochèrent, leurs ombres s'étirant sur le sol comme pour les engloutir.

Kayo, percevant enfin le danger qui les guettait, se serra contre Aïssa, les yeux écarquillés par la peur. "Aïssa, j'ai peur," chuchota-t-il, sa petite main s'agrippant à sa tunique comme à une bouée de sauvetage.

Le cœur d'Aïssa se brisa face à la terreur palpable de Kayo. Elle n'avait plus le droit à la peur, pas maintenant. Elle devait protéger Kayo, même si cela signifiait affronter seule cette meute d'enfants hostiles.

"N'aie pas peur, Kayo," murmura-t-elle en lui caressant les cheveux d'un geste protecteur. "Je suis là, je te protège."

Son regard défia celui du garçon au pendentif d'oiseau, un éclair de défi brûlant dans ses yeux. "Si vous nous voulez du mal, vous devrez d'abord passer sur mon cadavre."

Un silence lourd s'abattit sur la clairière, brisé seulement par le chant lointain d'un oiseau et le bruit sourd des cœurs qui battent à tout rompre. Le garçon au pendentif d'oiseau la fixa un instant, une lueur d'intérêt naissant dans ses yeux sombres. Puis, un sourire féroce étira ses lèvres, révélant des dents d'une blancheur presque irréelle.

"Du courage, petite sœur ?" dit-il d'une voix mielleuse qui contrastait avec la menace qui planait dans l'air. "J'aime ça chez un oiseau tombé du nid. Mais le courage ne suffit pas toujours face aux griffes du faucon."

Il fit un pas en avant, et les autres enfants se préparèrent à bondir, leurs visages empruntant une expression de prédateurs affamés. Aïssa sentit son sang se glacer dans ses veines, mais elle ne recula pas. Elle serra Kayo contre elle, déterminée à le protéger jusqu'à son dernier souffle.

Soudain, un cri strident déchira l'air, un son perçant et puissant qui fit trembler les feuilles des arbres. L'oiseau de feu, comme s'il avait senti le danger qui les guettait, s'abattit du ciel dans un tourbillon de plumes rouges et bleues. Il fonça sur le groupe d'enfants, ses serres acérées prêtes à frapper.

Le cri de l'oiseau eut l'effet d'une bombe. Les enfants, pris de panique, se dispersèrent dans toutes les directions, se protégeant le visage de leurs bras. Le garçon au pendentif d'oiseau, surpris par l'attaque soudaine, recula d'un pas, manquant de trébucher.

Profitant de la confusion générale, Aïssa entraîna Kayo à sa suite. Ils coururent à toutes jambes à travers la clairière, se frayant un chemin parmi les enfants

apeurés, sans se soucier de la direction à prendre. Le seul but était d'échapper à ces enfants hostiles, à cette clairière qui s'était transformée en un piège mortel.

Ils entendirent derrière eux des cris de colère, des injures et des menaces vagues, mais ils ne s'arrêtèrent pas. Ils coururent jusqu'à ce que leurs poumons brûlent et que leurs jambes refusent de les porter plus loin.

Finalement, à bout de force, ils s'effondrèrent au pied d'un arbre gigantesque, le souffle court, le corps tremblant de peur et d'épuisement. Autour d'eux, la forêt retrouvait son calme apaisant, le chant des oiseaux et le murmure du vent dans les feuilles couvrant les derniers échos de la poursuite.

Aïssa serra Kayo contre elle, le cœur battant la chamade. Ils étaient sains et saufs, pour l'instant. Mais pour combien de temps ? L'oiseau de feu les avait sauvés une fois, mais pourrait-il les protéger éternellement dans cette forêt étrange et hostile ?

Aïssa leva les yeux vers la canopée dense qui les enveloppait d'une ombre protectrice. Le soleil filtrait à travers les feuilles, dessinant des taches de lumière et d'ombre sur le sol moussu. Au loin, elle crut entendre à nouveau le cri caractéristique de l'oiseau de feu, mais c'était peut-être son imagination qui lui jouait des tours.

Une chose était sûre : ils ne pouvaient pas rester là, à la merci du hasard et de la malveillance des enfants de la Clairière des Murmures. Il fallait qu'ils trouvent un autre refuge, un endroit sûr où ils pourraient se reposer et décider de la suite à donner à leur aventure.

Aïssa regarda Kayo, qui s'était endormi contre elle, le visage pâle mais apaisé. Elle sourit tristement. Il était si jeune, si innocent. Comment allait-il survivre dans ce monde cruel et impitoyable ?

Elle prit une grande inspiration, cherchant au fond d'elle le courage et la détermination qui ne l'avaient jamais abandonnée. Elle devait être forte, pour Kayo, pour elle-même, pour l'espoir fragile qui brûlait encore dans leurs cœurs.

"On y va, Kayo," murmura-t-elle en le secouant doucement. "Il est temps de repartir."

Kayo ouvrit les yeux, le regard encore voilé de sommeil. Il regarda Aïssa, puis la forêt qui les entourait, un froncement de sourcils apparaissant sur son jeune visage.

"Où va-t-on ? " demanda-t-il d'une voix petite et perdue.

"Je ne sais pas encore," répondit Aïssa en l'aidant à se relever. "Mais on trouvera notre chemin. Ensemble."

Et main dans la main, ils s'enfoncèrent dans la forêt épaisse, deux ombres fragiles progressant dans un univers d'ombre et de lumière, guidés par l'espoir tenace d'un avenir meilleur.